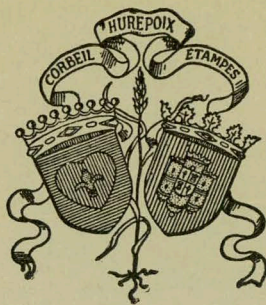


BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE  
DE CORBEIL  
D'ETAMPES ET DU HUREPOIX

88<sup>e</sup> ANNEE (1982)



CORBEIL-ESSONNES

1983

## TABLE DES MATIÈRES

---

Vie de la Société (conseil d'administration, nouveaux membres, assemblée générale à Chalou-Moulineux) .....	3
STAES (Jacques). — Etat du clergé paroissial de l'archidiaconé de Josas au 1 <sup>er</sup> mai 1789 (2 <sup>e</sup> partie) .....	9
MAHAUX (Monique). — La chapelle de coquillages de Viry-Châtillon	37
PREJEAN (Jacqueline). — Corbeville à la veille de la Révolution ....	47
JOSSEAUME (M. et F.). — Une nièce du grand Houdon .....	75
GIGANON (Daniel). — Nouvelles découvertes préhistoriques sur le plateau de Saclay .....	77
GIGANON (Daniel). — Prospection aérienne .....	81
GARRIOT (André). — Prospection archéologique de surface .....	85
FOUILLES et TROUVAILLES .....	87
BIBLIOGRAPHIE .....	113
CHRONIQUE .....	133
NECROLOGIE .....	145

## TABLE DES PLANCHES

---

- Pl. I. — Grotte de Viry-Châtillon ; - vue intérieure.  
 Pl. II. — Atlas du terrier de la seigneurie de Viry, 1782.  
 Pl. III. — Orsay. - Château de Corbeville ; - façade.  
 Pl. IV. — *Idem* ; - détail.  
 Pl. V. — Gif-sur-Yvette ; - haches polies.  
 Pl. VI. — *Idem* et Villiers-le-Bâcle ; - herminette.  
 Pl. VII. — Roinville-sous-Dourdan ; - prospection aérienne.  
 Pl. VIII. — Etiolles ; - unité d'habitation A 29.  
 Pl. IX. — Gif-sur-Yvette. - Ferme du Moulon ; - coupe des structures gallo-romaines.  
 Pl. X. — Morigny-Champigny ; - partie de poignard chalcolithique.  
 Pl. XI. — Guigneville ; - pics néolithiques.  
 Pl. XII. — *Idem*.

BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE  
DE CORBEIL  
D'ETAMPES ET DU HUREPOIX

88<sup>e</sup> ANNÉE (1982)



CORBEIL-ESSONNES  
1983

# Vie de la Société

---

## Conseil d'administration

---

*Président d'honneur :*

M. Jean de COURCEL.

*Président :*

M. l'abbé Jean MERMINOD.

*Vice-Présidents :*

M<sup>e</sup> André CROS,

M. Jean JACQUART.

*Secrétaire général :*

M<sup>me</sup> Paulette CAVAILLER.

*Trésorier adjoint :*

M. Roger BAILLY.

*Membres du Conseil :*

M. Gérard AMAURY,

M<sup>me</sup> B. d'ANDURAIN,

M. Michel BILLARD,

M. Jean CAUSSANEL,

Mme Hélène FUSTIER,

M. le marquis de GANAY,

M. Maurice LAHAYE,

M. Jean-Marc MORICEAU,

## Nouveaux membres

- ALBERT (Louis), 28, villa de l'Aigle, 91470 Limours.
- AUBRET (Jacques), 3, rue des Ecoles, 91830 Le Coudray-Montceaux.
- BALDERACCHI (docteur Jeanne), 7, rue de Vaux, 91470 Forges-les-Bains.
- BANNERY (docteur Jean-Louis), résidence Orsay Village, 5, rue du Lycée, 91400 Orsay.
- BIBLIOTHEQUE municipale, point de rencontre Jacques Prévert, 91560 Crosne.
- BIBLIOTHEQUE municipale Elsa Triolet, rue du Château d'eau, 91130 Ris-Orangis.
- BOTELLA (François), directeur de l'école Saint-Exupéry, Les Bergeries, 91210 Draveil.
- BOURGEAU (Laurent), 1 bis, rue de Bizerte, 75017 Paris.
- BOURGEOIS (Gérard), 6, rue de Mespuits, 91720 Maisse.
- BROUCKAERT (Pierre), 18, chemin des Boutards, 91780 Chalo-Saint-Mars.
- BRUCHON (Mme Micheline), 8, rue du Centre, 91630 Marolles-en-Hurepoix.
- CARRIAT (Alain), voie de Compiègne, Résidence Erable II, 91170 Viry-Châtillon.
- CENTRE généalogique de l'Essonne, Le Coudreau, 91490 Milly-la-Forêt.
- CERCLE d'études savantes, artistiques, archéologiques et folkloriques de Villeneuve-le-Roi, 12, rue des Pervenches, 94290 Villeneuve-le-Roi.
- CHAMBRE de commerce et d'industrie de l'Essonne, quai Bourgoin, 91100 Corbeil-Essonnes.
- DELPRAT (Christiane), 85, rue Mirabeau, 92160 Antony.
- DUBOIS (Maurice), Bâtiment D 2, 2, avenue René Pierre, 91100 Corbeil-Essonnes.
- DUPOUY-CAMET (docteur Jean), 19, résidence Tournemire, 91940 Les Ulis.
- EMIN (Jean), 130, voie de Compiègne, 91170 Viry-Châtillon.
- GRUSON (Victor), 9, rue de Nainville, 91750 Champcueil.
- GUERIN (Georges), 45, allée des Castors, 91270 Vigneux-sur-Seine.
- HATREL (Mlle Sylvie), 11, rue Auguste Paillieux, 91560 Crosne.
- IZARD (Jean), 50, avenue des Ormes, 91210 Draveil.
- JACQUEMIN (Jean-Marie), 4, allée de la Savoie, 91300 Massy.
- JACQUET (Joël), 41 ter, rue d'Yerres, hameau de Bellevue, 91230 Montgeron.
- LAURENT (Yves), 44, rue de Paris, 78460 Chevreuse.
- LETEUX (Jean-Louis), 201, rue des Pyramides, 91000 Evry.
- LIAPINE (Mme), Les Bouleaux, 91650 Breuillet.
- LUNEL (abbé Bernard), 20, rue des Migneaux, 91300 Massy.
- MALLET (Jean), 41, rue Widmer, 91100 Corbeil-Essonnes.
- METIVIER (Bernard), rue de l'Orme gras, 91640 Vaugrignouse.
- MONCEAU (Véronique), Chardonnet, 91470 Forges-les-Bains.
- OURY (Jean), 204, avenue Barbusse, 91210 Draveil.
- PICHON (Marie-Brigitte), 11, allée des Haubans, 91000 Courcouronnes.
- SIMON (Thérèse), 35, Grande Rue, 91310 Monthéry.
- VALLEE (Gérard), 37, avenue des Falonnières, 94210 La Varenne-Saint-Hilaire.

## Assemblée générale à Chalou-Moulineux

Notre assemblée générale pour 1982 s'est tenue le dimanche 3 octobre à Chalou-Moulineux.

A 15 h, la séance est ouverte, dans la salle des fêtes de Chalou-Moulineux, par M. Jean de Courcel, président, en présence d'une soixantaine de personnes.

Le président remercie M. Sardon, maire de Chalou, pour son hospitalité dans la salle des fêtes et il le félicite pour l'aspect agréable du village et l'existence de plaques de rues.

Mme Cavailler, secrétaire générale, remercie à son tour M. Sardon, membre de notre société depuis dix ans, qui, en fin de séance, nous parlera de Chalou puis en dirigera la visite et qui a bien voulu intervenir en notre faveur auprès de M. et Mme Rimbart, propriétaires des ruines de l'église de Moulineux.

Elle fait part des activités de la Société depuis un an :

— « le conseil d'administration s'est réuni le 17 avril ; il a choisi les articles devant constituer les bulletins 1981 et 1982, établi le programme des promenades de printemps et d'automne et émis le vœu que soit classée Monument historique la maison de Diane de Poitiers à Etampes ;

— le nombre des membres est passé de 633 à 625, soit une perte de 8 en dépit de 24 adhésions ; il faut en effet déplorer 6 décès et 26 démissions et radiations ;

— le bulletin n° 51 de 1981 a été distribué en juillet ; il comporte 195 p. et 15 pl. Il nous a coûté avec les frais d'expédition 43 800 F., c'est dire qu'il a fait un trou énorme dans notre trésorerie et qu'il faudra en tirer les conséquences après le compte rendu financier ;

— le bulletin n° 52 de 1982 ne devra pas dépasser 120 pages. Il comportera : suite de l'article de Staes sur le clergé de Josas en 1789, Corbeville à la veille de la Révolution par Mme Préjean, la grotte de coquillages de Viry-Châtillon, compte rendu des fouilles, bibliographie, chronique, nécrologie. Nous avons encore des articles en réserve pour 1983 ;

— pour le mémoire n° 13, nous publierons le texte de Monsieur Gauchet intitulé « Dupont-Chaumont, général d'Empire et notable de Brunoy », qui est prêt pour l'impression, peu

volumineux et dont le coût ne devrait pas dépasser la somme qui nous reste en caisse ;

— la promenade de printemps nous a permis de visiter le musée de la photographie, à Bièvres, le parc de la famille de Vilmorin à Verrières-le-Buisson et une exposition sur le tourisme en Essonne présentée par le comité départemental du tourisme et des loisirs ;

— la promenade d'automne nous amène dans la pittoresque vallée de la Chalouette ;

— parmi les autres activités du bureau, il convient de signaler :

— la gestion financière de la fouille d'Étiolles pour laquelle le département a versé 57 000 F ;

— notre participation aux travaux de pré-inventaire des monuments et richesses artistiques et notre rôle de relais financier entre le département et la commission départementale d'inventaire qui sera installée le 15 octobre prochain (55 000 F pour 1981 et 1982) ;

— notre participation aux travaux du comité départemental du tourisme qui a , au cours de cette dernière année, réédité des dépliants touristiques, édité des plaquettes pour les circuits pédestres, organisé le 2<sup>e</sup> Rendez-vous de Chamarande (cyclo-tourisme, circuits pédestres, animations...) et qui essaie de mettre sur pied un musée des métiers et des traditions populaires dans la ferme de Bois-Chaland à Lisses ».

Le rapport moral est approuvé.

M. Roger Bailly rend compte de la gestion financière : « l'avoir net de la Société est de 22 497,32 F. Après recouvrement des cotisations 1982 encore dues et des subventions attendues, nous disposerons d'environ 31 000 F, qui permettront de payer le volume de mémoire n° 13, mais nous n'aurons plus de disponibilités et nous devons payer le bulletin 1982 sur les cotisations 1983, d'où nécessité absolue d'augmenter les cotisations d'au moins 50 % ».

Quitus lui est donné pour sa gestion 1981-1982.

Une discussion s'engage à propos de la diminution du nombre des membres qu'il faut essayer d'enrayer, sur la nécessité de réduire l'importance des comptes rendus archéologiques et sur l'augmentation des cotisations qu'il faudra se résoudre à décider chaque année en fonction du coût de la vie.

L'augmentation du prix des cotisations est mise aux voix ; par un vote unanime, elles sont fixées à partir du 1-1-1983 à 75 F pour les membres bienfaiteurs, 50 F pour les membres ordinaires ; la réduction pour les membres de l'enseignement et du clergé est supprimée.

Parmi les membres sortants du conseil d'administration sont réélus MM. Amaury, Bailly et Lahaye. Le R. P. Verbrugge n'obtient aucune voix. Mme Hélène Fustier est élue membre du conseil d'administration à l'unanimité.

M. Jacquart parle ensuite des travaux de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques d'Ile-de-France : il présente les tomes XXXI et XXXII des Mémoires — il annonce le colloque sur la vigne et le vin qui se tiendra à Suresnes en 1983 — il rappelle la promenade à Vincennes qui aura lieu le 9 octobre.

Il ajoute quelques mots sur le Congrès des Sociétés savantes qui aura lieu à Grenoble en avril 1983 et précise qu'il a fait un rapport au Ministre de la Culture pour demander un allègement des tarifs postaux pour les Sociétés savantes.

M. Sardon fait un bref résumé historique sur Chalou et Moulineux en s'efforçant de corriger les erreurs que répètent les monographies l'une après l'autre.

La séance est levée à 16 h.

Ensuite a lieu, sous la direction de M. Sardon, la visite de l'église St-Aignan de Chalou, de la fontaine Ste-Apolline puis des restes de l'église St-Thomas de Cantorbéry de Moulineux, grâce à l'obligeance des propriétaires M. et Mme Rimbert. Le soleil daigne faire son apparition pour éclairer le beau paysage qu'on découvre du haut du magnifique clocher heureusement conservé. La visite s'achève à 18 h.

Etat du clergé paroissial  
de l'archidiaconé de Josas  
au premier mai 1789  
par ordre alphabétique des paroisses  
2° partie <sup>189</sup>

FONTENAY-AUX-ROSES <sup>190</sup>

*Curé* : Antoine-Louis Lartigue, né le 24 août 1733 à Toulouse, paroisse St-Etienne ; fils de Jean Lartigue, procureur au Parlement et de M. de Lanzy ; son oncle M. de Lanzy est curé à St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris <sup>191</sup>. Le 10 octobre 1752, entre comme clerc tonsuré au séminaire St-Louis à Paris pour sa Logique, étant recommandé par le curé de St-Jacques <sup>192</sup>. Ordonné prêtre à Paris en septembre 1757 <sup>193</sup>. Docteur-ès-lois de la Faculté de Paris. Est vicaire de St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris et chapelain de St-Eutrope en l'église de Paris ; le 7 juin 1770, permute cette chapellenie avec Gilles Hossard, curé de Fontenay-aux-Roses, en y ajoutant 400 livres de pension, mais Gilles Hossard meurt le 25 septembre 1770 et Lartigue est promu à la cure de Fontenay le même jour et intronisé le 28 septembre <sup>194</sup>.

*Vicaire* : Bancour depuis 1785.

---

189. Dans la première partie de cette étude publiée dans le bulletin n° 51 de 1981, s'est glissée une erreur p.19, note 57 bis. Il faut lire : « Ces appréciations, ainsi que celles fournies pour (et non par) d'autres ecclésiastiques, sont celles portées sur eux pendant leur séjour au séminaire ».

190. Hauts-de-Seine, arr. d'Antony, cant. de Châtillon-sous-Bagneux.

191. *Arch. de Toulouse*, reg. par. Son frère est curé de Châteaufort, voir *supra*.

192. *Arch. nat.*, MM 495.

193. *Ibid.*, MM 593.

194. *A. D. Seine*, 3 AZ 101.

FONTENAY-LES-BRIIS <sup>195</sup>

*Curé* : Lambert-Sigisbert-François Desgrands, né le 21 septembre 1737 à Paris, paroisse St-Benoît ; fils de Lambert Desgrands et M.-F. Yeury. Le 20 septembre 1760, entre comme acolyte au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet pour sa deuxième année de Théologie ; il bénéficie d'une bourse ; sort le 19 septembre 1761 ; diacre le 7 avril 1764 ; rentre au séminaire le 22 décembre 1764 et en sort le 16 mars 1765 ; ordonné prêtre le 1<sup>er</sup> juin 1765. Observations sur sa personne : *pietas mediocris ; capacitas mediocris ; indoles : bona sed garrula* <sup>196</sup>. Chapelain de Vitry-sur-Seine de 1766 à 1772 ; vicaire de St-Leu de 1772 à 1785 ; nommé curé de Fontenay-lès-Briis le 30 janvier 1785.

*Vicaire chapelain* : Jacques-Jean-Baptiste Desnots, né le 12 novembre 1753 à Domjean <sup>197</sup>, diocèse de Bayeux. Le 13 octobre 1775, entre comme laïc au séminaire St-Louis à Paris pour sa Théologie <sup>192</sup> ; tonsuré à Paris en juin 1776 ; ordonné prêtre en 1778 à Evreux <sup>198</sup>. Vicaire pendant sept ans et demi à St-Prix, diocèse de Paris ; devient vicaire de Fontenay-lès-Briis en 1786 <sup>199</sup>.

FONTENAY-LE-VICOMTE <sup>200</sup>

*Curé* : François Laval, né le 19 août 1742 à Linay <sup>201</sup>, diocèse de Trêves ; fils de Guillaume Laval, laboureur, et de R. Bouvier <sup>202</sup>. Entre le 7 juin 1769 au séminaire St-Nicolas à Paris, étant prêtre depuis 1768 et ayant fait quatre ans de Théologie chez les Jésuites de Luxembourg ; ne reste que quelques jours ; sort le 23 juin <sup>196</sup>. Devient curé de Fontenay-le-Vicomte en novembre 1774.

---

195. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Limours.

196. *Arch. nat.*, MM 480.

197. Manche, arr. de St-Lô, cant. de Tessy.

198. *A. D. S. et O.*, G 668.

199. F. LORIN, *Un curé concordataire à Fontenay-lès-Briis*, dans *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, t. XXIV, 1928, p. 361-366.

200. Essonne, arr. d'Evry, cant. de Mennecy.

201. Ardennes, arr. de Sedan, cant. de Carignan.

202. *Arch. de Linay*, reg. par.

FORGES[-LES-BAINS] <sup>203</sup>

*Curé* : Pierre-Jacques Grenier, né en 1735 à Paris ; fils d'un marchand de vin de la rue Quincampoix. Le 13 septembre 1758, entre au séminaire St-Nicolas comme acolyte, pour sa seconde année de Théologie, ayant demeuré six ans au collège de Montaigu ; bénéficie d'une demi-bourse ; sort le 13 septembre 1759. Observations sur sa personne : *pietas bona* ; *capacitas bona* ; *indoles optima* <sup>196</sup>. Ordonné prêtre en 1761. Signe quelques actes chaque année depuis 1761 à Forges où le curé Jean-Robert Langlois est son cousin. Est bachelier en Théologie et professeur en l'Université de Paris. Devient prier-curé de Forges en septembre 1775, après le décès de son cousin survenu en décembre 1774. Est, en 1789, titulaire de deux chapelles d'un revenu total de 861 livres, et de 400 livres de pension sur un canonicat de la cathédrale de Langres <sup>204</sup>.

*Vicaire* : Etienne-Joseph Osselet, né le 25 juillet 1757 à Arpajon, diocèse de Paris ; fils de P. Osselet, cordonnier, et de M. Goumont <sup>205</sup>. Le 2 octobre 1779, entre au séminaire St-Nicolas comme acolyte pour commencer sa Théologie ; ayant fait sa Philosophie au collège de Montaigu ; bénéficie d'une bourse de l'Archevêque ; sort définitivement en juillet 1782. Observations sur sa personne : *pietas bona* ; *capacitas bona* ; *indoles optima* <sup>196</sup>. Maître-ès-arts en l'Université de Paris. Devient vicaire en août 1782.

FRESNES <sup>206</sup>

*Curé* : François-Louis Galpin, vicaire de Fresnes de 1769 à 1772 ; redevient vicaire en avril 1774 ; devient curé en décembre 1774 par résignation de son prédécesseur Laurent Fresneau.

*Vicaire* : Charles Aubert, né le 27 février 1756 à St-Christophe-de-Chaulieu <sup>207</sup>, diocèse de Bayeux ; fils de Charles Aubert et de Charlotte Laurens <sup>208</sup>. Le 18 octobre 1785, entre au sémi-

---

203. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Limours.

204. A. D. Seine-et-Oise, III Q 28.

205. Arch. d'Arpajon, reg. par.

206. Val de Marne, arr. de L'Hay-les-Roses, chef-lieu de cant.

207. Orne, arr. d'Argentan, cant. de Tinchebray.

208. Arch. de St-Christophe, reg. par.

naire St-Nicolas-du-Chardonnet comme diacre, ayant fait trois ans de Théologie au séminaire du St-Esprit ; ne reste que six mois. Observations sur sa personne : *pietas communis ; capacitas levis ; indoles bona*<sup>196</sup>. Devient vicaire de Fresnes en mai 1787.

#### GARCHES<sup>209</sup>

*Curé* : Etienne-Charles Prozelle, né le 17 septembre 1753 à St-Germain-en-Laye, diocèse de Paris ; fils de Charles-Nicolas Prozelle, maître de pension, et de M.-C. Regnard<sup>210</sup>. Reçoit les quatre Ordres mineurs le 23 septembre 1775 à Paris ; le 24 septembre 1775, entre au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet ; sous-diacre le 21 septembre 1776 ; sort du séminaire en septembre 1776 et y rentre en avril 1777 ; diacre le 24 mai 1777 ; sort en mai 1777 et rentre en janvier 1778 ; sort en avril 1778 ; ordonné prêtre le 3 juin 1778. Observations sur sa personne : *pietas bona ; capacitas levis ; indoles bona*<sup>211</sup>. Vicaire de Ville-d'Avray d'août 1778 à janvier 1780 ; curé de Marnes de 1780 à 1786 ; devient curé de Garches en janvier 1786 par résignation de son prédécesseur Léonard Grégoire Mornay.

*Vicaire* : Denis-Antoine Lementonnois, né le 7 octobre 1759 au Quesnay<sup>212</sup>, diocèse de Coutances. Vicaire trois ans et trois mois dans son diocèse ; devient vicaire de Garches au début de 1789.

#### GENNEVILLIERS<sup>213</sup>

*Curé* : Alexandre-François Chapillon, né le 13 mai 1731 au diocèse de Paris. Reçoit les Ordres mineurs à Paris le 22 septembre 1753<sup>214</sup>. Licencié en droit. Curé de St-Martin-de-l'Estrée à St-Denis de 1760 à 1762 ; devient curé de Gennevilliers en février 1762 par résignation de son prédécesseur Guillaume de Cuperly. Est, en 1789, titulaire de trois petits bénéfices : la chapelle Notre-Dame des Audriettes, au revenu de 75 livres par an ; la chapelle de Notre-Dame et St-Denis à St-Yves à Paris de

---

209. Hauts-de-Seine, arr. de Boulogne-Billancourt, chef-lieu de cant.

210. *Arch. de St-Germain-en-Laye*, reg. par.

211. *Arch. nat.*, MM 480.

212. Commune de Contrières, Manche, arr. de Coutances, cant. de Montmartin-sur-Mer.

213. Hauts-de-Seine, arr. de Nanterre, chef-lieu de cant.

214. *Arch. archev.*, 4<sup>o</sup> RD 3, I.

42 livres de revenu ; une chapelle fondée à l'église St-Nicolas de Nérac <sup>215</sup>, au diocèse de Condom <sup>216</sup>.

*Vicaire* : François Toulet, vicaire de Marcoussis de 1785 à 1786 ; devient vicaire de Gennevilliers en septembre 1786.

#### GENTILLY <sup>217</sup>

*Curé* : Pierre-Jean-Joseph Debourg, né le 2 juillet 1746 à Paris ; fils de René-Joseph Debourg, traiteur et bourgeois de Paris. Le 3 octobre 1763, entre à la Petite Communauté de St-Nicolas-du-Chardonnet, comme clerc pour sa Logique ; en 1764, « très bien » pour ses examens ; reçoit les Ordres mineurs en mai 1766 ; sort le 22 juillet 1766, « s'étant toujours soutenu dans l'application et le succès pour l'étude et dans la régularité et les bonnes mœurs » <sup>218</sup>. Le 9 octobre 1767, entre comme acolyte au séminaire St-Nicolas pour sa troisième année de Théologie ; est titulaire d'une chapelle en la collégiale Ste-Croix d'Etampes ; bénéficie d'une bourse ; sous-diacre en mai 1768 ; sort le 6 octobre 1768 ; rentre le 22 juin 1770 ; sort définitivement le 22 septembre 1770. Observations sur sa personne : *capacitas bona ; indoles puerilis et dissipata* <sup>219</sup>. Bachelier en Théologie. En 1772, est sacristain de Bicêtre ; devient curé de Gentilly en 1783 ; signe aussi « curé de St-Patrice, diocèse de Tours », de 1785 à 1786 et « prieur du Puy », en 1787.

*Vicaire* : Guillaume Recodère, né au diocèse de St-Flour. Ordonné prêtre en 1787. Devient vicaire de Gentilly au début de 1789.

*Chapelain* : Jacques-Henri Rudemare, né le 6 avril 1758 à Paris, d'une riche famille bourgeoise. Elève du collège d'Har-court et du séminaire St-Sulpice. Licencié en Théologie de la Faculté de Paris. Devient chapelain de Notre-Dame de Gentilly en 1784.

#### GIF[-SUR-YVETTE] <sup>220</sup>

*Curé* : André Porchelot, né en 1732 à Paris. Reçoit les Ordres mineurs à Paris le 6 juin 1751 ; sous-diacre en juin 1754 ;

---

215. Lot-et-Garonne, chef-lieu d'arr.

216. *Arch. nat.*, S 7055.

217. Val-de-Marne, arr. de L'Haÿ-les-Roses, cant. d'Arcueil.

218. *Arch. nat.*, MM 479.

219. *Arch. nat.*, MM 480.

220. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

prêtre le 18 décembre 1756<sup>221</sup>. Vicaire de St-Symphorien de Montreuil de 1758 à 1760 ; vicaire à St-Landry de Paris ; devient curé de Gif en 1783.

*Vicaire* : Gabriel Bayeux, à partir de mars 1787.

#### GOMETZ-LE-CHATEL<sup>222</sup>

*Curé* : Louis Picquenot, né en 1751 à Golleville<sup>223</sup>, diocèse de Coutances. Devient curé de Gometz-le-Châtel en janvier 1784.

#### GOMETZ-LA-VILLE<sup>222</sup>

*Curé* : Jean-Pierre-Joseph Jacob de Marre, né le 31 mars 1756 à Goult<sup>224</sup>, diocèse de Cavaillon ; fils de Jean-François Jacob et de Marie-Thérèse de Guizon<sup>225</sup>. Le 14 mars 1778, constitution en sa faveur d'un titre clérical de 150 livres par an ; premier paiement lorsqu'il recevra les Ordres sacrés ; insinué à l'évêché d'Apt le 25 mars 1778<sup>226</sup>. Le 15 janvier 1779, lui est accordée une dispense de treize mois pour recevoir la prêtrise<sup>227</sup>. Vicaire à Goult d'avril 1779 à avril 1781 ; vicaire à Louve-ciennes de 1782 à 1783 ; curé à Péronne ; devient curé de Gometz-la-Ville en août 1784. Est, en 1789, titulaire de la chapelle Ste-Catherine, paroisse de Goult.

#### GRIGNY<sup>228</sup>

*Curé* : Martin-Toussaint Lécivain, né le 1<sup>er</sup> novembre 1728 à Saulx-les-Chartreux, diocèse de Paris ; fils de Louis Lécivain, vigneron et marchand, et de Jeanne Gardien. Le 12 octobre 1751, entre au séminaire St-Louis comme clerc pour la Logique, recommandé par les Chartreux<sup>229</sup>. Reçoit les Ordres mineurs

---

221. *Arch. archev.*, 4<sup>e</sup> RD 3, II.

222. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Limours.

223. Manche, arr. de Cherbourg, cant. de St-Sauveur-le-Vicomte.

224. Vaucluse, arr. d'Apt, cant. de Gordes.

225. *Arch. de Goult*, reg. par. ; dans cet acte le nom patronymique est Jacob ; il semble donc que, venant dans le diocèse de Paris, ce prêtre ait modifié son nom.

226. Aix-en-Provence, Musée Arbaud, M. Q. 379, f<sup>o</sup> 610.

227. *A. D. Bouches-du-Rhône* (Aix), B 3574, f<sup>o</sup> 388.

228. Essonne, arr. d'Evry, cant. de Morsang-sur-Orge.

229. *Arch. nat.*, MM 495.

en juin 1754 ; sous-diacre en mai 1755 ; diacre en décembre 1755 ; prêtre le 12 juin 1756<sup>230</sup>. Maître-ès-arts. Vicaire de Saulx de juillet 1756 à février 1772 ; en mars 1771, requiert comme gradué sur l'Archevêché et le chapitre<sup>231</sup> ; devient curé de Grigny en février 1772.

*Vicaire* : Jean Jamet, né le 10 avril 1739 au Mesnil-Raoult<sup>232</sup>, diocèse de Coutances. Le 10 octobre 1763, entre au séminaire St-Louis à Paris ; son correspondant est M. Vatel, marchand menuisier à Paris<sup>229</sup>. Le 8 février 1766, entre au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet comme acolyte depuis 1765, pour sa première année de Théologie, ayant comme correspondants les vicaires de Créteil et de Bourg-la-Reine, ses frères, et étant recommandé par l'évêque de Coutances ; sort en novembre 1766 ; rentre en août 1767 et sort définitivement le 24 août 1767. Observations sur sa personne : *pietas communis* ; *capacitas mediocris* ; *indoles bona*<sup>233</sup>. Ordonné sous-diacre à Paris le 20 septembre 1766<sup>234</sup>. Devient vicaire de Grigny en avril 1776.

#### GUIBEVILLE<sup>235</sup>

*Curé* : Antoine-Joseph-Charles-Jacques de Sainte-Marguerite. Vicaire à Arpajon en 1785 ; devient curé de Guibeville en novembre 1785. Est, en 1789, titulaire d'un office fondé au diocèse de Liège, paroisse de Barbançon<sup>236</sup>.

#### GUYANCOURT<sup>237</sup>

*Curé* : Louis-Pierre-Guillaume Leconte, né en 1735 au diocèse de Coutances ; son neveu Jacques-Pierre Leconte est garde des Plaisirs du Roi. Devient curé de Guyancourt en août 1785 ; le reste jusqu'à sa mort le 29 septembre 1789 à Guyancourt.

---

230. *Ibid.*, MM 593.

231. *A. D. Seine*, 3 AZ 101.

232. Manche, arr. de Saint-Lô, cant. de Tessy.

233. *Arch. nat.*, MM 480.

234. *Arch. archev.*, 4° RD 3, II.

235. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. d'Arpajon.

236. Belgique, province de Hainaut.

237. Yvelines, arr. de Versailles, cant. de Versailles-ouest.

L'HAY[-LES-ROSES] <sup>238</sup>

*Curé* : Louis Lamarre de Lucé, né au diocèse de Paris. Licencié-ès-lois. Vicaire à St-Nicolas-des-Champs ; devient curé de L'Hay en 1774.

*Vicaire* : Jean-Mathurin Loulerguet dit Navaille, né le 29 janvier 1753 à Paris, paroisse St-Germain-l'Auxerrois. Le 23 septembre 1774, entre au séminaire St-Firmin comme acolyte, ayant fait une année de Théologie en Sorbonne ; sous-diacre le 10 juin 1775 ; sort du séminaire le 23 juillet 1775 ; y rentre le 1<sup>er</sup> mars 1776 ; diacre le 1<sup>er</sup> juin 1776, date où il sort du séminaire ; y rentre le 25 février 1777 ; ordonné prêtre le 24 mai 1777 ; sort définitivement le 26 mai 1777 <sup>239</sup>. Devient vicaire de L'Hay vers 1779.

IGNY <sup>240</sup>

*Curé* : Jean-Baptiste-Eloi Deschamps, né le 25 janvier 1737 à Paris, paroisse St-Sulpice ; fils d'un boulanger, bourgeois de Paris. Tonsuré le 30 mars 1754 ; le 11 juin 1761, entre au séminaire St-Nicolas comme diacre, ayant fini son *quinquennium* et ayant été au petit séminaire St-Sulpice ; ordonné prêtre le 21 mars 1762 ; sort le 1<sup>er</sup> avril 1762. Observations sur sa personne : *pietas mediocris* ; *capacitas bona* ; *indoles optima sed levis* <sup>241</sup>. Devient curé d'Igny en avril 1764 par résignation de son prédécesseur Nicolas Caron.

ISSY[-LES-MOULINEAUX] <sup>242</sup>

*Curé* : Charles Letourneur, né en 1719 à Paris. Devient vicaire d'Issy en décembre 1775 ; le reste jusqu'en juin 1779 où il devient curé par résignation de son prédécesseur Pierre Louvel. Est, en 1789, chanoine de Clermont-en-Beauvaisis <sup>243</sup> et titulaire d'un prieuré.

*Vicaire* : Louis Godard-Nicolas Lorieux depuis 1782.

---

238. Val-de-Marne, chef-lieu d'arr.

239. *Arch. nat.*, MM 494.

240. Essonne, arr. et cant. de Palaiseau.

241. *Arch. nat.*, MM 480.

242. Hauts-de-Seine, arr. de Boulogne-Billancourt, chef-lieu de cant.

243. Oise, arr. de Compiègne, chef-lieu de cant.

*Chapelain* : René Viel, né le 4 avril 1760 aux Biards<sup>244</sup>, diocèse d'Avranches ; fils d'un laboureur. Le 16 octobre 1782, entre à la Petite Communauté de St-Nicolas-du-Chardonnet comme acolyte, pour commencer sa Théologie ; en sort le 21 juillet 1784 et passe au grand séminaire St-Nicolas. Observations sur sa personne : *pietas bona ; capacitas levis ; indoles bona*<sup>245</sup>. Devient chapelain d'Issy en septembre 1784.

#### IVRY[-SUR-SEINE]<sup>246</sup>

*Curé* : Etienne-Laurent Maillet, né en 1730 au diocèse de Troyes. Devient curé d'Ivry en mars 1774.

*Vicaire* : Etienne-Joseph de Malval de Beaulieu, né en 1754 à Clermont-Ferrand, diocèse dudit Clermont-Ferrand. Ordonné prêtre en 1779 ; chanoine de St-Geniès de Clermont ; entre en 1782 à la Communauté de St-Roch à Paris. Devient vicaire d'Ivry en 1788 ; le reste jusqu'en août 1789. Est titulaire, à cette date, d'une chapelle de St-Laurent en la paroisse St-Cerneuf de Billom<sup>247</sup> et d'un canonicat en la collégiale de St-Geniès de Clermont<sup>248</sup>.

#### JANVRY<sup>249</sup>

*Curé* : Louis Delanoë, né en 1745 à St-Manvieu-Bocage<sup>250</sup>, diocèse de Coutances, d'une famille de laboureurs et de charronniers. Vicaire quelque temps au diocèse de Coutances ; devient vicaire de Limours en 1779 jusqu'en août 1782, où il devient curé de Limours ; le reste jusqu'en juin 1787 ; devient curé de Janvry fin 1787 par résignation de son prédécesseur Louis-Jacques Auffroy contre une pension de 800 livres.

*Vicaire* : Jean-François Vaudry, né le 19 mars 1763 au Mesnil-Clinchamps<sup>250</sup>, diocèse de Coutances ; fils de Jean-Baptiste Vaudry et de Françoise Le Catry<sup>251</sup>. Devient, fin 1787, vicaire de Janvry, dont le curé Delanoë est son cousin.

---

244. Manche, arr. d'Avranches, cant. d'Isigny-le-Buat.

245. *Arch. nat.*, MM 479 et 480.

246. Val-de-Marne, arr. de Créteil, chef-lieu de cant.

247. Puy-de-Dôme, arr. de Clermont-Ferrand, chef-lieu de cant.

248. *Arch. nat.*, D XIX 33.

249. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Limours.

250. Calvados, arr. de Vire, cant. de St-Sever-Calvados.

251. *Arch. du Mesnil-Clinchamps*, reg. par.

### JOUY-EN-JOSAS <sup>252</sup>

*Curé* : Louis Robert, né le 10 juin 1746 à Pussay <sup>253</sup>, diocèse de Chartres; fils de François Robert, laboureur, et de J. Macé<sup>254</sup>; son oncle est un ancien curé. Le 10 octobre 1768, entre au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet comme clerc, pour commencer sa Théologie; bénéficie d'une bourse; sort le 11 août 1769; sous-diacre en mars 1770. Observations sur sa personne : *pietas bona*; *capacitas bona*; *indoles* : *vix nota* <sup>255</sup>. Docteur en théologie en Sorbonne. Curé de Ville-d'Avray de janvier 1780 à août 1786. Devient curé de Jouy-en-Josas en juin 1786.

*Vicaire* : Jean-Félix Buttet, né le 10 septembre 1758 à St-Jean-de-la-Rivière <sup>256</sup>, diocèse de Coutances. Reçoit la tonsure et les Ordres mineurs le 3 juin 1783; sous-diacre par l'évêque de Coutances le 5 juin 1784; diacre par l'évêque de St-Malo le 12 mars 1785; prêtre à Beaulieu, diocèse de Chartres, avec la permission de Mgr de Lubersac, le 15 mai 1788 <sup>257</sup>. Le 30 janvier 1786, entre au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet comme diacre, ayant fait sa Théologie à Coutances et n'y reste que quatre mois. Observations sur sa personne : *ignota* <sup>255</sup>. Devient vicaire de Jouy-en-Josas en juillet 1788.

### JUVISY[-SUR-ORGE] <sup>258</sup>

*Curé* : François Aubert, né en 1714 au diocèse d'Orléans; fils d'un maître d'écriture et de pension. Devient curé de Juvisy en novembre 1747; le reste jusqu'en juin 1789.

*Chapelain* : Pierre de Zeebergh.

### LARDY <sup>259</sup>

*Curé* : Alexis-Charles Sanson, né en 1759 au diocèse de Reims; son frère Jules-Etienne-René Sanson est avocat et procureur au Parlement de Paris. Devient curé de Lardy en novem-

---

252. Yvelines, arr. de Versailles, cant. de Versailles-sud.

253. Essonne, arr. d'Etampes, cant. de Méréville.

254. *Arch. de Pussay*, reg. par.

255. *Arch. nat.*, MM 480.

256. Manche, arr. de Cherbourg, cant. de Barneville.

257. *Arch. nat.*, F<sup>19</sup> 874.

258. Essonne, arr. d'Evry, canton de Viry-Châtillon.

259. Essonne, arr. d'Etampes, cant. d'Etrechy.

bre 1787 par résignation de son prédécesseur Nicolas-François Gendarme.

### LES LAYES

[Aujourd'hui hameau des ESSARTS-LE-ROI] <sup>260</sup>

*Curé* : François Garnier, né en 1719 au diocèse de Bayeux ; fils d'Antoine Garnier, laboureur à St-Pierre-d'Entremont <sup>261</sup>. Vicaire des Layes de 1753 jusqu'au début de 1755 où il devient curé par résignation de son prédécesseur et grand-oncle Robert Marineau ; meurt le 5 août 1789.

### LEUDEVILLE <sup>262</sup>

*Curé* : Charles-Edmé Delestaché, né en 1732 au diocèse de Paris. Tonsuré le 22 décembre 1748 à Paris ; Ordres mineurs en juin 1754 <sup>263</sup>. Devient curé de Leudeville en janvier 1788 par résignation de son prédécesseur et parent Edmé-Charles Guiard du 27 novembre 1787 contre 500 livres de pension <sup>264</sup>.

*Vicaire* : Frachine. Première signature comme vicaire de Leudeville en février 1789.

### LEUVILLE[-SUR-ORGE] <sup>265</sup>

*Curé* : Joseph-Alexis Gauthier, né le 12 août 1740 à St-Claude (paroisse St-Romain), diocèse dudit St-Claude <sup>266</sup> ; fils de Jacques-Ignace Gauthier, marchand et bourgeois, et de J.-C. Bourgeat ; un de ses oncles maternels est notaire et procureur à St-Claude, l'autre prêtre de la Mission <sup>267</sup>. Le 19 novembre 1763, constitution en sa faveur par son oncle, lazariste, d'un titre patrimonial de 100 livres, devant lui être versé dès qu'il aurait reçu le sous-diaconat <sup>268</sup>. Le 24 décembre 1762, entre au séminaire St-Louis à Paris comme acolyte, pour sa Théologie ; son

---

260. Yvelines, arr. et cant. de Rambouillet.

261. Orne, arr. d'Argentan, cant. de Tinchebray.

262. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Brétigny-sur-Orge.

263. *Arch. archev.*, 4° RD 3, I.

264. *Arch. nat.*, D XIX 66.

265. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. d'Arpajon.

266. Jura, chef-lieu d'arr.

267. *Arch. de St-Claude*, reg. par

268. *A. D. Jura*, G 20.

correspondant est son oncle Bourgeat, prêtre lazariste à Paris. Son frère entre au même séminaire l'année suivante ; sa sœur Marguerite Gauthier est religieuse<sup>269</sup>. Sous-diacre à Paris en décembre 1764. Vicaire de Châtenay-sous-Bagneux de septembre 1767 à janvier 1770 ; devient desservant de Leuville en janvier 1770. Le 9 septembre 1771, prend possession civile de la cure de Leuville qu'il a obtenue par résignation en Cour de Rome de Nicolas Fleury, mais l'archevêque lui refuse le visa<sup>270</sup>. Le 16 février 1772, signe pour la première fois comme curé de Leuville. En 1789, est titulaire d'une chapellenie dans l'église St-Hilaire du bourg de Soullans, appelée Ste-Catherine de Pénard, d'un revenu de 270 livres.

*Vicaire* : Pascal-Pierre Fauchier, né le 8 octobre 1751 à Paris. Entre le 13 octobre 1775 au séminaire St-Louis comme clerc pour sa Théologie<sup>269</sup>. Ordonné prêtre en 1778. Vicaire de Santeny-en-Brie vingt mois et de Soignolles-en-Brie trois ans et trois mois (deux paroisses du diocèse de Paris) ; vicaire de Chevreuse de 1784 à octobre 1786 ; devient vicaire de Leuville en novembre 1786.

#### LEVIS-St-NOM<sup>271</sup>

*Curé* : François Legat, né le 8 mars 1730 à Bois-d'Arcy, diocèse de Paris ; fils de François Legat, fermier, et de Marie-Anne Alias<sup>272</sup>. Le 10 octobre 1749, entre au séminaire St-Louis comme laïc, pour la Logique<sup>273</sup>. Tonsuré à Paris le 4 avril 1750 ; ordres mineurs en mai 1752 ; sous-diacre en juin 1753 ; diacre en mars 1754 ; prêtre en décembre 1754<sup>274</sup>. Maître-ès-arts en l'Université de Paris. Vicaire du Mesnil-St-Denis de 1755 à 1764 ; devient curé de Lévis en juillet 1764.

#### LIMOURS<sup>275</sup>

*Curé* : Jean-Baptiste-Thomas Mauduit, né le 13 janvier 1751 à St-Martin-de-Tallevende<sup>276</sup>, diocèse de Coutances ; fils de Jean

---

269. *Arch. nat.*, MM 495.

270. *A. D. Seine*, 3 AZ 101.

271. Yvelines, arr. de Rambouillet, cant. de Chevreuse.

272. *Arch. de Bois-d'Arcy*, reg. par.

273. *Arch. nat.*, MM 495.

274. *Arch. archev.*, 4<sup>e</sup> RD 3, I.

275. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

276. Calvados, arr. de Vire, cant. de Vire.

Mauduit et de Jeanne Pothais<sup>277</sup>. Vicaire trois ans dans le diocèse de Bayeux et neuf ans dans celui de Coutances ; devient curé de Limoux en 1787 par résignation de son prédécesseur Louis Delanoë.

#### LINAS<sup>278</sup>

*Curé* : Charles-François Lhuillier, né le 11 août 1742 à Versailles, paroisse Notre-Dame ; fils de Jean-François Lhuillier, bourgeois de Versailles, et de M.-A. Aumanon ; sa marraine est une dame Lhuillier, femme de marchand épicier<sup>279</sup>. Reçoit les ordres mineurs le 28 mai 1768 à Paris ; sous-diacre le 23 septembre 1769 ; diacre le 30 mars 1770<sup>280</sup>. Chanoine de Linas ; vicaire de Linas de 1770 à juillet 1776 où il devient curé.

*Vicaire* : Pierre-Gaspard Thibault, né le 28 octobre 1753 à Paris ; fils de Pierre Thibault, bourgeois de Paris, et de Catherine-Françoise Chaplot ; il est le neveu de Jean-Baptiste Chaplot, chanoine et curé de Linas jusqu'à sa mort en 1776. Est sous-diacre en 1776 ; diacre en mars 1777<sup>281</sup>. Chanoine de Linas ; devient vicaire en 1778.

#### LISSES<sup>282</sup>

*Curé* : Simon Dorget, né le 24 août 1742 à Etiolles, diocèse de Paris ; fils de Claude Dorget, laboureur, et de M.-C. Abol-lan<sup>283</sup>. Sous-diacre en décembre 1767 ; diacre en 1768 ; prêtre le 11 mars 1769. Prêtre habitué à St-Barthélemy-en-la-Cité de 1769 à 1770 ; vicaire de Chevilly en 1771 ; vicaire quelques mois à Evry en 1774 ; vicaire à Soisy-sous-Etiolles de mai 1774 à février 1777 ; vicaire à Moissy-l'Evêque, diocèse de Paris, en 1777 ; vicaire ensuite à St-Germain-lès-Corbeil. Devient vicaire de Lisses en février 1789, puis vicaire desservant, puis curé, fin mars, par résignation de son prédécesseur Jean-Baptiste-René Salviat.

---

277. *Arch. de St-Martin-de-Tallevende*, reg. par.

278. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Montlhéry.

279. *Arch. de Versailles*, reg. par.

280. *Arch. archev.*, 4° RD 3, II.

281. *Ibid.*, 4° RD 3, III.

282. Essonne, arr. et cant. d'Evry.

283. *Arch. d'Etiolles*, reg. par.

LES LOGES[-EN-JOSAS] <sup>284</sup>

*Curé* : Olivier Courgenouil-Duchêne, né le 3 août 1738 à Meudon, diocèse de Paris ; fils de Jean-François Courgenouil dit Duchêne, marchand de toile, et d'A.-C. Léveillé <sup>285</sup> ; il est le neveu de Michel Courgenouil-Duchêne, curé de St-Michel-sur-Orge de 1749 à sa mort en mars 1764. Tonsuré en 1762 à Paris ; reçoit les ordres mineurs en décembre 1763 ; sous-diacre le 23 mars 1765 ; le 20 décembre 1765, entre au séminaire St-Firmin ayant déjà fait neuf mois de séminaire à St-Marcel ; sort le 4 mars 1766 <sup>286</sup> ; diacre en 1766 ; le 14 mars 1767, entre au séminaire St-Nicolas ; sort prêtre le 16 juin 1767. Observations sur sa personne : sujet sans talent <sup>287</sup>. Vicaire de Vert-le-Grand de novembre 1770 à début 1780 ; vicaire de Colombes de 1780 à 1783 ; vicaire de Verrières-le-Buisson de 1783 à 1785 ; devient desservant des Loges en juillet 1785 et curé en octobre 1785.

LONGJUMEAU <sup>288</sup>

*Curé* : Joachim-Paul Passaire, né le 10 janvier 1736 à Aix-en-Provence, paroisse métropolitaine St-Sauveur, dudit diocèse d'Aix ; fils de Gaspard-Bernard Passaire et de Catherine Berthe <sup>289</sup>. Licencié en droit de la Faculté de Reims. Titulaire de la chapelle Notre-Dame à la cathédrale d'Aix. Vicaire de Massy de septembre 1774 à novembre 1777. Devient curé de Longjumeau par résignation de son oncle Georges-Elzéar Berthe du 17 avril 1777, contre 1 142 livres de pension viagère ; mis en possession de la cure le 31 décembre 1777 <sup>290</sup>.

*Vicaire* : Jean-Baptiste Nativelle, né le 25 septembre 1745 à Guilberville <sup>291</sup>, diocèse de Bayeux ; fils de Guillaume Nativelle, laboureur, et de Catherine Lefilleur <sup>292</sup> ; son frère Guillaume

---

284. Yvelines, arr. et cant. de Versailles.

285. *Arch. de Meudon*, reg. par.

286. *Arch. nat.*, MM 494.

287. *Arch. nat.*, MM 480.

288. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

289. *Arch. d'Aix*, reg. par.

290. *Arch. archev.*, 4<sup>e</sup> RE<sup>2</sup>.

291. Manche, arr. de Saint-Lô, cant. de Torigni.

292. *Arch. de Guilberville*, reg. par.

Nativelle est employé aux fermes du Roi. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs à Bayeux ; ordonné prêtre en 1770. Devient vicaire de Longjumeau en novembre 1774.

LONGPONT[-SUR-ORGE] <sup>293</sup>

*Curé* : Pierre Roland, né en 1732 à Villefranche-sur-Saône<sup>294</sup>, diocèse de Lyon ; frère de Jean-Marie Roland de La Platière, futur ministre de Louis XVI. Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris. Religieux bénédictin. En 1771, son frère Dom Jean-Claude Roland résigne en sa faveur son prieuré de St-Etienne de Villiers-sous-Grès <sup>295</sup>, diocèse de Sens ; il est en plus titulaire de deux autres prieurés. Religieux de Longpont ; vicaire de Longpont de 1768 à 1771 ; redevient vicaire en 1778 et en avril de la même année devient curé ; le reste jusqu'à sa mort le 23 novembre 1789.

*Vicaire* à partir de 1781 : Dom Pierre-Auguste Junot, religieux bénédictin de Longpont.

LOUVECIENNES <sup>296</sup>

*Curé* : François-Marie-Joseph Davigo, né en 1738 à Nice, diocèse de Nice-Cimiez. Vicaire à Hyères <sup>297</sup>, diocèse de Toulon, jusqu'en 1768 ; vicaire de St-Brice, diocèse de Paris, de mars 1769 à février 1787. Devient curé de Louveciennes en mars 1787.

*Vicaire* : André-Jean-Baptiste de Virgile, né le 10 avril 1754 à Monieux <sup>298</sup>, diocèse de Carpentras, d'une famille de verriers alliée aux principales familles de verriers de Provence. Inscrit à l'Université d'Avignon (droit canon, droit civil et français) le 11 novembre 1773 <sup>299</sup>. Ordonné prêtre en 1777 à Avignon. Vicaire de Monieux de 1777 à 1782 ; vicaire de Chevreuse de septembre 1782 à 1784 ; devient vicaire de Louveciennes en septembre 1784.

---

293. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Montlhéry.

294. Rhône, chef-lieu d'arr.

295. Seine-et-Marne, arr. de Melun, cant. de La Chapelle-la-Reine.

296. Yvelines, arr. de St-Germain-en-Laye, cant. de Marly-le-Roi.

297. Var, arr. de Toulon, chef-lieu de cant.

298. Vaucluse, arr. de Carpentras, cant. de Soult.

299. A. D. Vaucluse, D 49 (f° 339) et D 57 (f° 343).

MAGNY-LES-HAMEAUX <sup>300</sup>

*Curé* : Gabriel Armerie, né le 19 octobre 1723 à Chanteloup, diocèse de Rouen, fils de Roch Armerie, vigneron, et de M. Laurence <sup>301</sup>. Le 7 octobre 1743, entre au séminaire St-Louis à Paris comme laïc pour sa Logique ; tonsuré à Paris le 20 décembre 1744 ; ordonné diacre le 21 décembre 1748 et prêtre le 20 septembre 1749 <sup>302</sup>. Maître-ès-arts en 1746 ; docteur en Théologie de la Faculté de Paris. En mars 1771, étant premier vicaire à St-Germain-l'Auxerrois et gradué sur l'archevêché et chapitre depuis 1751, requiert <sup>303</sup>. Nommé le 16 avril 1771 à la cure de Magny-les-Hameaux et intronisé le 24 avril.

*Vicaire* : Jean-Baptiste Gourcun de Saint-Spé de Ménozié, né à Paris ; fils de Pierre-Etienne de St-Spé et de J.-R. Le Gall de Kaulinon, famille d'ancienne noblesse. Tonsuré le 28 septembre 1776 à Paris ; ordonné prêtre en 1784 <sup>304</sup>. Vicaire de St-Vrain de juin 1784 à mai 1786 ; vicaire de Boissy-Saint-Léger, diocèse de Paris, en 1787 ; première signature le 20 mai 1788 comme vicaire de Magny-les-Hameaux. En 1789, est titulaire d'un canonicat en l'église St-Etienne de Pougy <sup>305</sup>, diocèse de Troyes, de peu de revenu.

MAINCOURT[-SUR-YVETTE] <sup>306</sup>

*Curé* : Claude Verger, né le 19 janvier 1742 à Dampierre, diocèse de Paris ; fils de Vincent Verger, aubergiste, et de Marie Cornillon <sup>307</sup>. Le 10 octobre 1761, entre au séminaire St-Louis comme laïc <sup>308</sup>. Tonsuré à Paris le 12 juin 1762 ; ordres mineurs le 16 juin 1764 ; sous-diacre le 1<sup>er</sup> juin 1765 ; diacre le 24 avril 1766 ; prêtre le 13 juin 1767 <sup>309</sup>. Vicaire de Dampierre de 1769 à juin 1774 ; nommé curé de Maincourt le 4 janvier 1776.

---

300. Yvelines, arr. de Rambouillet, cant. de Chevreuse.

301. *Arch. de Chanteloup*, reg. par.

302. *Arch. archev.*, 4<sup>o</sup> RD 3, I.

303. *A. D. Paris*, 3 AZ 101.

304. *Arch. archev.*, 4<sup>o</sup> RD 3, III.

305. Aube, arr. de Troyes, cant. de Ramerupt.

306. Yvelines, commune associée à Dampierre.

307. *Arch. de Dampierre*, reg. par.

308. *Arch. nat.*, MM 495.

309. *Arch. archev.*, 4<sup>o</sup> RD 3, II.

### MARCOUSSIS <sup>310</sup>

*Curé* : Sébastien Lenoble, né le 14 novembre 1728 à Bar-le-Duc <sup>311</sup>, diocèse de Verdun. Reçoit les ordres mineurs le 22 septembre 1748 à Paris ; sous-diacre le 14 mars 1750 <sup>302</sup>. Vicaire à St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris de 1765 à 1780 ; devient curé de Marcoussis en juin 1781. En 1789, est titulaire d'une chapelle de Ste-Catherine à Noyon <sup>312</sup>, d'un revenu de 5 septiers de blé et d'une autre à St-Jacques-de-la-Boucherie d'un revenu de 13 livres, 2 sols, 6 deniers <sup>313</sup>.

*Vicaire* : Philippe-François Villette, né vers 1744 à Conflans-l'Archevêque, diocèse de Paris. Le 30 juin 1772, entre au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet, étant tonsuré depuis quatre ans et ayant fait ses études « en son particulier » ; sort en mai 1773 ; rentre en août 1774 ; sort le 12 avril 1775. Observations sur sa personne : *pietas bona ; capacitas levis* <sup>314</sup>. Vicaire de Gometz-le-Châtel de décembre 1776 à janvier 1781 ; vicaire de Boissy-sous-St-Yon de 1781 à février 1786 ; devient vicaire de Marcoussis en mars 1786.

### MAREIL-MARLY <sup>315</sup>

*Curé* : Denis-François-Mamert Balfourier, né le 9 octobre 1734 à St-Germain-en-Laye, diocèse de Paris ; fils de Mamert Balfourier, « marchand en toile au marché de cette paroisse », et de L. Pavie <sup>316</sup>. Nommé à la cure de Mareil-Marly le 5 décembre 1776 et intronisé le 11 décembre de la même année <sup>317</sup>.

### MARLY-LE-ROI <sup>318</sup>

*Curé* : Jean-Charles Fourmentin, né en 1724 à Paris. Ordonné prêtre le 21 décembre 1748 à Paris <sup>319</sup>. Occupe différents

---

310. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Montlhéry.

311. Meuse, chef-lieu de départ.

312. Oise, arr. de Compiègne, chef-lieu de cant.

313. A. D. S. et O., III Q 45.

314. Arch. nat., MM 480.

315. Yvelines, arr. et cant. de Saint-Germain-en-Laye.

316. Arch. de Saint-Germain-en-Laye, reg. par.

317. Arch. archev., 4° RE<sup>2</sup>.

318. Yvelines, arr. de Saint-Germain-en-Laye, chef-lieu de cant.

319. Arch. archev., 4° RD 3, I.

postes de vicaire dans le diocèse de Paris ; curé de Louveciennes d'octobre 1769 à fin 1786 ; devient prieur-curé de Marly en 1787.

*Premier vicaire chapelain* : Charles Caussin de Lavaux, né le 6 février 1755 à Marly-le-Roi ; fils de J.-P. Caussin de Lavaux, concierge de la vénerie du Roi à Marly, et de A.-J. Antheaume<sup>320</sup>. Devient vicaire de Marly-le-Roi en 1782.

*Second vicaire* : Jean-François Lebastard, né le 8 février 1756 à Maupertuis<sup>321</sup>, diocèse de Coutances. Vicaire à Hauteville<sup>322</sup>, diocèse de Coutances, pendant cinq ans ; devient vicaire de Marly-le-Roi en 1785.

*Troisième vicaire* : Jean-Baptiste-Pierre Simon, né le 16 juillet 1762 à Cuverville<sup>323</sup>, diocèse de Rouen ; fils de Pierre Simon, laboureur, et d'A.-F.-J. Vimbert<sup>324</sup>. Devient vicaire de Marly-le-Roi en 1788.

#### MARNES[-LA-COQUETTE] <sup>325</sup>

*Curé* : Georges-Augustin-Guillaume Douay, né le 25 février 1759 à Paris d'une famille de marchands merciers. Tonsuré le 1<sup>er</sup> juin 1776 à Paris<sup>326</sup>. Devient curé de Marnes en 1786.

#### MAROLLES[-EN-HUREPOIX] <sup>327</sup>

*Curé* : Nicolas-Louis Périnet, né le 6 septembre 1738 à Paris, paroisse St-Sulpice ; son oncle est marchand boucher à Arpajon. Le 10 octobre 1756, entre au séminaire St-Louis comme clerc, pour sa Logique<sup>328</sup>. Le 13 septembre 1760, entre au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet comme acolyte, en étant à sa deuxième année de Théologie ; sort le 29 juillet 1761 ; rentre le 17 octobre 1761 ; sous-diacre en décembre 1761 ; sort le 27 janvier 1762 ; diacre en décembre 1762 ; rentre le 17 septembre 1763 ; prêtre le 18 décembre 1763. Observations sur sa personne:

---

320. *Arch. de Marly*, reg. par.

321. Manche, arr. de Saint-Lô, cant. de Percy.

322. Manche, arr. de Coutances, cant. de Montmartin-sur-Mer.

323. Seine-Maritime, arr. du Havre, cant. de Criquetot-l'Esneval.

324. *Arch. de Cuverville*, reg. par.

325. Hauts-de-Seine, arr. de Boulogne-Billancourt, cant. de Chaville.

326. *Arch. archev.*, 4<sup>e</sup> RD 3, III.

327. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Brétigny-sur-Orge.

328. *Arch. nat.*, MM 495.

*pietas mediocris ; capacitas mediocris ; indoles bona sed levis* <sup>329</sup>. Curé de Guibeville de février 1768 à fin 1775 ; en novembre 1775, permute sa cure de Guibeville contre celle de Marolles avec Michel Coquille et devient curé de Marolles où il est intronisé le 23 novembre 1775 <sup>317</sup>.

#### MASSY <sup>330</sup>

*Curé* : Pierre Bonzé, né en juin 1719 à Paris, paroisse St-Sulpice ; fils de boulangers. Le 16 mars 1739, entre au séminaire St-Louis comme clerc tonsuré, pour sa première année de Théologie <sup>328</sup>. Reçoit les ordres mineurs à Paris le 27 novembre 1739 <sup>331</sup>. Maître-ès-arts, le 1<sup>er</sup> septembre 1738. Vicaire à Ste-Marguerite de Paris pendant quinze ans ; devient curé de Massy en novembre 1759.

#### MAUCHAMPS <sup>332</sup>

*Curé* : Pierre Dolivier, né le 21 octobre 1746 à Neschers <sup>333</sup>, diocèse de Clermont-Ferrand ; fils de Jacques Dolivier, notaire, et de Marie Meyrand <sup>334</sup>. Tonsuré à Paris le 8 juin 1765 ; reçoit les ordres mineurs le 29 décembre 1769 <sup>335</sup>. Maître-ès-arts en l'Université de Paris. Vicaire à Condat-les-Montboissier <sup>336</sup> au diocèse de Clermont ; disgrâcié pour avoir prononcé un discours contre l'abus des dévotions populaires, il est recueilli par son parent Meyrand, curé de Medeyrolles <sup>337</sup>. Desservant de Mauchamps de novembre 1784 à octobre 1785 ; devient curé en novembre 1785 <sup>338</sup>.

---

329. *Arch. nat.*, MM 480.

330. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

331. *Arch. nat.*, MM 593.

332. Essonne, arr. d'Etampes, cant. d'Etréchy.

333. Puy-de-Dôme, arr. d'Issoire, cant. de Champeix.

334. *Arch. de Neschers*, reg. par.

335. *Arch. archev.*, 4<sup>e</sup> RD 3, II.

336. Puy-de-Dôme, arr. d'Ambert, cant. de Saint-Germain-l'Herm.

337. *Idem, idem*, cant. de Viverols.

338. Sur ce personnage qui s'est fait remarquer sous la Révolution, voir *Dictionnaire de biographie française*, par ROMAN D'AMAT, t. XI, Paris, Letouzey et Ané, 1967, col. 447-448.

### MENNECY <sup>339</sup>

*Curé* : Jean-Michel Delanney, né le 13 octobre 1752 à St-Martin-des-Bois <sup>340</sup>, diocèse de Bayeux ; fils de Michel Delanney et d'Elisabeth Vincent ; son oncle Jean-Toussaint Vincent est officier et chef d'infanterie du Roi <sup>341</sup>. Ordonné prêtre à Evreux le 21 décembre 1776 <sup>342</sup>. Vicaire de Mennecy de décembre 1776 à juin 1779 où il devient curé.

*Vicaire* : Louis-Chrysostome Crinchon à partir de juillet 1787.

### LE MESNIL-SAINT-DENIS <sup>343</sup>

*Curé* : Claude Hanriau, né le 5 septembre 1722 à Chevreuse, diocèse de Paris ; fils d'Henri Hanriau, marchand <sup>344</sup>. Le 4 octobre 1740, entre au séminaire St-Louis comme laïc, pour la Logique. Ordonné prêtre en 1747 <sup>345</sup>. Vicaire de Buc de 1747 à février 1760 ; desservant de Milon-la-Chapelle de mars 1760 à juin 1768 ; nommé à la cure du Mesnil le 23 juin 1768 ; en prend possession le 4 juillet.

### MEUDON[-LA-FORET] <sup>346</sup>

*Curé* : Albert Séjean, né le 11 janvier 1749 à Paris ; en 1787, l'un de ses frères est ancien garde du corps des marchands de vin de Paris, l'autre est avocat au Parlement, ancien chanoine et professeur en l'Université de Paris. Tonsuré à Paris le 20 juin 1767 ; reçoit les quatre ordres mineurs le 11 mars 1769 ; sous-diacre le 30 mars 1770 ; prêtre en 1773 <sup>345</sup>. Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris. Curé de Verrières-le-Buisson de mars 1778 à juin 1783 ; permute avec Jacques Lilamand, curé de Meudon, et devient donc curé de Meudon en juillet 1783.

---

339. Essonne, arr. d'Evry, chef-lieu de cant.

340. Commune de Saint-Sylvain, Calvados, arr. de Falaise, cant. de Bretteville-sur-Laize.

341. *Arch. de Saint-Sylvain*, reg. par. de Saint-Martin-des-Bois.

342. *Arch. nat.*, F<sup>19</sup> 817.

343. Yvelines, arr. de Rambouillet, cant. de Chevreuse.

344. *Arch. de Chevreuse*, reg. par.

345. *Arch. nat.*, MM 495.

346. Hauts-de-Seine, arr. de Nanterre, chef-lieu de cant.

*Premier vicaire* : Nicolas-Louis Humbert, né le 4 avril 1752 à Paris, paroisse St-Sulpice. Ordonné prêtre en 1776. Vicaire de Verrières d'août 1777 à août 1783 ; devient vicaire de Meudon en août 1783.

*Deuxième vicaire* : Petit, à partir de juillet 1787.

Chapelle de Fleury-la-Ville

*Chapelain* : Nicolas-Claude Lenoble, né le 13 septembre 1750 à Cléville<sup>347</sup>, diocèse de Bayeux. Vicaire de Clamart de 1775 à 1780 ; devient chapelain de Fleury en 1780.

MILON-LA-CHAPELLE : voir LA CHAPELLE MILON

LES MOLIERES<sup>348</sup>

*Curé* : Honoré de Niel de Brenon, né le 17 décembre 1726 à Castellane<sup>349</sup>, diocèse de Senes ; fils de François de Niel, seigneur de Brenon, et de M. de Vial ; son oncle est prêtre<sup>350</sup>. Curé de Gometz-le-Châtel quelques mois en 1760 ; devient curé des Molières en décembre 1760.

MONTCEAUX [LE COUDRAY-MONTCEAUX]<sup>351</sup>

*Curé* : Louis Martin, né le 1<sup>er</sup> novembre 1744 à Corbeil, paroisse Notre-Dame ; fils d'Etienne Martin, maçon, et de M. Poirier<sup>352</sup>. Le 7 juin 1769, entre au séminaire St-Louis comme acolyte, pour sa Théologie, recommandé par le curé de Notre-Dame de Corbeil ; sous-diacre le 23 décembre 1769 ; diacre en mai 1770<sup>345</sup>. Vicaire de Notre-Dame de Corbeil de novembre 1771 à 1776 ; chanoine de Champeaux et curé de La Chapelle-Gauthier de 1776 à 1784 ; devient curé de Montceaux en 1784.

MONTLHERY<sup>353</sup>

*Curé* : Nicolas Herbin, né en 1711 à Dommartin-le-St-Père<sup>354</sup>, diocèse de Toul ; un de ses neveux est greffier au Châtelet de

---

347. Calvados, arr. de Caen, cant. de Troarn.

348. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Limours.

349. Alpes de Haute-Provence, chef-lieu d'arr.

350. *Arch. de Castellane*, reg. par.

351. Essonne, arr. d'Evry, cant. de Mennecy.

352. *Arch. de Corbeil*, reg. par. Notre-Dame.

353. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

354. Haute-Marne, arr. de St-Dizier, cant. de Doulevant-le-Château.

Paris. Bachelier en Théologie ; en 1743, alors qu'il prépare sa licence à Paris, est déferé à la Faculté pour incapacité notoire, mais est déclaré recommandable par son caractère, son urbanité et sa vie sans reproche<sup>355</sup>. Chapelain de Montlhéry dès avant 1750 ; devient vicaire en 1758 jusqu'en janvier 1768 où il devient curé.

*Premier vicaire* : Alexis Couguet du Boisset, né le 19 mai 1754 à Langeac<sup>356</sup>, diocèse de St-Flour ; fils de Jacques Couguet, métayer, et de Marie Giraud<sup>357</sup>. Vicaire d'Arcueil d'avril 1785 à mars 1787 ; devient vicaire de Montlhéry en juin 1787.

*Vicaire chapelain* : Joseph-Louis Cacheux, à partir de novembre 1788.

## MONTREUIL

[Aujourd'hui partie de la commune de VERSAILLES]

*Curé* : Jean-Baptiste-Louis Soret, né en 1731 à Paris. Maître-ès-arts en l'Université de Paris ; le 11 mars 1771, gradué sur l'Archevêché de Paris, requiert ; le 12 mars 1777, réitère<sup>358</sup>. Curé de Gretz-en-Brie, diocèse de Paris ; devient curé de St-Symphorien de Montreuil en janvier 1783 ; le reste jusqu'à sa mort le 19 juin 1789.

*Premier vicaire* : Philippe-Benoît d'Eschodt de La Tombe, né le 19 avril 1753 à Bergues-St-Vinoc<sup>359</sup>, diocèse de St-Omer ; fils de Philippe-Gabriel-Joseph d'Eschodt de La Tombe, lieutenant général civil au Présidial de Flandre, conseiller pensionnaire et greffier, bourgmestre de Bergues, et de C. Dehau<sup>360</sup>. Devient vicaire de Montreuil en février 1787.

*Second vicaire* : Jean-Baptiste Thoury, né le 16 juin 1752 à Heussé<sup>361</sup>, diocèse d'Avranches. Vicaire quelque temps dans le diocèse d'Avranches ; ensuite vicaire à Noisy-le-Grand dès 1781, à Villiers-sur-Marne de 1784 à 1786, puis à La Queue-en-Brie, diocèse de Paris ; devient vicaire de Montreuil en 1788.

---

355. *Arch. nat.*, MM 257.

356. Haute-Loire, arr. de Brioude, chef-lieu de cant.

357. *Arch. de Langeac*, reg. par.

358. *A. D. Seine*, 3 AZ 101.

359. Nord, arr. de Dunkerque, chef-lieu de cant.

360. *Arch. de Bergues*, reg. par.

361. Manche, arr. d'Avranches, cant. du Teilleul.

### MORANGIS <sup>362</sup>

*Curé* : Pierre-Joseph-Augustin Camus, né le 2 juin 1757 à Foncquevilliers <sup>363</sup>, diocèse d'Arras. Vicaire à Morangis de novembre 1782 à juin 1787 où il devient curé par résignation de son prédécesseur Jacques-François Sanson.

*Vicaire chapelain* : Joseph-Edmé Caban, né le 6 mars 1762 à Paris, paroisse de la Ste-Chapelle. Ordonné prêtre le 24 mars 1787 <sup>364</sup>. Pendant quinze mois, prêtre habitué à St-Germain-l'Auxerrois ; devient vicaire de Morangis en 1788.

### MORSANG-SUR-ORGE <sup>365</sup>

*Curé* : Antoine Gandilhon, né le 14 janvier 1713 à Dienne <sup>366</sup>, diocèse de St-Flour. Devient curé de Ste-Geneviève <sup>367</sup> et Morsang en 1740.

*Chapelain* : Cyprien-François Mauclerc, né le 12 septembre 1755 à Vervins <sup>368</sup>, diocèse de Laon ; fils d'un échevin héréditaire de Vervins. Le 5 octobre 1775, entre comme clerc au séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet, ayant fait sa Philosophie au séminaire des Trente-Trois ; reçoit les ordres mineurs en juin 1776 ; sous-diacre le 24 juin 1778 ; observations sur sa personne : *pietas bona ; capacitas bona ; indoles optima* <sup>369</sup>. Est très versé dans les mathématiques. Vicaire de Villemoisson de 1781 à 1782 et desservant jusqu'en 1783 ; devient à cette date chapelain de St-Charles à Morsang-sur-Orge.

### Ste-GENEVIEVE-DES-BOIS <sup>367 et 370</sup>

*Vicaire desservant* : Jean Gandilhon, né le 4 septembre 1755 à Allanche <sup>371</sup>, diocèse de Clermont-Ferrand, fils de Jacques

---

362. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Chilly-Mazarin.

363. Pas-de-Calais, arr. d'Arras, cant. de Pas-en-Artois.

364. *A. D. S.-et-O.*, 2 LV 153.

365. Essonne, arr. d'Evry, chef-lieu de cant.

366. Cantal, arr. de Saint-Flour, cant. de Murat.

367. En règle, Ste-Geneviève-des-Bois était la cure en titre et Morsang était son annexe. En fait, le curé résidait à Morsang et Ste-Geneviève-des-Bois n'avait qu'un vicaire desservant.

368. Aisne, chef-lieu d'arr.

369. *Arch. nat.*, MM 480.

370. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

371. Cantal, arr. de Saint-Flour, chef-lieu de cant.

Gandilhon et de Marie Peyregne, marchands <sup>372</sup>, neveu d'Antoine Gandilhon, curé de Morsang-sur-Orge. Ordonné prêtre à Clermont-Ferrand le 25 mai 1782<sup>373</sup>. Vicaire à Dauzat-sous-Vodable<sup>374</sup> de 1783 à 1787 ; devient en décembre 1788 vicaire de Ste-Geneviève-des-Bois.

#### NANTERRE <sup>375</sup> (prieuré-cure)

*Curé* : Jacques Delabarre, né en 1747 à Châtellerault <sup>376</sup>, diocèse de Poitiers. Génovéfain, profés en 1769 ; ordonné prêtre en 1774 <sup>377</sup>. Devient prieur-curé de Nanterre en 1780 ; éloigné de la cure en 1789 pour mauvaise gestion.

*Premier vicaire* : Louis Ravoisé, né en 1757. Génovéfain profés en 1781 ; ordonné prêtre en 1785 <sup>377</sup>. Vicaire à Meaux <sup>378</sup>, diocèse dudit Meaux pendant deux ans ; devient vicaire de Nanterre en 1787.

*Second vicaire* : Anselme Louis Coulon, né en 1741 au diocèse d'Angers. Génovéfain profés en 1766 <sup>377</sup>. Est second vicaire en 1789 et trésorier de la Communauté.

#### LA NORVILLE <sup>379</sup>

Curé : Jacques Antoine Guillaume. Vicaire de St-Vrain de 1762 à avril 1764 ; vicaire du Pecq de juillet 1764 à mars 1768 ; vicaire de Villeneuve-le-Roi de décembre 1770 à 1771 ; devient curé de La Norville en février 1789.

#### NOZAY <sup>380</sup> Voir : LA VILLE-DU-BOIS

---

372. *Arch. d'Allanche*, reg. par.

373. *Arch. nat.*, F<sup>19</sup> 880.

374. Puy-de-Dôme, arr. d'Issoire, cant. d'Ardes.

375. Hauts-de-Seine, chef-lieu du dép.

376. Vienne, chef-lieu d'arr.

377. *Institut cathol.*, ms. Pisani, n° 319.

378. Seine-et-Marne, chef-lieu d'arr.

379. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. d'Arpajon.

380. *Idem*, id., cant. de Montlhéry.

ORANGIS <sup>381</sup> : Voir aussi RIS

*Curé* : Jean-Baptiste de Sainneville, né le 23 janvier 1744 à Namps-au-Val <sup>382</sup>, diocèse d'Amiens ; son père est receveur du duc d'Hucrecy. Le 4 octobre 1763, entre comme clerc à la Petite Communauté de St-Nicolas-du-Chardonnet, pour sa logique ; mention « très bien » à son examen de janvier 1764 <sup>383</sup>. Le 24 octobre 1765, entre au séminaire St-Firmin, comme clerc et en sort le 14 septembre 1767 <sup>384</sup>. Devient curé d'Orangis en 1785.

ORLY <sup>385</sup>

*Curé* : Jean-Baptiste-Jean-Michaëlis, né le 14 janvier 1743 à Carpentras <sup>386</sup>, diocèse dudit Carpentras. Vicaire de Villiers-sur-Marne, diocèse de Paris ; nommé le 5 janvier 1776 à la cure de Fontenay-lès-Briis et intronisé le 10 ; demeure curé de Fontenay jusqu'en janvier 1785 ; prend possession de la cure d'Orly le 14 janvier. Est titulaire, en 1789, de la chapelle St-Eloi de Soucy, paroisse de Fontenay-lès-Briis et de celle de St-Jean de Venasque à Barbantane <sup>387</sup>, diocèse d'Avignon.

*Vicaire* : Jean-Louis Laurein, né le 28 juillet 1753 à Périgny, diocèse de Paris, d'une famille de laboureurs. Tonsuré le 16 juin 1770 à Paris ; ordres mineurs le 10 juin 1775 ; sous-diacre le 1<sup>er</sup> juin 1776 ; diacre le 24 mai 1777 <sup>388</sup>. Le 7 octobre 1775, entre comme acolyte au séminaire St-Nicolas, ayant fait ses humanités et sa Philosophie au collège de Montaigu ; sort le 21 octobre 1776 ; rentre le 13 mars 1778 ; sort prêtre en juin 1778 ; observations sur sa personne ; *pietas bona* ; *capacitas mediocris* ; *indoles optima* <sup>389</sup>. Devient vicaire d'Orly en décembre 1782.

---

381. Ancienne paroisse comprise dans la commune de Ris-Orangis, Essonne, arr. d'Evry, chef-lieu de cant.

382. Somme, arr. d'Amiens, cant. de Conty.

383. *Arch. nat.*, MM 479.

384. *Arch. nat.*, MM 494.

385. Val-de-Marne, arr. de Créteil, chef-lieu de cant.

386. Vaucluse, chef-lieu d'arr.

387. Bouches-du-Rhône, arr. d'Arles, cant. de Châteaurenard-Provence.

388. *Arch. archev.*, 4<sup>e</sup> RD 3, III.

389. *Arch. nat.*, MM 480.

### ORMOY <sup>390</sup>

*Curé* : Antoine Boulay, né le 23 mai 1743 à St-Denis, diocèse de Paris ; fils d'un médecin. Reçoit les ordres mineurs en juin 1767. Le 10 octobre 1767, entre au séminaire St-Louis comme acolyte pour sa Théologie ; diacre en mai 1769, ordonné prêtre en mars 1770 <sup>391</sup>. Desservant d'Ormoy de novembre 1782 à août 1783 où il devient curé ; en 1785 s'intitule également chapelain royal de la chapelle St-Jean fondée en l'Abbaye de St-Denis.

### ORSAY <sup>392</sup>

*Curé* : Julien Beaufls, né le 31 octobre 1744 à Fleury <sup>393</sup>, diocèse de Coutances. Vicaire de Gif-sur Yvette de juin 1775 à 1776 et vicaire de Dampierre de mai 1779 à mai 1781 ; devient curé d'Orsay en 1781 par résignation de son prédécesseur René Huré.

*Vicaire* : Jacques Cochard, né le 7 avril 1758 à Landelles <sup>394</sup>, diocèse de Coutances ; fils de Louis Cochard et de M. Lepellier <sup>395</sup>.  
Deviens vicaire d'Orsay en 1782.

### PALAISEAU <sup>396</sup>

*Curé* : Joseph-Jean Deshayes, né le 29 novembre 1744 à Paris, paroisse St-Sulpice. Tonsuré à Paris le 2 octobre 1763 ; ordres mineurs le 2 septembre 1764 ; sous-diacre le 21 décembre 1765 ; diacre le 20 décembre 1766 ; prêtre le 17 décembre 1768 <sup>397</sup>. Bachelier en Théologie de la faculté de Paris.

Nommé en 1769 confesseur à St-Paul et chanoine de la collégiale St-Caradon de Donzy <sup>398</sup>, diocèse d'Auxerre ; le 2 mai 1771

---

390. Essonne, arr. d'Evry, cant. de Mennecy.

391. *Arch. nat.* MM 495.

392. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de cant.

393. Manche, arr. de Saint-Lô, cant. de Villedieu.

394. Landelles-Coupigny, Calvados, arr. de Vire, cant. de Saint-Sever-Calvados.

395. *Arch. de Landelles*, reg. par.

396. Essonne, chef-lieu d'arr.

397. *Arch. archev.*, 4° RD 3, II.

398. Nièvre, arr. de Cosne-sur-Loire, chef-lieu de cant.

permuté son canonicat avec François Grenier, curé de Palaiseau ; est intronisé dans cette cure à Palaiseau le 10 mai <sup>399</sup>.

*Vicaire* : Jean-Augustin-Philippe de Paulhe, né le 26 octobre 1758 à Rayssac, paroisse de Vors<sup>400</sup>, diocèse de Rodez ; son oncle Sougry est prêtre à Rodez. Le 10 octobre 1778, entre comme clerc au séminaire St-Louis à Paris pour sa Philosophie <sup>401</sup>. Ordonné prêtre à Chartres, sur dimissoire, en mai 1784. Vicaire d'Épinay-sur-Orge de novembre 1784 à juillet 1785 ; devient vicaire de Palaiseau en 1785.

*Vicaire chapelain* : André Marchand, né le 26 novembre 1748 à Palaiseau, fils de Pierre Marchand, taillandier et de Marie Vilaine <sup>402</sup>. Le 15 juin 1772 entre au séminaire St-Nicolas comme clerc, ayant fait sa Philosophie ; a été présenté par son ancien curé M. Grenier ; sort le 3 septembre 1774 sous-diacre. Observations sur sa personne : *pietas bona ; capacitas mediocris ; indoles optima* <sup>403</sup>. Devient chapelain et vicaire de Palaiseau en 1776.

(à suivre)

---

399. *A. D. Paris*, 3 AZ 101.

400. Aveyron, arr. et cant. de Rodez

401. *Arch. nat.*, MM 495.

402. *Arch. de Palaiseau*, reg. par.

403. *Arch. nat.*, MM 480.

## La grotte de coquillages de Viry-Châtillon

La grotte de coquillages de Viry<sup>1</sup> est comprise dans les bâtiments de l'Institut Saint-Clément, autrefois manoir du Pied de Fer d'Eguemont.

### 1. - *Création du Fief du Pied de Fer d'Eguemont*

Le 23 mai 1531, Robert III Piedefer avait acheté la moitié de la terre de Viry-sur-Orge qui prit ainsi le nom de Piedefer. Son arrière petit-fils, Robert VI, vendit cette terre à Ferdinand de La Baume comte de Montrevel, seigneur de Savigny-sur-Orge et de Viry-sur-Orge, le 11 février 1623. Ce dernier endetté<sup>2</sup>, se défit du manoir et d'une partie des terres, le 10 juin 1630, au profit de Robert Pousselin, seigneur de Maurigny (Marigny dans les actes postérieurs). On appela désormais ce nouveau fief composé des terres de Viry situées sur le coteau arrosé par d'importantes sources, Piédefer d'Aiguemont, pour le distinguer du reste du fief de Piédefer resté en la possession du seigneur de Savigny.

L'acte du 10 juin 1630<sup>3</sup> nous donne la description du domaine qui est alors essentiellement agricole : autour d'une première cour, les bâtiments nécessaires à la vie du clos tels que pressoir, grange, étables... ; autour d'une seconde cour, les bâtiments d'habitation couverts de tuiles ; un premier jardin s'étend devant le grand corps de logis, un second plus vaste est

---

1. Voir pl. I.

2. *Arch. dép. Yvelines*, 49 J 103. Inventaire des titres de la seigneurie de Viry-sur-Orge, décret du 18 septembre 1627 sur Ferdinand de La Baume débiteur envers Jacques Gumery, le dit décret adjugé au sieur de Maurigny.

3. *Arch. nat.*, minutier, M<sup>e</sup> Duchesne, CV, 378.

planté d'une grande variété d'arbres, une grosse fontaine y coule, et deux bâtiments couverts de chaume servent l'un pour moudre la farine, l'autre d'habitation au vigneron.

## 2. - *Le pavillon de rocaille*

A son tour endetté, Robert de Pousselin, seigneur de Marigny se défait de l'enclos du Piédefer d'Eguemont, en 1664, au profit de Nicolas Loir, peintre ordinaire du roi<sup>4</sup>. Le domaine est alors à l'abandon :

« il est permis au dit sieur Loir de faire de grosses réparations  
« et rétablissements pour éviter le dépérissement de ladite  
« maison et de la ferme... il lui sera permis également de faire  
« défricher... ».

L'acte mentionne dans la désignation des lieux :

« un pavillon en ruine estant au haut du dit clos avec deux  
« toises de circuit autour du dit pavillon et trois pieds de long  
« de la muraille dudit clos ».

Ce pavillon, ruiné comme la plupart des bâtiments du Piédefer d'Eguemont, est particulièrement important pour l'histoire de la grotte de rocaille. Nous y reviendrons et dirons pourquoi en examinant les actes de mutation suivants. Il en est de même pour une galerie en cours de construction en 1674.

Il ne semble pas que Nicolas Loir ait eu le temps de remettre en état le domaine, ses créanciers l'obligeant à vendre six ans après l'achat du fief<sup>5</sup>. Le nouvel acquéreur, Jean-Baptiste de La Feuille ne semble pas avoir mieux réussi dans la remise en valeur de la propriété puisque, dès 1674, il est pressé par ses créanciers<sup>6</sup>. Cependant le fief restera dans la famille de La Feuille jusqu'en 1692. Il est intéressant de transcrire ici la désignation du fief contenue dans l'acte de 1674 :

« le principal manoir et fief appelé Pied de Fer d'Eguemond  
« consistant en bastiments, cour, jardin, terrasses desquels il y  
« a partie d'effondrée et en mauvais état, près de cinq arpents

---

4. *Ibidem*, minutier, acte du 12 mars 1664, M<sup>e</sup> Le Bœuf, LXXXV, 185.

5. *Arch. dép. Yvelines*, 49 J 137, copie de la saisie et sentence par décret du fief de Piédefer d'Eguemont sur Loir..., adjugé au profit de Jean-Baptiste de La Feuille, 20 septembre 1670.

6. *Idem, idem*, première crieée du fief de Piédefer Degmon et de ses dépendances ainsi que de la ferme de l'Orme Fourchu, le tout par détail saisi réellement sur M. J.-B. de La Feuille, 6 octobre 1674.

« de vignes ou environ enclos de muraille dans lequel clos il y a  
« une fontaine d'eau vive, un pavillon en ruyne estant au hault  
« du dit clos avec deux thoises de circuit autour dudit pavillon,  
« trois pieds de long de la muraille dudit clos... dans lequel  
« principal manoir et fief du Pied de fer d'Eguemond il y a  
« aussi une court d'augmentation consistant en bastiment  
« scavoir écurie, foulleye, vacherie et greniers au dessus, toits  
« à porqs, poullalliers au-dessus, porte cochère pour entrer et  
« un pavillon au dessus et au bout une gallerie pour aller aux  
« lieux communs, le tout couvert de thuilles, cours à costé  
« d'icelle maison une orangerie et guiroutte au-dessus et une  
« gallerie non parashevée laquelle est pareillement couverte de  
« thuilles, contenant ensemble trente deux arpents... ».

De même que dans l'acte de 1664, le pavillon est signalé comme étant en ruine. La désignation étant plus complète, il y est fait mention d'une galerie inachevée.

Enfin, par contrat de vente de 1692, la maison et fief de Piedefer d'Egmond passe de Jean-Baptiste de La Feuille, seigneur de Boncour, à Geneviève Poncet de La Rivière, épouse de François Glue, seigneur d'Espinville. Nous en tirons de précieux renseignements grâce à un état des lieux détaillé <sup>7</sup>.

« ...une grande maison sise au village de Viry sur Orge grande  
« rue dudit lieu appelé pied de fer d'Eguemont ayant porte  
« cochère, cour dans laquelle est un corps de logis à main  
« gauche en entrant consistant en deux estages y compris le  
« rez-de-chaussée composé de plusieurs pièces et grenier au-  
« dessus, escalier de bois pour y monter, petit bastiment en  
« galerie sous lequel est une grotte et au-dessous une voûte  
« servant de cave, basse cour derrière dans laquelle est encore  
« un autre corps de logis consistant en escuries, deux remises  
« de carrosses et grenier au-dessus et autres esdifices, un jardin  
« en terrasse et parterre au devant et à costé de la dite maison  
« dans laquelle sont plusieurs allées plantées d'arbres et de  
« charmilles, arbres fruitiers en buisson et plain vent, plusieurs  
« petits bois plantés et distribués en allées et cabinets dans l'un  
« desquels est une glacière, fontaine d'eau vive, bassins et jets  
« d'eau, vignes à présent incultes et partie en labour, le tout  
« enclos de murailles avec deux toises de circuit autour du  
« pavillon qui était autrefois au haut dudit clos, outre la terre  
« sur laquelle il estoit construit, et trois piés de long de la  
« muraille du dit clos... ».

---

7. *Idem, idem*, contrat de vente du 29 juillet 1692, M<sup>e</sup> Pellerin.

Ainsi en 1692, la galerie est achevée et une grotte est construite au-dessous. Il s'agit de la grotte que nous connaissons encore aujourd'hui. En effet, les actes postérieurs donnent la situation exacte de la grotte qui correspond à son emplacement actuel. Mais était-elle déjà décorée de rocaille et de coquillages ? probablement pas. Si nous continuons la lecture de l'acte de 1692, nous apprenons que Jean-Baptiste de La Feuille :

« a vendu et délaissé à la dite Dame Despinville au dit nom ce  
« acceptant les quantités de pierres taillées, pierres à bastir, bois  
« de charpente, coquilles et rocailles, pièces de fer et autres  
« matériaux estant dans ladite maison, jardin et lieux cy-dessus  
« délaissés et en la garde et possession de Gabriel Haut du  
« Cœur jardinier demeurant en ladite maison quy en est chargé,  
« derrière les murs à l'endroit où estoit le pavillon et provenant  
« de la démolition d'iceluy, consantant que la dite Dame  
« Despinville se les fasse deslivrer et quelle en fasse et dispose  
« comme de chose à elle, à elle appartenant, moyennant la somme  
« de mil livres. »

Le pavillon était donc avant 1692 décoré de coquilles et de rocailles, mais depuis quand ? Nous avons vu qu'en 1630 le domaine essentiellement rural ne renfermait, dans le jardin, que deux bâtiments utilitaires et qu'en 1664, le pavillon était déjà ruiné. Ce premier embellissement du fief de Piedefer a donc été réalisé au moment où Robert de Pousselin seigneur de Marigny était propriétaire. Ce pavillon fut-il l'œuvre de Charles Perrault qui avait sa maison de campagne non loin du Pied de Fer d'Egumont ? Nous allons ouvrir une longue parenthèse pour essayer de répondre à cette question, mais auparavant nous devons remarquer la somme élevée payée pour le rachat des ruines du pavillon : un dixième du montant total du prix d'achat du domaine. Nous pouvons en déduire que ces matériaux étaient précieux, de grande qualité et d'un volume important. Le plan de 1782<sup>8</sup> donne l'emplacement de l'ancien pavillon dont la surface au sol n'était pas négligeable. Quant à la grotte, construite entre 1674 et 1692, il ne semble pas possible qu'elle ait reçu un décor de rocaille et de coquillages avant 1692 alors que tous les matériaux sont en tas dans les ruines du pavillon depuis 1664 et qu'il aurait été facile de réemployer ce décor plutôt que de faire venir de l'extérieur des coquillages.

---

8. *Idem*, 49 J 98, atlas du terrier démonstratif de la seigneurie de Viry-sur-Orge, 1782. Voir pl. II.

### 3. - *Les Perrault à Viry*

Il faut expliquer pourquoi on a souvent commis l'erreur d'attribuer la propriété du fief de Piédefer d'Eguemont à la famille Perrault. C'est, en premier lieu, parce que Charles Perrault, l'illustre auteur des *Contes* a parlé dans ses *Mémoires*<sup>9</sup> de la grotte qu'il fit construire à Viry :

« Ma mère étant morte en l'année 1657..., la maison de Viry fut donnée à mon frère le receveur, dans le partage que nous fîmes des biens de la succession de la famille. Il y fit bâtir un corps de logis, et comme j'avais un plein loisir,... je m'appliquai à faire bâtir cette maison, qui fut trouvée bien entendue... je... fis faire aussi la rocaille d'une grotte qui était le plus bel ornement de cette maison de campagne ».

Il était donc tout naturel de penser que la grotte de Piédefer était celle des Perrault.

Par ailleurs, les historiens ont pu être trompés par une mention de l'inventaire des titres de la seigneurie de Viry dressé en 1779<sup>10</sup> ; en effet, au chapitre IV sous le titre « Fief du Piédefer », le numéro 6 de la cinquième liasse indique « acte de vente des biens et meubles appartenant à feu Pierre Perrault et à Catherine Lormier, sa veuve ». Or, à la lecture de cet acte<sup>11</sup>, il ne fait aucun doute — la localisation et la désignation sont très explicites — que la propriété vendue n'est pas celle du Piédefer d'Eguemont (n° 70 du plan terrier<sup>8</sup>), mais correspond à un vaste et beau domaine, désigné par le n° 56 sur ce plan<sup>8</sup>, dépendant du fief de Viry. Il y a eu erreur de classement, pour ce titre, au moment de l'établissement du volumineux terrier de la seigneurie de Viry-sur-Orge<sup>12</sup> peu de temps avant la Révolution ; le régime féodal étant alors aboli, il n'y eut pas de rectification.

---

9. *Mémoires de Charles Perrault...* Avignon, 1759, in 16°, 204 p. (p. 28-29).

10. *Arch. dép. Yvelines*, 49 J 103.

11. *Ibid.*, 49 J 137.

12. *Ibid.*, 49 J 98, terrier démonstratif de la seigneurie de Viry-sur-Orge, 1779.

Puisqu'il est assuré que la grotte du Piédefer n'est pas celle des Perrault, on peut se demander si elle n'a pas été inspirée par eux.

Nous avons vu précédemment que la grotte du Pied de Fer d'Eguemont avait été construite entre 1674 et 1692, mais qu'il était peu probable qu'elle ait eu un décor de coquillages et de rocaille dès l'origine. Par contre, le pavillon de cette propriété avait reçu avant 1664, un précieux décor. Serait-il possible que Charles Perrault auteur de la grotte de rocaille construite dans le jardin de son frère, ait donné à M. de Marigny le dessin pour le décor de son pavillon au Pied de Fer d'Eguemont ? La maison de campagne des Perrault étant voisine de celle de M. Marigny, il y a peut-être eu des échanges.

Cependant en comparant les dates, il est plus raisonnable de penser que les deux domaines eurent leur vie propre : Charles Perrault construit pour son frère une grotte de rocaille après 1658<sup>13</sup> ; dans l'enclos du Pied de Fer d'Eguemont, le pavillon est en ruine avant 1664 ; un travail aussi soigné que celui du pavillon n'a pas pu être ruiné en quelques années.

#### 4. - *La grotte et l'orangerie à partir de 1692*

Nous pensons que Charles Perrault n'a donc pas été l'auteur du pavillon du Pied de Fer d'Eguemont, ruiné en 1664. Quant à la grotte, construite entre 1674 et 1692 nous avons expliqué qu'il était peu probable qu'elle ait reçu à l'origine un décor de rocailles et de coquillages. André Hallays<sup>14</sup> émet l'hypothèse que « la salle des rocailles » aurait pu être créée par Michel Poncet de La Rivière au début du 18<sup>e</sup> siècle à partir de débris récupérés dans « l'orangerie, œuvre de Charles Perrault ». Ce prélat, évêque d'Uzès, habite chez sa sœur, M<sup>me</sup> Geneviève Poncet de La Rivière, qui s'est rendue propriétaire du domaine en 1692<sup>7</sup>. Il est certain qu'il a « aggrandi et embelli les jardins,

---

13. Cette grotte n'a pas laissé de trace à Viry : l'ancienne propriété des Perrault est entièrement lotie. Il semble que, dès le 18<sup>e</sup> siècle, elle avait déjà disparu : l'inventaire dressé sous la Révolution à la suite de la condamnation à mort de M. Bérard ne fait pas état d'une grotte de rocaille.

14. HALLAYS (André), *Les Perrault*, Paris, Librairie académique, 1926, in-16, 306 p.

qui sont très vastes, et rempli de pièces d'eau à la faveur de la colline, avec des rochers »<sup>15</sup> ; dans une lettre manuscrite jointe à l'acte de vente de 1715<sup>16</sup>, M<sup>me</sup> Geneviève Poncet de La Rivière

« consent le paiement de 12.000 livres à déduire sur les 28.000 livres de la vente du fief du Piedefer d'Egmont..., à son frère Michel Poncet de La Rivière, évêque d'Uzès ; soit 6.000 livres pour les meubles appartenant à l'évêque et les autres 6.000 livres pour les droits de l'Evêque sur la maison à cause des améliorations, embellissements et réparations qu'il y a faites ».

Ni l'abbé Lebeuf ni M<sup>me</sup> Poncet de La Rivière ne sont explicités sur la nature de ces embellissements, mais l'hypothèse avancée par Hallays est vraisemblable si, au lieu de « débris » récupérés dans l'orangerie, on songe aux éléments, provenant de la démolition du pavillon racheté par M<sup>me</sup> Poncet de La Rivière. Ces « débris » furent d'ailleurs probablement descendus et stockés dans l'orangerie beaucoup plus proche de la grotte que ne l'était le pavillon : lors de fouilles effectuées vers 1960 dans la galerie qui entoure l'orangerie, le père Tanguy<sup>17</sup> a trouvé de nombreux petits coquillages, des fragments de pierres vitrifiées, des morceaux de marbre blanc et noir et un bloc de chaux et de brique orné d'une partie d'un murex entouré de bigorneaux.

Quant à l'orangerie, les actes ne nous apprennent pas grand' chose à son propos sinon qu'elle est mentionnée en 1674 : « une orangerie et une guiroutte au-dessus »<sup>6</sup> et à nouveau en 1760<sup>18</sup> où elle porte le nom de serre contenant « quatre arrosoirs de cuivre jaune, un croissant, une paire de cizeaux et une vieille scie à main » ; on peut penser en raison de la pauvreté des outils de jardinage inventoriés qu'elle ne devait plus être utilisée à cette époque.

---

15. LEBEUF (abbé), *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, Paris, Fechoz et Letouzey, 1883-1893, 7 vol in-8° (vol. IV, p. 402).

16. *Arch. nat.*, minutier M<sup>e</sup> de Romigny, LXXXVII, 753, acte de vente du 1<sup>er</sup> juillet 1715.

17. Le Père Tanguy qui a vécu de longues années au Piedefer, actuel Institut Saint-Clément, s'est beaucoup intéressé à l'histoire de ce fief ; il a été le premier à s'élever contre l'attribution de la grotte du Piédefer aux Perrault.

18. *Arch. nat.*, minutier, M<sup>e</sup> de Ruelle, LXII, 46, acte de vente du 23 septembre 1760.

Ce même inventaire joint à l'acte de 1760 donne l'état des meubles contenus

« dans une grotte en suivant et ayant son entrée aussi par le  
« jardin, quatre chaises de bois aussi à pieds tournés garnies de  
« bourre avec chaume leurs housses de vieux taffetas rayé, un  
« petit lustre à six bobèches de cuivre garni de cristaux ».

mais pas une indication sur le décor, de même que dans tous les actes consultés. Nous pensions trouver quelque renseignement sur l'état du décor de la grotte au moment du décès de M<sup>me</sup> Poncet de La Rivière en 1714<sup>19</sup>, mais le 20 novembre 1713, elle avait fait un écrit au profit de M<sup>me</sup> Claire de Gamart épouse de Daniel Paul Chapuzeau, seigneur de Baugé, sous signatures privées, pour la vente de sa propriété de Viry. Les actes postérieurs de mutation n'ont pas donné plus d'éclaircissement sur la mise en place du décor de la grotte du Pied de Fer d'Eguemont.

#### 5. - *Les propriétaires de l'enclos du Pied de Fer d'Eguemont après 1714*

Nous citerons brièvement les différents propriétaires du domaine jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle ce qui pourrait contribuer à une recherche plus minutieuse en particulier au début du 19<sup>e</sup> siècle au moment où le prince et la princesse d'Eckmühl<sup>20</sup> possèdent le Piedefer et y entreprennent des transformations et des embellissements.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1715, vente du Piedefer d'Eguemont par les héritiers de M<sup>me</sup> Poncet de La Rivière à M<sup>me</sup> de Gamart épouse de Daniel, Paul Chapuzeau, seigneur de Baugé, par devant M<sup>e</sup> de Romigny<sup>16</sup>.

Le 23 septembre 1760, vente par les héritiers de M<sup>me</sup> de Baugé du Piedefer d'Eguemont à M. Jacob Dupan<sup>18</sup>.

Le 26 novembre 1765, vente par Jacob Dupan à M. Suby par-devant M<sup>e</sup> Dutartre II<sup>21</sup>.

---

19. *Ibid.*, minutier, M<sup>e</sup> Le Tourneur, LXXXVII, 367, inventaire de Mme d'Espinville née Poncet de La Rivière, 12 février et jours suivants 1714.

20. *Arch. dép. Yvelines*, BABELON (J.-P.), Inventaire des Archives du château de Savigny-sur-Orge, Versailles, 1955 (49 J 141 à 143).

21. L'acte n'est pas conservé au minutier central.

Le 15 juin 1771 vente par Jean Nicolas Suby à M<sup>me</sup> de Boullogne <sup>22</sup>.

Le 4 septembre 1783 vente par M<sup>me</sup> Ravenel épouse de M. Tavernier de Boullogne marquis de Busency à M. de Montigny <sup>23</sup>.

Le 8 juin 1785 vente par M. de Montigny à M. Botterel-Quintin <sup>24</sup>.

Les 20-21 et 22 juin 1810 vente par M. de Botterel-Quintin à M. le Prince et M<sup>me</sup> la Princesse d'Eckmühl <sup>25</sup>.

Le 15 janvier 1825, jugement de l'audience des criées du tribunal de première instance de la Seine-Acquisition par M. Davaux auprès de M<sup>me</sup> la princesse d'Eckmühl, de M. Vigier et de M. de la Bonninière <sup>25</sup>.

Les 18-19 et 31 décembre 1834 vente par M<sup>me</sup> Fremont, M<sup>me</sup> veuve Davaux et M. et M<sup>me</sup> Royer pardevant M<sup>e</sup> Aumont Thieville <sup>25</sup>.

Le 23 novembre 1837 legs de M. Bilgrain à M<sup>lle</sup> Higgins pardevant M<sup>e</sup> Dreux <sup>25</sup>.

Le 4 juin 1839 adjudication à M. Guibal pardevant M<sup>e</sup> Dreux <sup>25</sup>.

Le 21 juillet 1845 vente par M. Guibal à M. Bovet pardevant M<sup>e</sup> Chambaud <sup>25</sup>.

Le 22 mars 1849 vente par M. Bovet à M. et M<sup>me</sup> Dalifol pardevant M<sup>e</sup> Le Tavernier <sup>25</sup>.

Le 11 septembre 1872 vente par M. Dalifol à M. et M<sup>me</sup> Morelle pardevant M<sup>e</sup> Renard <sup>25</sup>.

Le 11 avril 1885 vente par M. et M<sup>me</sup> Morelle à M. Coutela pardevant M<sup>e</sup> Trousselle <sup>25</sup>.

Le 21 mai 1901 vente par les consorts Coutela à M. Mougine pardevant M<sup>e</sup> Donon <sup>25</sup>.

Le 30 novembre 1925 vente par M. et M<sup>me</sup> Mougine à M. Casmeze pardevant M<sup>e</sup> Venot <sup>25</sup>.

---

22. *Arch. nat.*, minutier, M<sup>e</sup> Delarue, I, 543.

23. *Ibid.*, minutier, M<sup>e</sup> Fourcault de Pavant (non consulté).

24. *Ibid.*, minutier, même notaire, CXII, 805 C (non consulté).

25. *Arch. privées* : Institut Saint-Clément de Viry.

Le 31 janvier 1929, vente Casmeze à la société anonyme du Pied de Fer pardevant M<sup>e</sup> Barillot <sup>25</sup>.

Aujourd'hui le Piedefer d'Aiguemont est la propriété des Pères du Sacré-Cœur qui y ont installé l'Ecole Saint-Clément. La grotte est utilisée comme chapelle et l'orangerie abrite le matériel de jardinage.

## 6. - Conclusion

De ce long dépouillement d'archives, il apparaît avec certitude que la grotte de rocaille dont parle Charles Perrault dans ses mémoires n'est pas celle qui se trouve dans l'Institut Saint-Clément, ancien Piedefer d'Aiguemont. La grotte qui subsiste actuellement a été construite entre 1674 et 1692. Elle semble avoir été décorée de coquillages et de rocailles par Michel Poncet de La Rivière, évêque d'Uzès, après 1692, à partir d'éléments de décors plus anciens qu'il a trouvés sur place.

En effet, un pavillon orné de coquilles et de rocaille avait été construit, après 1630, à l'extrémité Nord-Ouest de la propriété du Piedefer d'Aiguemont appartenant alors à Robert Pousselin, seigneur de Marigny. Lorsque M<sup>me</sup> Poncet de La Rivière achète le domaine du Piedefer d'Aiguemont en 1692, elle verse une somme élevée pour l'acquisition des ruines de ce pavillon (effondré dès 1664). Se désaisissant de la propriété, en 1715 elle consent à son frère, Michel Poncet de la Rivière, évêque d'Uzès, le paiement de 6 000 livres pour les embellissements qu'il y a réalisés.

La grotte, entre autres motifs, est décorée de deux grandes croix ; nous pensons qu'elles apportent la précision qui manque dans les actes de vente. La décoration de la grotte fut donc très certainement l'œuvre de ce prélat.

L'orangerie, dont on trouve la première mention en 1674, a sans doute été construite après 1630 lors des changements apportés au Piedefer d'Aiguemont par Robert Pousselin, seigneur de Marigny, qui a transformé ce fief agricole en domaine de plaisance.

Monique MAHAUX.

## Vivre à Corbeville à la veille de la Révolution

Le château de Corbeville se dresse au milieu d'un parc au lieu dit « le Guichet » près d'Orsay. La société bien connue Thomson C.S.F. y a installé depuis quelques décennies une partie de ses bureaux et de ses ateliers de recherches. Rien ne nous aurait incité à nous pencher particulièrement sur ce domaine si le hasard ne nous avait permis de trouver aux Archives départementales des Yvelines à Versailles les papiers privés de la famille qui en fut propriétaire dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Il s'agit d'une soixantaine de liasses épaisses, en parfait état ; la consultation n'en présente aucune difficulté. On y trouve des carnets de comptes dans lesquels on a inscrit au jour le jour, les dépenses et les recettes des châtelains de Corbeville. On peut ainsi reconstituer sans problème ce que coûtait la nourriture, l'habillement, l'entretien des chevaux, des bâtiments... lorsqu'on habitait un manoir dans la région de Corbeil au XVIII<sup>e</sup> siècle. En outre, les vingt dernières liasses contiennent une correspondance privée : plusieurs centaines de lettres y sont accumulées car la « bonne société » de l'Ancien Régime adorait écrire, même si tous ses membres n'avaient pas la plume de Madame de Sévigné. Cette correspondance est d'autant plus intéressante que, à quelques exceptions près, elle ne devait être lue que par la personne à qui elle était adressée. Elle est extrêmement intime (chacun laissant parler son cœur) et n'offre guère de valeur littéraire car, en dehors de quelques envolées lyriques, son style est celui d'une conversation que l'on poursuit par l'intermédiaire du courrier, la distance empêchant de se parler de « vive voix ». Cette simplicité en fait l'intérêt et nous offre des renseignements « de première main » sur la façon dont on passait le temps à Corbeville à la veille de la Révolution.

---

1. Arch. dép. Yvelines, E 3106 à 3164.

## I. — LE DOMAINE DE CORBEVILLE AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

### 1. *Le baron et la baronne de Schömberg achètent Corbeville*

Le château de Corbeville fut construit vers 1600 par « Messire Isaac Arnaud, conseiller au conseil d'Etat et privé de Henri IV, intendant des Finances et par Marie Perrin, son épouse ». Il mena pendant plus de 150 ans une existence probablement paisible et sans histoire et fut acheté en 1771 par le baron et la baronne de Schömberg. « Très Haut et Puissant Monseigneur Jean Ferdinand César, Baron de Schömberg » était, comme son nom l'indique, originaire d'Allemagne, plus précisément de Saxe. Il faisait partie d'une très grande famille dont la noblesse incontestable remontait au moins au XIII<sup>e</sup> siècle. La branche aînée, celle des comtes, émigra en France sous Charles IX, embrassa la carrière des armes, s'y couvrit d'honneur et donna trois maréchaux de France au pays ; puis elle s'éteignit, faute de descendant. Jean Ferdinand César, lui, descend d'une branche cadette, celle des barons. Son père, chargé de dettes, émigra dans notre pays au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jean Ferdinand suivit la tradition familiale et entra à 17 ans comme officier au régiment Royal Allemand. En 1771, il fut mis au chômage car la royauté française, soucieuse de faire des économies, renvoya dans ses foyers une partie des troupes et de leurs chefs. Il se retrouva donc avec une modeste pension de 1 800 livres par an si bien que, n'ayant aucune fortune personnelle, il lui fallait compter avec les revenus de sa femme.

Elle se nommait Anne Charlotte Duperrier Dumouriez. Elle était de noblesse « médiocre » si on en croit Chérin, généalogiste de la Cour et grand expert en la matière. Son père était commissaire ordonnateur des guerres, c'est-à-dire qu'il était chargé de la police, conduite et discipline des armées. Son rôle, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était devenu essentiel puisque la royauté le chargea, lui et ses collègues, d'inspecter les services d'intendance de l'armée et d'éviter les trafics et abus de toutes sortes qui constituaient une des plaies des troupes de l'Ancien Régime.

En épousant le baron de Schömberg, Anne Charlotte Duperrier, sœur de Dumouriez, le vainqueur de Valmy, acquerrait un grand nom et une noblesse beaucoup plus reluisante que la sienne. En échange elle apportait à son mari une dot de 140 000 livres qui se composait, entre autres, d'une « maison bour-

geoise » située à Mézières<sup>2</sup> dont dépendait une ferme de 90 arpents<sup>3</sup>. La baronne décida de vendre cette propriété et d'acheter un autre domaine. Plusieurs raisons l'ont probablement incitée à prendre cette décision. Les bâtiments de Mézières vétustes, nécessitaient des réparations, qui auraient obligé à de gros frais. Surtout, les Schömberg, de par l'ancienneté de leur noblesse, avaient été présentés à la famille royale et avaient donc le droit de venir « faire leur cour » quand il leur plaisait. Or, ce droit, ils le considéraient comme un devoir et une nécessité. Le baron voulait reprendre du service actif dans l'armée pour poursuivre une carrière digne de ses glorieux ancêtres. Pour cela, il lui fallait hanter les bureaux du ministère de la guerre, se faire remarquer des gens en place, bref se créer de hautes relations capables de le « pistonner ». Dans ces conditions, on comprend la nécessité où étaient les Schömberg de s'installer plus près de Versailles. Ajoutons que si une maison « bourgeoise » comme celle de Mézières pouvait sembler suffisante aux petits nobles qu'étaient les Duperrier, le « Très Haut et Puissant » baron de Schömberg se devait de posséder un manoir ou un château. Madame de Schömberg passa une bonne partie de l'année 1770 à prospecter les propriétés qui étaient disponibles dans la région parisienne. Avec bien du mal, elle réussit à trouver l'idéal... ou presque et se porta donc acquéreur du château de Corbeville. C'est là qu'elle s'installa avec son mari et ses enfants jusqu'à la Révolution. Le domaine lui appartenait en propre puisqu'il avait été payé avec sa dot et qu'elle était, de par son contrat de mariage, « épouse non commune en biens ». Il avait le mérite de permettre de mener une existence champêtre et retirée et, en même temps, il donnait une sorte d'image de marque à la famille. Etre châtelain, cela « posait son homme », si nous pouvons nous permettre l'expression, et augmentait, d'une façon plus ou moins consciente, la considération dont on était entouré.

Mais cet achat n'était pas seulement une opération de prestige. Il s'agissait, aussi, de placer un capital de façon à ce qu'il rapporte d'honnêtes revenus. Or Corbeville coûta cher : Le « principal » et le mobilier montèrent à 76 400 livres. Mais tou-

---

2. Mézières-sur-Seine, Yvelines, arr<sup>t</sup> de Mantes, cant. de Guerville.

3. *Arch. des Yvelines*, E 3106.

tes sortes de faux frais vinrent s'ajouter à cette somme. Le notaire se fit payer 624 livres, les finances royales reçurent, tant pour le décret d'enregistrement que pour les droits d'insinuation, 100<sup>e</sup> denier et 6 sols pour livre, 1 973 livres ; le déménagement lui-même coûta 3 000 livres. Bien entendu, les bâtiments avaient besoin de réparations. Il fallut effectuer les plus urgentes pour la somme de 3 756 livres. Madame de Schömberg voulut se « monter » une ferme, ce qui l'obligea à déboursier 10 093 livres. Enfin, la propriété, bien que possédant un colombier, n'était pas le siège d'une seigneurie mais se trouvait, au contraire, partagée entre plusieurs seigneurs, à qui étaient dus des droits de lods et ventes. Si on fait le total, on s'aperçoit que la baronne de Schömberg dépensa plus de 110 000 livres pour acheter Corbeville. Dans ses comptes, elle l'estima toujours, globalement, à 120 000 livres. Cependant, ce prix relativement élevé lui permettait de posséder un bel « ensemble immobilier ».

## 2. Corbeville, son château, ses terres

Le 23 Brumaire an III (14 novembre 1794) des experts furent délégués par la municipalité d'Orsay pour faire l'estimation de Corbeville. Ils décrivirent le château en ces termes : « Une maison principale avec quatre tourelles formant cabinet antichambre et chapelle, une grande antichambre, plusieurs belles pièces garnies de parquets et lambris avec un escalier garni d'une rampe de fer. Le premier étage forme répétition du rez-de-chaussée et le second a sept chambres »<sup>4</sup>. En réalité il s'agit d'un petit manoir bien proportionné « au grand toit » d'ardoises sous lequel se logeait un important grenier<sup>5</sup>. Les différents appartements étaient bien répartis et formaient des ensembles indépendants les uns des autres selon un système utilisé au XVIII<sup>e</sup> siècle pour favoriser l'intimité. Le rez-de-chaussée donnait de plain pied sur le jardin. Il se composait d'un vestibule et d'une antichambre d'où l'on pénétrait dans les pièces où tous les habitants se retrouvaient. La salle à manger était précédée d'un office et côtoyait le salon. Dans les quatre petites tours d'angle, on avait installé une petite chapelle et des cabinets de dimension restreinte dont l'un servait de bureau au

---

4. *Ibidem*, IV Q 2239.

5. Voir pl. III et IV

baron de Schömberg. Du vestibule, on montait au premier étage par un escalier à la rampe de fer discrète mais de bon goût. Ce premier étage abritait les « appartements » des propriétaires et de leurs enfants ainsi que la cuisine, ce qui ne semble pas particulièrement rationnel. Le deuxième étage, comme on pouvait s'y attendre était consacré aux chambres des domestiques. Les Schömberg possédaient donc une demeure agréable à l'œil, assez vaste et spacieuse qui leur permettait de faire montre d'un certain « standing » et de vivre commodément. De quelle façon l'intérieur était-il aménagé ? On avait utilisé, pour les pièces, une décoration résolument moderne. Lorsqu'elle le pouvait, pour agrémente l'intérieur de son château, la baronne faisait mettre des glaces, surtout dans le salon. Celles-ci étaient à la mode et coûtaient très cher, si bien qu'on les comptait toujours à part dans les actes de vente. D'autre part, les murs étaient recouverts de lambris, de tissu imprimé ou, le plus souvent, de papier peint. Cela avait l'avantage de créer une atmosphère intime mais aussi d'être relativement bon marché. Ainsi, en 1781, Blai-got « libraire du Roy et de la Reine, rue de Satory, à Versailles », ne demanda à Madame de Schömberg que 104 livres 14 sols pour lui avoir fourni de la moire rouge et du lambris gris pour sa chambre à coucher (ce lambris devait être, en fait, du papier imitant le bois), de la moire et des lambris pour la salle à manger et du papier rouge pour trois chambres du deuxième étage <sup>6</sup>.

Dans ces pièces agréablement décorées, on entassait le mobilier. On connaît parfaitement sa composition car la baronne, partant, en 1778, rejoindre son mari en Corse en avait fait dresser un état complet. Lorsqu'on l'examine, on est frappé par le caractère hétéroclite des tables, chaises... qui s'entassaient ici et là. Les Schömberg avaient tendance à les multiplier, sans être gênés par le fait qu'elles se trouvaient le plus souvent dépareillées. Dans les antichambres, salons, cabinets, ce n'étaient que fauteuils, tabourets, petites tables variées. Quant aux chambres, elles abritaient souvent deux ou trois lits, sans compter les matelas supplémentaires qu'on y tenait prêts à être utilisés en cas de besoin. Certains de ces meubles étaient plus ou moins abîmés mais on considérait cela comme normal. Ainsi la salle à manger du château possédait « huit chaises en bois, garnies de jonc et

---

6. Arch. dép. Yvelines, E 3117.

dépareillées, quatre fauteuils dont un en canne, trois autres en jonc, une table de sapin avec son pliant en chêne, l'un des côtés était rompu, un poêle de « fayence » un peu fêlé en bas, un buffet recouvert de marbre ». Tout cet ensemble donne l'impression de manquer d'homogénéité, d'harmonie et ne constituait sans doute pas un intérieur original et personnel ; mais il avait l'avantage de permettre, le cas échéant, de recevoir de nombreuses personnes en même temps sans avoir de problèmes de sièges, de tables ou de lits.

D'autre part, le château de Corbeville était le centre d'un domaine qui devait permettre à ses propriétaires d'en tirer des revenus substantiels, du moins en principe. Les terres qui composaient le domaine couvraient une superficie de 120 arpents environ<sup>7</sup>. Elles se divisaient en trois parties : La ferme dite de « La Martinière » était située dans la paroisse d'Orsay ; elle comprenait 61 arpents 90 perches de champs dont la moitié, au moins, fait notable, était ensemencée en trèfle et luzerne. A un demi-quart de lieue de la précédente, une deuxième ferme, « de Corbeville », comptait une trentaine d'arpents où poussaient blé, orge, avoine, ainsi que des arbres fruitiers. Enfin, le château proprement dit était entouré d'un grand parc et d'arbres fruitiers auxquels leur propriétaire attachait la plus grande importance.

En arrivant au grand portail d'entrée, on traversait un quinconce de pommiers et de poiriers qui se prolongeait par une belle avenue bordée, de chaque côté, de ces mêmes arbres. Puis on trouvait dix arpents plantés de châtaigniers tandis que des noyers étaient dispersés çà et là. En fait, les Schömberg, comme beaucoup de propriétaires fonciers de leur rang, essayaient de joindre l'utile à l'agréable. La façon dont ils concevaient l'organisation de leur parc est très typique de ce que les nobles de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en attendaient. Il fallait qu'il permette la promenade et procure des plaisirs esthétiques, en fonction, bien entendu, des goûts de l'époque. D'où la nécessité de posséder de belles allées régulières aboutissant à des parterres de fleurs. Surtout, on se devait de posséder une ou plusieurs charmilles. Corbeville ne fit pas exception à la règle et le paysan chargé de s'occuper du parc reçut toutes sortes de recommandations à

---

7. Il s'agit de l'arpent de Paris d'une valeur de 34 ares, ce qui donne au domaine une superficie de 41 ha environ.

leur sujet. Elles devaient être coupées à six pieds de hauteur « pour le coup d'œil », du moins celles des deux grandes allées. Quant aux autres, il suffisait de les désépaissir seulement, ainsi que les bosquets. Il semble bien qu'on tentait là de trouver le juste milieu entre le jardin à la française, bien régulier mais à la géométrie un peu austère, tel que le xvii<sup>e</sup> siècle l'avait aimé et le parc dit « à l'anglaise » qui reconstituait une nature plus touffue et faussement sauvage.

Cependant, les terres qui entouraient le château n'avaient pas seulement pour mission de fournir à leur propriétaire un cadre de vie agréable. La baronne de Schömburg estimait que son domaine devait aussi, et avant tout, lui rapporter de l'argent, ce qui explique l'importance que revêtait pour elle la gestion de Corbeville.

### 3. Corbeville : sa gestion, ses revenus

Madame de Schömburg, soucieuse de ses intérêts, suivit de très près l'entretien de son parc. Il comprenait de nombreux arbres qui lui rapportaient par leurs fruits et aussi par leur bois ; on en avait planté le plus possible, même dans le potager qui ne servait donc pas seulement à ravitailler les maîtres en légumes. Pour en tirer un rendement maximum, on y pratiquait une sorte de culture étagée puisque son sol produisait aussi de l'orge et de l'avoine. Tous ces détails nous sont fournis par les pièces d'un procès intenté par la baronne en 1778 à un certain Nicolas Peuillet « fermier laboureur du parc et potager de Corbeville ». Celui-ci, loin de faire fructifier la terre qu'on lui avait confiée, l'aurait, au contraire, par une gestion malhonnête, abîmée de toutes les façons possibles. Par ailleurs, les châtaigniers « du dehors », sur lesquels il devait veiller, se seraient gâtés faute de soin : enfin, il aurait arraché dans le potager des arbres fruitiers et des ceps de vigne. Ce procès dura trois longues années (ce qui n'avait rien d'abusif, quand on connaît la longueur des procédures de l'époque) et se termina par la victoire de la baronne. Elle n'avait d'ailleurs pas de chance avec ses fermiers : dès son installation à Corbeville, elle avait dû déjà, tenter une action en justice contre un certain Germain Moteau qui avait pris à bail, sous les propriétaires précédents, les deux fermes de La Martinière et de Corbeville. A l'expiration du contrat, en 1771, on se rendit compte qu'il était impossible de s'y retrouver. Moteau avait complètement « dessollé » les terres et mélangé les parcelles des deux exploitations. Lorsque le mo-

ment vint de lever et labourer la jachère, on ne s'y reconnut pas, d'autant plus que le fermier, pour ajouter à la confusion et appauvrir la terre avait semé avoine sur avoine pendant les deux dernières années. Madame de Schömberg s'adressa alors à la justice seigneuriale d'Orsay qui somma à trois reprises l'indélicat personnage de présenter un état des deux fermes tel qu'il avait été reconnu lors du contrat d'achat passé par le précédent propriétaire. Moteau, dans un premier temps, utilisa pour sa défense la force d'inertie en refusant de se présenter si bien que la justice dut envoyer des « experts laboureurs et arpenteurs ». Ces experts se trouvèrent extrêmement embarrassés ; ils ne purent que constater qu'il y avait un mélange inextricable entre les deux fermes et que la sole de chaume avait considérablement diminué. Ils conclurent donc que Moteau devait fumer à ses frais la terre qu'il avait fatiguée par des récoltes successives et qu'il devait la ressoler selon la tradition. La baronne fit entériner ce rapport par la justice d'Orsay en demandant 1 200 livres de dommages et intérêts. Moteau ne comparut pas et fut donc condamné. Se piquant d'audace, il contre-attaqua alors brusquement et, changeant de tactique, fit appel devant le Parlement de Paris. Ses arguments principaux étaient au nombre de deux : les deux fermes ayant même propriétaire, peu importait la confusion des terres ; d'autre part, si Corbeville faisait bien partie de la seigneurie d'Orsay, La Martinière, elle, dépendait de celle de Chevreuse ; la justice qui l'avait condamné était donc incompétente. La baronne niait, bien entendu, le fait, Moteau ayant ses bestiaux et ses instruments de culture à Corbeville et payant la taille à Orsay. Finalement, le Parlement de Paris, en juillet 1772 (c'est-à-dire, somme toute, assez rapidement) se déclara compétent et rendit un jugement favorable à Madame de Schömberg qui put ainsi changer de fermier et obtenir les dommages et intérêts demandés. Ce procès prouve, s'il en était besoin, que certains paysans n'hésitaient pas à aller très loin dans leur lutte juridique contre leur propriétaire. Il est vrai que Moteau était, semble-t-il, un paysan parvenu puisque la baronne, lors de la procédure, le qualifie de « fermier enrichi qu'un changement de fortune rend chicanier » !

Les « bois taillés » et la garenne qui composaient, avec le parc et le potager, les environs immédiats du château, posèrent moins de problème au baron et à son épouse. Ces bois étaient constitués essentiellement de « balivaux modernes », donc de peu de valeur. Mais ils permettaient à leurs proprié-  
taires

res de se chauffer et de vendre le surplus, ce qui augmentait leurs recettes de quelques livres supplémentaires, toujours bienvenues.

Après avoir décrit les terres dépendant de Corbeville, il nous reste à essayer de connaître exactement les revenus fonciers que la baronne en tirait. Ce n'est pas si facile qu'il y paraît. Les deux fermes de La Martinière et de Corbeville étaient confiées à un paysan. En 1786, elles furent prises à bail par un certain Jean Ratel moyennant le paiement annuel de 2 088 livres et six poules grasses. Cela nous donne donc un chiffre de base pour évaluer les recettes que son domaine fournissait à Madame de Schömburg. Mais à cela s'ajoutaient toutes sortes de sommes, grandes ou petites qui arrivaient irrégulièrement. La baronne, en effet, après avoir fait une expérience malheureuse avec Peuillet, estima qu'elle avait tout intérêt à exploiter elle-même son parc et son potager et se lança dans la culture et l'élevage. La propriété se prêtait à ce genre d'expérience. A côté du bâtiment d'habitation proprement dit, elle possédait deux écuries, deux remises, une bergerie, et une étable. Bref, Corbeville était le type classique de la maison de campagne. On y avait juxtaposé, à côté du manoir du maître, des locaux d'exploitation réservés à un paysan exploitant ou à des travailleurs agricoles que le propriétaire pouvait surveiller. Ces circonstances favorables expliquent que la baronne ait décidé de prendre en mains elle-même la mise en valeur des arpents les plus proches de son château. Précisons tout de suite qu'il ne faut absolument pas voir dans cette initiative un désir quelconque de faire des expériences agronomiques pour inciter les agriculteurs des environs à améliorer leur rendement. Sous l'influence des physiocrates, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle a vu fleurir le type du noble économiste et philanthrope. Celui-ci abandonnant la ville, au moins partiellement, se retrempait dans l'ambiance rurale ; il usait de son influence auprès des paysans pour leur faire moderniser leurs méthodes et les inciter à se lancer dans des cultures nouvelles et rentables. Seuls, en fait, les privilégiés de la fortune avaient la possibilité de financer ce genre d'expérience qui était d'ailleurs, souvent, beaucoup plus un caprice passager ou une mode qu'une conviction profondément ancrée. On imagine aisément que la position de la baronne était bien différente. Il s'agissait pour elle, avant tout, de tirer le maximum de profits de son domaine. Elle se lança donc dans l'agriculture avec beaucoup de sérieux, en tenant ses comptes d'une façon pré-

cise. Sa gestion fut-elle efficace ? Il nous est difficile d'en juger. Mais elle prit sa tâche très à cœur, à tel point qu'elle semble, à certains moments, s'être transformée presque totalement en fermière. Il est un peu étonnant de voir la femme du « Haut et Puissant Baron de Schömberg » compter les poules et les œufs qu'elle devait envoyer au marché et supputer le prix qu'elle pourrait tirer de la vente de quelques litres de lait. Il ne s'agit pas pour elle de suivre la mode nouvelle ni d'imiter Marie-Antoinette à Trianon. La baronne ne joue pas à la bergère, la bonne marche de son exploitation est, pour elle, quelque chose de sérieux dont dépend une partie des ressources de sa famille. On serait plutôt tenté de la rapprocher du type bien connu du « gentleman farmer » britannique qui s'y connaissait suffisamment en agriculture pour surveiller de près les travaux de ses journaliers agricoles, mais savait aussi mener dans son manoir une existence digne de sa noblesse. Si « notre » baronne nous donne l'impression, à la lecture de ses carnets de comptes, d'être devenue une fermière, il nous faut nuancer cette appréciation : sa culture, son genre de vie, la conscience qu'elle avait de son rang, l'empêchèrent toujours, même aux pires moments, de ressembler à ces hobereaux ruinés obligés de cultiver eux-mêmes leurs champs et que rien ne distinguait des paysans voisins.

Bien entendu, la baronne ne s'occupait pas elle-même de la basse-cour, de l'étable et de la culture des légumes. Elle employait pour ces tâches un jardinier particulièrement bien payé puisque ses gages atteignaient 800 livres. A cela s'ajoutait un charretier, un valet de ferme, un vacher et deux filles de ferme<sup>6</sup>. Cela faisait un total de six personnes ce qui était beaucoup. Quel profit leur maîtresse tirait-elle de leur travail ? Le calcul n'est pas facile à faire. Il est bien évident que le domaine vivait, au moins partiellement, en auto-consommation. Un des buts qui lui était assigné était d'éviter à ses habitants d'acheter à l'extérieur fruits, lait, volailles, œufs... A combien chiffrer les économies faites grâce à ce système ? Il est difficile de le dire, d'autant plus qu'en dehors des produits alimentaires proprement dits, Corbeville fournissait une quantité non négligeable de blé, de paille, de foin, d'orge et d'avoine. Cette production était intéressante car elle permettait de résoudre, sans frais, un des problèmes essentiels qui se posaient aux campagnes françaises : la nourriture des animaux. Or la baronne en possédait un nombre assez important. En 1772, ses étables et

ses écuries étaient occupées par quatre chevaux, dix vaches et quatre moutons. Une fois mise de côté la part des bêtes et des gens, il restait des excédents qu'on s'empressait de vendre de la façon la plus rentable possible. Les bénéfiques les plus substantiels provenaient certainement des surplus de blé, mais aussi de ceux de la paille et du foin. Ainsi, en avril 1773, Madame de Schömberg encaissa 1 048 livres en liquidant deux muids et 24 septiers de blé qui lui restaient de l'année précédente. A la même époque, 610 bottes de paille lui rapportèrent 106 livres. Précisons que ces ressources n'ont rien d'exceptionnel mais se retrouvent à intervalles réguliers dans les carnets de comptes du domaine. Comme on ne négligeait pas les petits profits, on vendait aussi des veaux (19 livres pièce), des pigeons, des canards, des dindes, des lapins... sans oublier le beurre, les œufs et le lait. La baronne alla jusqu'à noter ce que lui rapportaient ses légumes et ses salades, ce qui nous permet d'apprendre qu'en février 1773, on lui acheta au marché pour 15 sols d'oignons et de céleris !

⋮ Tout cela nous prouve qu'elle était une maîtresse de maison avisée et qu'elle aimait la précision, mais aussi qu'elle avait sans doute bien du mal à équilibrer son budget. Nous sommes loin, ici, de l'image conventionnelle du noble léger et frivole, trop grand seigneur pour se donner la peine de connaître l'état exact de ses revenus. Ce style de privilégiés existait mais il ne composait pas la majorité du « deuxième ordre », loin de là. Beaucoup, au contraire, connaissaient parfaitement les règles élémentaires de l'économie domestique, surtout lorsque la nécessité les y obligeait. Ils ne se croyaient pas déshonorés d'équilibrer leurs dépenses et leurs recettes, même lorsqu'ils portaient un grand nom comme Madame de Schömberg. Tout au plus peut-on suggérer que ses origines ont peut-être accentué, chez elle, le goût d'une gestion efficace. Sa famille était de petite noblesse, ce qui lui a sans doute évité d'être « conditionnée » dans sa jeunesse par des habitudes de luxe et de dépenses inutiles qui existaient, malgré tout, davantage dans les milieux plus brillants.

On est peut-être étonné de ne guère voir le baron intervenir dans ces problèmes financiers. Il savait, aussi bien qu'un autre, s'occuper de ses intérêts. Mais il est frappant de constater que, en ce qui concerne Corbeville, surtout, il s'en remet totalement à sa femme. Bien que ce ne soit pas la seule raison de son attitude, précisons que la baronne était propriétaire du domaine

à titre personnel, puisqu'elle l'avait acheté avec des capitaux provenant de sa dot. Elle en était parfaitement consciente, à tel point que, sans arrêt, dans ses papiers, reviennent les expressions du genre « Mon château, ma ferme... ». Il semble donc logique qu'elle se soit occupée elle-même des biens qui lui appartenaient. Certaines épouses acceptaient certainement que leur conjoint gérât la fortune qui leur était propre. Mais la chose est moins courante qu'on ne pourrait le penser. La « séparation de biens », sous l'Ancien Régime, était beaucoup plus respectée qu'elle ne le fut par la suite aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Le code Napoléon paraît bien avoir établi un changement radical à ce sujet.

Madame de Schömberg se montra vite déçue des ressources qu'elle pouvait tirer de son domaine. Aux revenus que nous avons énumérés, il faudrait ajouter ceux provenant de la vente de bois et de la production des arbres fruitiers. Malgré cela, l'exploitation, si on en croit sa propriétaire, se révéla peu rentable. Cela suscita, de sa part, des réflexions fort amères. Elle estimait qu'en « faisant valoir sa ferme et en essuyant mille peines et désagréments », elle n'en retirait guère que 6 000 livres de revenus. C'était-là une recette brute dont il fallait déduire des frais importants. Ceux-ci comportaient le salaire des domestiques permanents (valet de ferme et autres) mais aussi celui des journaliers engagés temporairement pour les gros travaux tels que les battages et la fenaison, sans oublier l'entretien du matériel agricole qui nécessitait parfois l'intervention du bourrelier et du charron. Si on soustrayait tout cela, les 6 000 livres se réduisaient à un revenu net de 2 900 livres auquel il fallait ajouter les 2 088 livres dues par Ratel pour les deux exploitations qu'il mettait en valeur<sup>8</sup>. La rente foncière de la baronne ne dépassait donc pas 5 000 livres pour un capital de 120 000 livres, cela faisait un taux d'intérêt de 4,25 % tout juste moyen si on le compare aux autres formes de placement. Bref, la terre, source de prestige, « payait peu », du moins dans la paroisse d'Orsay. Il est vrai que les Schömberg n'étaient que de tout petits propriétaires. Sans aller les comparer aux Condé ou aux Conti, ils n'avaient aucune commune mesure avec les Le Prestre de Chateaugiron par exemple qui, en 1740, recevaient de

---

8. Il faudrait aussi évaluer le prix de tout ce qui est consommé sur place.

leurs domaines dispersés dans tous les évêchés bretons plus de 86 760 livres<sup>9</sup>. La baronne, à côté, fait figure de miséreuse !

Il est temps, à présent, de nous faire une idée du niveau de vie des Schömborg et d'établir, dans ce but, un bilan des rentes de toute nature qu'ils percevaient. En 1777, ils disposaient de 3 900 livres de rentes mobilières (emprunts d'Etat et prêts à des particuliers) correspondant à un capital de 79 400 livres. A cela s'ajoutait une « gratification » d'environ 3 000 livres, perçue par le baron en tant que maréchal de camp hors service. En ajoutant à ces deux sommes les 5 000 livres que l'on tirait du domaine de Corbeville, on arrive à un revenu annuel de 11 900 livres, pour une fortune évaluée globalement à un peu plus de 200 000 livres. Etait-il possible, dans les derniers temps de l'Ancien Régime, à une famille de vivre décemment avec 11 900 livres de rentes ? La question ainsi posée peut faire sourire lorsqu'on sait qu'à l'époque les ouvriers des « toiles peintes » ou les maçons pourtant parmi les mieux payés, recevaient un salaire de 20 à 30 sols par jour. Rappelons cependant qu'on considérait comme normal qu'un homme du peuple vive dans un taudis miséreux et se nourrisse de pain, de soupe et d'un bout de viande dans les bons moments. Mais la mentalité était telle qu'un noble, à moins de déchoir et de subir le mépris général, se devait de maintenir un certain train de vie. La chose était encore plus nécessaire lorsqu'on était titulaire d'un grand nom comme le prétendaient le baron et son épouse. Ceux-ci étaient pratiquement prisonniers de l'obligation que leur siècle leur imposait et qu'ils acceptaient, d'ailleurs, bien volontiers en s'en faisant une sorte de carcan. Il leur fallait d'abord et avant tout « tenir leur rang ». Nous avons déjà utilisé l'expression mais nous la reprenons ici car elle revient comme un leitmotiv dans la correspondance de nos deux personnages.

Précisons tout de suite que bien des membres du « deuxième ordre », au XVIII<sup>e</sup> siècle, avaient moins de 11 000 livres de rentes et réussissaient à vivre correctement. Un certain hobereau, Robien de Pintho est apparemment à l'aise avec 8 000 livres de rente<sup>10</sup>. Certes, si on les compare aux capitaux possédés par

---

9. MEYER (Jean), *La noblesse bretonne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1966, 2 vol. in-8°, p. 969.

10. BLUCHE (François), *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1973, in-16, 270 p. (p. 18).

certains grands seigneurs, ces chiffres sont dérisoires. Sans parler du Prince de Conti qui, à la veille de la Révolution, percevait un revenu de 3 700 000 livres, le duc de Saulx-Tavannes dispose, en 1788, de 138 821 livres de rente. Mais il nous semble qu'en menant une existence retirée, en consommant en partie les produits de leur terre, les Schömberg auraient dû vivre correctement. Or la baronne fit à plusieurs reprises le bilan de ses recettes et de ses dépenses, et, à chaque fois, elle arriva à la conclusion qu'elle ne pouvait équilibrer son budget. C'est le cas en 1773 : déductions faites des charges dues aux impôts, gages des domestiques, chevaux, nourriture... qui montaient à 8 688 livres, il lui restait un peu plus de 3 000 livres pour « l'habillement de la famille et des domestiques, les voyages et l'éducation des enfants ». Or, écrit-elle, « cela n'est pas possible ». En fait, c'était possible puisqu'elle réussit à ne pas faire de dettes. Cependant, s'il est probable qu'un noble provincial pouvait s'estimer heureux avec 11 000 livres de rentes, pour celui qui vivait près de Paris, avec un manoir à entretenir et la nécessité de faire quelques séjours dans la capitale et à Versailles, la situation était financièrement plus difficile. C'était vraiment là le drame des Schömberg. S'ils avaient accepté d'aller s'enterrer dans une petite ville pour vivre tranquillement de leurs biens, ils auraient certainement eu moins de problèmes. Mais ils se sont crus obligés de rester près de Versailles pour redonner du lustre à leur blason et permettre au baron de faire une belle carrière. Ce genre d'ambition, bien entendu, se payait, et on comprend que la baronne ait eu l'impression de vivre dans la gêne.

Les choses changèrent en 1777 : le ministre de la guerre nomma enfin notre baron maréchal de camp à Corte en Corse. Ce grade correspondait à peu près à un actuel général de division. Cette nomination lui permit de recevoir un traitement annuel de 18 000 livres, ce qui était correctement payé et améliorera notablement les ressources de la famille. Auparavant Ferdinand de Schömberg vivait pratiquement aux crochets de sa femme. A partir de 1777, au contraire, par un juste retour des choses, la situation s'inversa à l'intérieur du couple qui disposa alors de plus de 26 000 livres de rentes. Désormais lorsque la baronne, pour une raison ou pour une autre eut besoin d'argent, c'est son mari qui lui en fit parvenir de Corse par lettres de change. Elles étaient parfois les bienvenues, si on en croit certaines missives de Madame de Schömberg : « Ta lettre de change est arrivée à temps. Je n'avais plus que 600 livres et

j'avais bien peur de me trouver dans l'embarras... Corbeville m'a coûté terriblement. Il m'a fallu refaire le jardin, racheter graines, semences. Cette année, je n'ai rien tiré de mon bien et j'ai vécu de ce que tu m'as donné ». L'argent mis à Corbeville me rapportera par la suite, mais il faut semer pour récolter ». Pour sa propriétaire, le domaine resta donc toujours et avant tout une source possible de revenus et elle en surveilla constamment le rendement. Ainsi le 18 août 1781, elle put écrire à son mari, à Corte : « Ma petite moisson est battue ; 50 minots 2 boisseaux d'avoine, 28 bottes de foin et 7 septiers 2 boisseaux d'orge. Je garde foin et avoine pour tes chevaux si tu viens, l'orge est pour mes poules et les pailles pour mes vaches. Je vais cueillir mes fruits dont j'ai quantité mais ils se vendent mal car il y en a beaucoup partout. J'en ai cependant vendu pour 200 livres et mes châtaignes pour 50 écus ».

Corbeville, très rapidement, devint pour les Schömberg le berceau familial où ils vécurent le plus souvent possible, entre deux séjours à Paris et Versailles. L'existence qu'ils y menèrent peut facilement être reconstituée dans le détail, grâce aux archives dont nous disposons.

## II. — LA « VIE DE CHATEAU » A CORBEVILLE AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

### 1. Une nécessité : se nourrir, se vêtir, « se transporter »

On se doute bien que la nourriture ne posait pas aux Schömberg autant de problèmes financiers qu'elle le faisait pour la majorité des Français de l'Ancien Régime. Le domaine vivait en auto-consommation et ravitaillait partiellement ses habitants grâce à la variété de ses productions. Cela explique en partie la composition des repas conçus par la maîtresse de maison. Celle-ci faisait servir quotidiennement à sa table fruits et légumes verts venus tout droit du potager. Il est frappant de voir apparaître chaque jour les épinards, haricots verts, laitues, navets, lentilles... sans oublier les pommes, poires ou prunes. On suivait évidemment le rythme des saisons, si bien qu'en avril, par exemple, les asperges apparaissaient presque à tous les repas qu'en juin les fraises composaient l'essentiel des desserts mais laissaient la place aux cerises en juillet. Toute l'année, les herbes du jardin permettaient au cuisinier d'aroma-

tiser les plats en sauce. Il s'en servait abondamment, comme le voulaient les coutumes culinaires de l'époque, coutumes qui reviennent à la mode depuis quelques années. En dehors de ces produits maraîchers, la baronne tirait de ses terres tout le beurre, le lait et les œufs nécessaires, ainsi que les volailles et les lapins dont on faisait une énorme consommation.

Le reste de la nourriture devait être acheté à l'extérieur, parfois assez cher : c'était le cas des « épices » parmi lesquelles la moutarde semblait fort appréciée, du fromage, qui apparaissait rarement, mais aussi, chose étonnante, des huîtres qui reviennent assez souvent dans les repas mais dont la fraîcheur devait laisser quelque peu à désirer. Détail anecdotique, les câpres et anchois, objets de luxe, se retrouvent sur les carnets de comptes une fois tous les six mois environ, tandis que les oranges et les citrons étaient consommés beaucoup plus fréquemment. Si on fait exception de ces extra, les dépenses alimentaires essentielles provenaient du pain et de la viande. La baronne ne faisait pas cuire chez elle le pain qui lui était nécessaire, mais l'achetait, tout simplement, chez le boulanger d'Orsay. Les quantités consommées variaient quelque peu d'un mois à l'autre, mais les notes oscillaient, la plupart du temps, entre 50 et 60 livres. Maîtres et serviteurs, comme il se doit, consommaient des pains de qualités différentes : ceux-ci se nourrissaient de « pain de domestique » comportant une part importante de seigle. Les Schömberg, quant à eux, s'offraient du « pain de table », plus blanc et donc beaucoup plus apprécié. En fait, cette denrée n'était pour eux qu'une nourriture d'accompagnement, l'essentiel de leur alimentation se composant de viande. En dehors du gibier et des volailles, qui ne leur coûtaient rien, ils passaient d'importantes commandes au boucher le plus proche qui les approvisionnait en bœuf et en veau. Ils dépensaient, tous les mois entre 150 et 250 livres de rôtis et ragôts divers et variés.

Si la viande composait donc, avec le pain, la base de l'alimentation à Corbeville, le poisson était beaucoup moins consommé. Seules, parfois, les anguilles et les carpes qu'on élevait dans les bassins du domaine paraissaient sur la table. Les poissons de mer, pour des raisons faciles à comprendre, avaient bien du mal à arriver jusqu'au château, sauf au moment du Carême où l'on mangeait alors raies, merlans, maquereaux, harengs et l'inévitable morue. Quant aux féculents qui accompagnaient parfois ces plats de résistance, il s'agissait essentiel-

lement des haricots, les pommes de terre venant en deuxième position. On n'ignorait pas le riz mais on l'achetait en petite quantité chez l'épiciier en même temps que l'huile, le vinaigre (largement utilisé) et les divers condiments. On le voit, la nourriture des Schömberg (en dehors des tourtes et petits pâtés fabriqués au château) nous donne l'impression d'être assez proche de la nôtre. Autant qu'on puisse en juger, les quantités absorbées correspondent à peu près à celles qui conviennent à un Français du xx<sup>e</sup> siècle ayant un appétit correct. Surtout il est frappant de constater que les différentes catégories d'aliments se combinaient pour former ce que les diététiciens considèrent aujourd'hui comme une alimentation satisfaisante. Les féculents et le pain étaient peut-être un peu trop abondants ; mais la viande ainsi que les légumes verts et les fruits, toujours présents en grande quantité, rétablissaient un certain équilibre.

Quelles boissons servait-on sur la table de Corbeville pour accompagner cette nourriture ? Si on laisse de côté quelques bouteilles de bière achetées dans une brasserie à Versailles, elles étaient au nombre de trois. D'abord le chocolat, surtout celui venant d'Italie que le baron appréciait particulièrement, ensuite le café dont la baronne et son mari faisaient une grande consommation. Mais la boisson essentielle restait le vin que le ménage se devait d'avoir en réserve dans sa cave pour sa consommation personnelle mais aussi pour celle des amis et relations qui arrivaient parfois à l'improviste et qu'il fallait héberger. Les vins les plus appréciés étaient certainement les Bordeaux, rouges et blancs, ainsi que le Malaga. Malheureusement, ils étaient chers, surtout lorsqu'il s'agissait de grands crus. Quant aux Bourgognes, ils étaient hors de prix. Dans ces conditions les Schömberg, pour garnir leur cave, firent appel à des vins un peu moins renommés mais dont la qualité était satisfaisante. C'était le cas du Mâcon dont ils achetèrent, en 1773, 240 bouteilles pour 170 livres. Un peu plus tard, ils préférèrent s'adresser à Beaugency dont un négociant resta leur fournisseur jusqu'à la Révolution. Il s'agit d'un certain Charles, père du physicien qui se rendit célèbre en améliorant la découverte des frères Montgolfier et en imaginant de mettre dans les ballons de l'hydrogène et non plus de l'air chaud. En moyenne, on consommait, au château, quatre litres de vin par jour. L'arrivée des tonneaux venant de la Loire mettait le château en effervescence. Elle était annoncée, quelques jours auparavant, par le courrier et lorsque la voiture pénétrait dans la cour de Corbe-

ville, tous les habitants se précipitaient ; il fallait décharger rapidement, puis mettre le vin en bouteilles, ce qui nécessitait la présence de quatre domestiques.

Si la consommation du vin était importante, celle des autres alcools semble au contraire insignifiante. Il y avait, dans l'armoire de la tourelle, au rez-de-chaussée, de nombreuses bouteilles de liqueurs, certaines d'entre elles faisaient office de médicaments et les autres ne sortaient que dans les grandes occasions, que ce soit « l'eau de fleur d'oranger, l'eau des Barbades, les liqueurs de pommes ou de poires, le ratafiat de cerise ou le vin de pêche ».

L'alimentation constituait une des dépenses importantes de la famille Schömberg qui déboursait probablement moins pour son habillement. Cependant le nombre important de notes de tailleurs et de couturières suffit à prouver que le baron et la baronne, tout en menant une vie retirée à la campagne pendant de nombreux mois, se sentaient obligés de renouveler assez souvent leur garde-robe pour ne pas se laisser trop distancer par la mode. C'est en 1780 que notre baronne fit d'un seul coup le plus de frais pour sa toilette. Elle venait de passer deux années en Corse et, revenant sur le continent, elle se rendit compte que la mode avait totalement changé. Pour faire bonne figure, elle se fit faire d'un seul coup quatre polonaises qui étaient à la pointe de la mode. Pour se rendre à la Cour, elle fit venir de Lyon une robe de soie blanche brodée « à petits bouquets dans le fond et à garnitures à fleurs » qui lui revint à 528 livres. C'est la somme la plus élevée qu'elle ait jamais payée pour un vêtement de cette sorte, ce qui prouve qu'elle resta relativement modérée dans ses achats vestimentaires. Elle limita le nombre de ses robes mais multiplia sa lingerie. Celle-ci comprenait toute la gamme des chemises (22 de nuit, 24 de jour) des jupons (de mousseline, de futaine, de coton) des coiffes de mousseline, des fichus sans oublier les 12 corsets, les manteaux de lits et les chausseurs. Pour en terminer avec ce que nous savons de la toilette de M<sup>me</sup> de Schömberg, indiquons ici que, d'une façon très banale, elle comportait aussi toute une variété de mantilles. Les vêtements de son mari étaient certainement plus onéreux. L'habit de ville classique, déjà, revenait à un bon prix. Mais ce qui coûtait le plus cher, à Ferdinand de Schömberg, c'était l'obligation de porter l'uniforme. Celui-ci devait posséder des boutons d'or ou d'argent réglementaires ainsi que des galons et des épaulettes qu'on ne trouvait que chez les marchands spé-

cialisés. Ainsi, en 1764, Thibert, marchand de galons à Paris lui envoya un mémoire de 816 livres uniquement pour lui avoir fourni les boutons, les sardines d'argent et les galons d'or et d'argent dont il avait besoin et qui se vendaient au poids.

Pour agrémenter leurs vêtements, les Schömberg se devaient de posséder toutes les catégories de cols, jabots ou manchettes qu'il était nécessaire de porter lorsqu'on voulait faire bonne figure dans le monde. Certaines de ces frivolités étaient faites dans la dentelle très fine et coûtaient aussi cher que le tissu nécessaire à la confection d'un costume complet.

Quant aux domestiques, comme tous les serviteurs de bonne maison, ils portaient une livrée que leurs maîtres payaient 40 livres. Certains serviteurs, sans doute parce qu'ils étaient considérés comme plus représentatifs, obtenaient des tenues particulièrement soignées ; c'était le cas du cocher dont l'apparence extérieure permettait de juger de l'importance de la famille à laquelle il appartenait. On ne négligeait rien pour lui donner une belle allure, et les Schömberg, ne firent pas exception à la règle. En 1782, ils lui firent faire un habit agrémenté de boutons et de galons d'argent qui atteignit 100 livres. Souvent, cependant, le baron, pour ne pas multiplier les dépenses, faisait réparer les vêtements usagés ou donnait ses vieux habits à ses domestiques, comme il était classique. On retrouve dans les mémoires de tailleur des phrases de ce genre : « Avoir refait à un nouveau domestique un habit dans un vieux du maître ». On a l'impression qu'un vêtement était considéré comme un bien précieux (son prix en faisait d'ailleurs un petit capital), qu'on le gardait donc le plus longtemps possible et qu'on le réparait et le transformait autant de fois qu'on le pouvait. Cette façon de faire peut paraître logique et banale lorsqu'il s'agit des habits des domestiques ; mais on la retrouve aussi pour ceux du baron et de la baronne. Ils étaient obligés de renouveler assez souvent leur tenue de cour, mais ils utilisaient au maximum leurs autres vêtements. Lorsqu'ils les avaient portés quelques années, ils en faisaient transformer la coupe ; puis lorsqu'ils étaient usés, ils en retiraient les broderies lorsqu'il y en avait, les vendaient ou les faisaient coudre sur une autre de leurs tenues et donnaient le reste à un serviteur ou le vendaient au fripier.

Les frais de toilette, pour onéreux qu'ils soient, n'étaient guère plus coûteux que ceux qui étaient occasionnés par les chevaux et les voitures. Il était nécessaire pour un noble ayant

quelque prétention, de posséder les chevaux les plus racés pos-qui on devait faire les visites de rigueur. Une personne « bien sible et un carosse revêtu de ses armoiries. C'était là une acquisition indispensable qui permettait de se déplacer de la ville à la campagne et de se rendre chez les nombreuses relations à née » ne se déplaçait jamais à pied sauf pour effectuer une promenade dans son parc. L'écurie de Corbeville comportait six chevaux qui revenaient cher, non seulement par leur prix d'achat mais aussi par les soins qu'ils demandaient. Leur entretien était confié à un maréchal-ferrant de Saclay qui promit, par contrat, de s'occuper de ces six animaux moyennant la somme de 3 livres par mois et par cheval. Ces chevaux traînaient la berline, c'est-à-dire le gros carrosse dont la baronne fit l'acquisition après son mariage. L'intérieur était recouvert de velours gris et protégé du soleil et des indiscrets par des stores et des rideaux de taffetas d'Angleterre. Comme l'extérieur était aussi peint en gris, le tout devait composer un ensemble d'une sobriété un peu monotone mais de bon goût.

## 2. *Un premier souci : « se faire servir »*

On estime généralement que toutes les familles nobles ou bourgeoises, sous l'Ancien Régime, se caractérisaient par le nombre important de valets et servantes qu'elles prenaient à leur service. Cette affirmation demande à être nuancée. Le duc de Saulx-Tavannes entretenait quinze domestiques à qui il versait plus de 10 000 livres chaque année<sup>11</sup>. Mais les hobereaux de province se contentaient de beaucoup moins. Selon J. Meyer<sup>9</sup>, dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la majorité des nobles bretons ne possédaient pas plus de deux serviteurs dont les gages, fort médiocres, ne dépassaient pas 200 livres.

Les Schömberg, comme on pouvait le supposer, se situent entre les deux extrêmes. Corbeville les obligeait à faire travailler des filles de ferme, un valet, un chartier, un vacher..., mais ils ne les considéraient pas, de par leurs fonctions, comme des domestiques proprement dits. Leur nombre à dû varier quelque peu au cours des années, mais il n'a jamais atteint la dizaine. Notre baronne avait sous ses ordres un cuisinier et un cocher dont les gages de 300 livres étaient les plus élevés, une femme

---

11. FORSTER (Robert), *The house of Saulx-Tavannes...*, Baltimore, 1971, in-8°, p. 122.

de chambre qui, en 1780, recevait un salaire de 150 livres et trois ou quatre laquais.

Le plus difficile n'était pas de recruter des serviteurs mais de trouver du personnel dévoué et surtout honnête. En 1780, après bien des déboires, la baronne crut avoir rassemblé autour d'elle une domesticité de confiance, ce qu'elle écrivit en ces termes à son mari : « J'ai enfin une charmante femme de chambre, douce, honnête, jolie comme un cœur ; elle travaille bien, elle ne coiffe pas mal. Je suis fort bien servie à l'heure actuelle, mais c'est qu'il n'y a pas d'intermédiaire. Je parle à tous mes gens, ils courront au moindre signe et m'aimeront parce qu'ils me connaîtront ». C'était là d'excellents principes, mais qui ne donnèrent pas les résultats escomptés. Très souvent, dans les carnets de Madame de Schömburg, reviennent des phrases comme celles-ci : « j'ai renvoyé Laurent », « j'ai remplacé la femme de chambre ». Elle ne ressemblait pas du tout à ces nobles qui, si on en croit certains historiens, gardaient de longues années les mêmes serviteurs, ce qui créait entre eux des relations extrêmement familiales. Les rapports qu'elle entretenait avec sa domesticité, autant que nous puissions en juger, étaient, en réalité, froids et distants. Le seul domestique auquel ses maîtres restèrent attachés, fut un dénommé Haendle, d'origine allemande, comme son nom l'indique. Le baron le prit à son service alors qu'il commençait sa carrière militaire et il l'emmena partout avec lui, c'est l'exemple même du valet zélé, discret, qu'on peut supposer plus ou moins confident de son maître et qui avait su se rendre indispensable.

La baronne eut, avec ses gens, les démêlés classiques de toute maîtresse de maison de l'époque. Elle y fit preuve d'une naïveté assez étonnante. La plus grosse difficulté qu'elle ait rencontrée concerne les Hanier. Ceux-ci, au nombre de trois, (le mari, la femme et leur fils) avaient été embauchés lors de l'achat de Corbeville comme cuisinier, bonne à tout faire et valet. Ils avaient réussi à gagner la confiance de leur maîtresse qui n'en était cependant pas très satisfaite. L'homme, en particulier était, selon les propres dires de Monsieur de Schömburg, ivrogne et violent. En 1780, les autres serviteurs vinrent en délégation se plaindre de lui en l'accusant de méfaits assez répugnants. D'une malpropreté sans nom, il « pissait dans la cuisine (*sic*) crachait dans les fritures pour voir si elles étaient chaudes et faisait manger des saloperies (*sic*) aux domestiques ». Ajoutons à cela qu'il faisait passer le baron, à l'extérieur, pour

un maître violent et emporté. Le plus stupéfiant est que ces révélations qui empêchèrent la baronne de dormir la nuit suivante, ne l'incitèrent pas à renvoyer sur le champ un tel personnage ; celui-ci lui joua la comédie du repentir, s'en remit à sa clémence, si bien qu'elle lui pardonna, tout en se promettant de le surveiller de près. Il fallut attendre 1783 pour que Madame de Schömberg se décidât enfin à se débarrasser de toute la famille. De l'argent disparut de son secrétaire, ce qui l'incita à soupçonner les laquais et la femme de chambre. Cependant, entrant le soir dans la cuisine, elle trouva les Hanier en conférence. Son entrée les fit sursauter et pâlir sans qu'elle se doutât encore de rien. Il fallut que la femme de chambre, menacée de renvoi, lui déclarât que son cuisinier était un fripon qui lui faisait payer la viande 10 sols la livre au lieu de 9 sols 1/2 (procédé classique) pour qu'elle se souvienne qu'il avait eu entre les mains les clés de son secrétaire pendant deux jours et que son fils était serrurier. Elle mit toute la famille à la porte sans avoir trouvé la fausse clé et son argent, mais en saisissant tous leurs papiers.

### 3. *Un souci constant : les enfants*

Notre baronne eut donc quelques tracas avec ses domestiques. Mais sa grande préoccupation, que son mari partagea avec elle, demeure son fils et sa fille qui naquirent dans les trois premières années de son mariage. Elle les envoya d'abord en nourrice puis elle les prit avec elle et s'en occupa avec tendresse et compétence. Lorsque le baron devait voyager ou lorsqu'il résidait en Corse, il s'enquérissait toujours de la santé de son fils Xavier ou de sa fille Cécile. Dès que son épouse lui annonçait un début de fièvre ou un gros rhume chez ses enfants, il tremblait et vivait dans l'anxiété jusqu'à ce que la lettre suivante lui apprenne que tout était rentré dans l'ordre. Xavier et Cécile, même lorsqu'ils n'avaient que 7 ou 8 ans, étaient incités par leur mère à écrire quelques lignes à leur père, ce qui le transportait de joie. Lorsqu'il parle de ses enfants, c'est très souvent en utilisant les diminutifs de « tititte » ou de « tit ». Il les aime tant qu'il a peur parfois, ainsi qu'il l'avoue ingénument, de ne pas pouvoir se retenir et de trop les gêner.

Cependant, c'est essentiellement Madame de Schömberg qui se chargea d'élever sa progéniture. Mais elle le fit en consultant toujours son mari qui lui fit confiance et lui donna carte blanche. Elle avait reçu elle-même une excellente éducation. Son

père lui avait fait apprendre diverses langues ainsi que les mathématiques, l'histoire et la politique, cela lui permit de se consacrer à Xavier et à Cécile dont elle dirigea et organisa la formation morale et intellectuelle. Elle ne suivit pas à la lettre un système pédagogique précis mais tenta de faire pour le mieux, suivant ce que lui inspiraient son cœur, sa raison, son intuition. Elle considérait ses enfants comme des êtres capables de tendresse et de réflexion, autrement dit, elle pensait qu'ils possédaient une personnalité à laquelle on pouvait faire appel en cas de besoin. Elle n'hésitait pas, lorsque cela s'avérait nécessaire, à punir Xavier et sa sœur ; mais il n'était pratiquement jamais question de châtiments corporels. La baronne usa cependant du fouet, une fois au moins, envers son fils qui, à 11 ans s'était mis à mentir. Mais elle le fit le cœur déchiré, et à titre exceptionnel : « Le voilà retombé dans le mensonge, voilà son vice, je dois le faire fouetter car je lui ai promis le fouet pour chaque mensonge. Je lui passe tout, hors cela. C'est un de mes tourments car je l'aime tant qu'il faut que je prenne sur moi pour le gronder et le punir. J'en ai plus de peine que lui ». Rapidement, elle abandonna cette méthode et la remplaça par une autre qui satisfaisait davantage son amour maternel et se révélait plus efficace : « Xavier est charmant maintenant. Je l'ai guéri du mensonge en lui passant tout hors cela. Quand il m'avoue une faute, je l'embrasse ». Ferdinand de Schömberg et son épouse tiennent essentiellement à l'amour qui doit régner entre parents et enfants. Ils pensent surtout que les parents ne doivent pas imposer brutalement leur opinion, sans laisser à l'enfant aucune possibilité de discussion. Il vaut beaucoup mieux, lorsqu'il y a désaccord, parler le langage de la raison, faire appel au bon sens de l'intéressé, pour le convaincre d'une façon rationnelle et non pas autoritaire. Ainsi, lorsque la baronne se désola du caractère quelque peu turbulent de Xavier, son mari, en réponse, lui écrit : « J'aime beaucoup mon tit Xavier, quoiqu'un peu étourdi, et je me flatte qu'il se corrigera de la polissonnerie et de ses jeux de mains dont il verra le ridicule et le dangereux. Nous causerons un jour de cela et il me croira, j'en suis persuadé, il n'est plus un enfant et je ne le traiterai plus comme tel mais comme un père-ami ».

Les Schömberg désiraient, bien entendu, faire acquérir à leurs enfants les connaissances qui leur seraient nécessaires dans leur existence future. Pour faire bonne figure dans le monde où ils étaient appelés à vivre, il leur fallait posséder une certaine

culture générale à laquelle on ajoutait, pour la fille, la pratique de certains arts d'agrément. Quant au fils, destiné à la carrière des armes, il devait approfondir spécialement les matières nécessaires à ce métier. Notre baronne voulut superviser elle-même l'instruction de Xavier et de Cécile et se refusa à les mettre en pension ou à prendre un précepteur. Jusqu'à l'âge de huit-neuf ans, elle prit elle-même les choses en main et enseigna à ses enfants les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Puis estimant que son fils avait besoin, dans certaines branches, des soins de personnes plus savantes qu'elle, elle loua les services de différents maîtres. L'un deux, chargé de l'enseignement du dessin, était parait-il excellent pour la perspective. Un deuxième était spécialisé dans les mathématiques et la géographie, tandis que les deux derniers s'occupaient du latin et de l'allemand.

Que demandait-on comme connaissances à un jeune noble de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ? D'abord de solides notions de mathématiques auxquelles on annexait la géographie qui permettait d'apprendre à étudier un terrain et à lire une carte. Priorité était donnée, par conséquent, à ce qu'on peut appeler la formation professionnelle. On ajoutait à cela les agréments de la littérature et des langues vivantes de l'Europe. Celles-ci étaient étudiées d'une façon intelligente et efficace puisque la mère et le fils passaient des soirées entières à converser soit en italien, soit en anglais, l'allemand étant un peu à part car la baronne le connaissait très mal. L'histoire n'était pas négligée mais considérée comme secondaire. L'ensemble formait un enseignement résolument moderne. Quant au latin, Madame de Schömberg, intransigeante pour les mathématiques, n'en demandait pas beaucoup. « Cet été, nous allons travailler le latin ; je ne lui demande que d'en savoir autant que moi pour ne pas passer pour un ignorant et connaître les ethymologies ». Si nous ajoutons qu'à partir de treize ans, Xaxier, qui en possédait les rudiments, alla à un manège pour se perfectionner dans l'art de l'équitation et qu'il prit les leçons d'un maître d'armes, nous avons fait le tour de ce que son époque considérait comme l'éducation parfaite d'un jeune gentilhomme. Intelligent et réfléchi, il profita parfaitement des leçons qui lui furent données et put, dès quinze ans, entrer à l'armée et commencer une carrière d'officier. Mais l'instruction de sa sœur posa beaucoup plus de problèmes. Sa mère se chargea totalement de sa formation et n'estima pas nécessaire de faire venir des maîtres spécialisés.

Mais les résultats furent très médiocres car la malheureuse Cécile avait la tête dure et serait classée, à l'heure actuelle, dans la catégorie des « enfants retardés ». La baronne, qui entreprit de lui ouvrir quelque peu l'esprit, eut toutes les peines du monde à arriver à quelques résultats. Elle ne se faisait guère d'illusion : « Pour ma fille, elle ne saura jamais grand'chose. Elle n'a aucune disposition, ni facilité naturelle, ni goût, ni volonté. Elle se casse la tête, se brouille, si bien que je ne la force pas ». C'était là en la circonstance, agir sagement.

Si les Schömberg souhaitaient que leurs enfants acquissent de solides connaissances intellectuelles, surtout leur fils, ce n'était là, pour eux, qu'un des buts secondaires de l'éducation. L'essentiel, c'était d'inculquer à Xavier et à Cécile des notions de morale qu'ils garderaient toute leur vie, et qui en feraient des individus vertueux. Etre vertueux, pour les Schömberg, signifie essentiellement faire preuve d'honnêteté, de droiture et de franchise. Le but de cette éducation était d'éliminer la puérilité qui pouvait exister chez des enfants et d'en faire des adultes mûrs, pondérés et réfléchis.

Elle réussit fort bien pour Xavier qui devint un véritable homme du monde rompu aux usages, qui n'eut aucune peine, quelques années plus tard, à faire sa cour ou à vivre dans la société provinciale des villes de garnison. Ses parents mirent tout en œuvre pour qu'il fût apprécié des milieux où il devait vivre mais ils désiraient aussi qu'il s'y fît remarquer par ses qualités propres et non par un simple vernis mondain. Il fallait qu'il fût bien élevé, qu'il pratiquât les bonnes manières, qu'il eût assez d'esprit pour briller dans les salons mais aussi qu'il fût capable de raisonner intelligemment sur tous les sujets et surtout qu'il fît preuve de tact, de cœur et de gentillesse.

Ne croyons pas que la baronne ait été une mère austère, passant son temps à faire travailler ses enfants et à leur asséner des règles de morale. Elle connaissait comme tout pédagogue (ou tout simplement comme toute personne un peu sensée) la nécessité d'accorder à de jeunes esprits des périodes de détente. Le parc de Corbeville était l'endroit idéal qui permettait à Cécile et à Xavier de jouer et de s'aérer entre deux leçons. Xavier, surtout, jeune garçon plein de vie comme on l'a vu, en profitait au maximum et sa mère se réjouissait de le voir s'occuper à jardiner et à transporter des brouettes de terre, ce qu'elle trouvait excellent car, si on l'en croit, cela lui fortifiait

le corps. Elle ne dédaignait pas les amusements de ses enfants mais y participait au contraire avec plaisir et bonne humeur : « Nous sommes comme trois enfants. Passé l'heure de l'étude, nous jouons à toutes sortes de jeux ».

Parents modèles, les Schömberg eurent la douleur de perdre leur fille à 15 ans, en janvier 1784. Elle mourut d'une façon étonnante : « Sa maladie a commencé par des indigestions. Cela semblait aller mieux, on l'avait purgée avec grand succès. Depuis quelques mois, elle avait une prodigieuse croissance, mais elle engraissait aussi. Le 12 janvier, la fièvre a repris. Elle grandit pour ainsi dire à vue, ne souffre pas beaucoup mais a une prodigieuse fatigue et beaucoup de fièvre »<sup>12</sup>. La caractéristique la plus curieuse de cette maladie qui tua Cécile de Schömberg était effectivement cette croissance, puisqu'elle finit par mesurer 1,80 m, taille particulièrement élevée pour une femme à cette époque. Ce décès fut ressenti très durement par les Schömberg, d'autant plus qu'ils étaient séparés puisque le baron séjournait alors en Saxe. Mais il semble qu'ils se soient résignés assez vite et qu'ils aient reporté toute leur affection et leur tendresse sur leur fils. Gardèrent-ils le souvenir de leur malheureuse fille ? C'est difficile à savoir mais on a l'impression que, tout en les atteignant cruellement, la mort restait malgré tout, pour eux, quelque chose d'inéluctable, de naturel, contre laquelle ils ne se révoltèrent pas. Ils n'eurent pas, comme ce serait le cas à présent, l'impression d'être victimes d'une injustice du sort. La mortalité, encore importante, qui frappait autour d'eux, ne leur permettait pas de se sentir plus atteints que d'autres.

Ainsi donc se déroulait la vie à Corbeville, avec ses joies et ses peines en cette veille de Révolution. Les Schömberg y menaient une existence sereine et paisible qui leur semblait l'idéal. De caractère calme et tranquille, le baron et la baronne se plaisaient, tout à fait, si on les en croit, dans leur petit paradis. Entre autres occupations, ils passaient de nombreuses heures à faire de la musique et surtout à lire. Ils possédaient au château une bibliothèque bien garnie de 883 volumes. Leur culture et leurs goûts les portaient surtout vers les romans et les pièces de théâtre. Ils s'intéressaient à toutes sortes de ro-

---

12. *Arch. dép. Yvelines*, E 3148.

mans, mais avaient une prédilection marquée pour le genre moraliste ou larmoyant comme « L'Orpheline anglaise », ou encore « Pamela ou la vertu récompensée ». Surtout, semblables en cela à une grande partie de la « société éclairée » de leur temps, ils préféraient de loin les récits d'aventures, en particulier lorsqu'ils se pimentaient d'exotisme. C'était le cas de tous les contes qui inondèrent « le marché du livre » pour profiter du succès remporté par les « Contes des Mille et une nuits », que ce soit les « Aventures de Mandarin Fum Hoan, contes chinois », les « Mille et un jours, contes persans » sans oublier les « Mille et un quarts d'heures, contes tartares » et les « Contes mongols ». Mais nos Schömberg, pour qui la littérature était donc avant tout une détente, se documentaient aussi sur les « nouveaux philosophes » qui marquaient leur époque et possédaient sur leurs rayonnages toute l'œuvre de Voltaire et de Montesquieu.

Cependant, ils quittèrent souvent, à leur grand regret, ce hâvre de paix. Rappelons que Ferdinand de Schömberg, de par ses obligations professionnelles, dut séjourner plusieurs années en Corse. Surtout le ménage s'estimait obligé d'aller passer de longs moments à Versailles pour faire sa cour. Notre baronne déclara à maintes reprises détester les mondanités : « où est le plaisir de se gêner, se parer, allez chez Madame telle ou telle, dire cinq ou six bêtises, en entendre une douzaine, finir cette journée par un ennuyeux souper ». Cependant, tout en estimant qu'il s'agissait d'un pensum, elle subit régulièrement cette corvée. Elle alla même, une année, jusqu'à suivre la famille royale jusqu'à Fontainebleau. Etant porteurs d'un grand nom, les Schömberg se devaient de ne pas se faire oublier et de mener une vie digne de leur rang. Mais c'est avec plaisir et soulagement qu'ils retrouvaient le calme et la quiétude de leur domaine. Madame de Schömberg occupait une partie de ses journées à répartir les tâches entre ses domestiques et à gérer ce qu'elle appelait sa ferme. Les heures restantes se partageaient agréablement entre les enfants, la lecture, la rédaction du courrier ( la « bonne société » de l'époque écrivait de longues missives à de nombreux correspondants). Cette vie est fort bien résumée par le baron lorsqu'il écrit : « Je te vois prendre ton café, parler avec le gros Hanier des affaires de ton ménage, voir entrer tes chers enfants et la bonne dans ta chambre, dîner avec eux, travailler sur ton métier, te promener dans ton potager ».

C'est alors que 1789 arriva. Les Schömberg, semblables en cela à beaucoup de leurs contemporains, ne se rendirent pas compte de l'importance historique des événements qu'ils vivaient. Ils furent surtout préoccupés du déficit financier dans lequel se débattait la royauté parce que, déclare notre baronne, « C'est encore la malheureuse noblesse qui va payer » ! Mais, Dieu merci, grâce au bon Roi et à son bon ministre Necker, les choses allaient certainement s'améliorer. Ce vœu pieux, comme on sait, ne fut pas exaucé. Le baron mourut de maladie en 1790. Sa femme émigra alors en Saxe, en faisant donation de tous ses biens à son fils qui se réfugia discrètement à Corbeville en attendant des jours meilleurs. La journée du 10 août 1792 qui installa à Paris une commune insurrectionnelle et les massacres de Septembre firent comprendre à Xavier que sa situation devenait de plus en plus précaire et le décidèrent, à son tour, à gagner la Saxe. Son émigration fut connue du district de Versailles qui mit Corbeville sous séquestre et le déclara bien national. La « Vie de château » à Corbeville était terminée.

Jacqueline PRÉJEAN

Maître-Assistant à l'Université Paris X

## Une nièce assez inattendue du grand Houdon

Il s'agit de l'aimable comédienne si connue au début du siècle dernier sous le seul nom de « Madame Hervey ». Elle était née Marie-Anne Renée Macaire, à Boissy-sous-Saint-Yon, le 22 mai 1778, fille de Jean Macaire, premier charretier de l'abbé Terray, le célèbre ministre des Finances, « l'abbé Vide-Gousset ». Ce Jean Macaire, veuf de Françoise Boulinier, épousée à Boissy le 14 février 1764, s'y était remarié le 6 juillet 1772 avec Geneviève Hervet, fille de Pierre et de Marie Gabrielle Picot. Ce qui explique le nom de théâtre choisi, à peine arrangé, par l'artiste : celui de sa mère tout simplement.

Jean Macaire, son père, était lui-même fils de Philippe Macaire et de Marguerite Houdon, sœur aînée du père du fameux sculpteur, mariés à Etréchy le 5 avril 1733 ; lui, vigneron et, plus tard, marguillier de Boissy (et, remarquons-le, déjà veuf de Marie-Françoise Picot), fils d'autre Philippe Macaire et de Marguerite Le Roy ; elle, fille de Sébastien Houdon et de Simonne Naret <sup>1</sup>.

Marguerite Houdon décéda à Boissy le 31 janvier 1763 et Philippe Macaire le 10 décembre 1765, alors que le sculpteur Jean-Antoine Houdon, leur neveu, atteignait 24 ans. L'autre oncle de Jean-Antoine, Sébastien Houdon, mari de Madeleine Frade, ne mourut que le 31 mai 1780 et à Versailles, paroisse Saint-Louis, donc bien connu de lui.

Enfin Jean Macaire avait une sœur, Marguerite, mariée à Sulpice Besnier, vigneron, à Boissy le 6 février 1759, et qui n'y décéda en sa maison de la rue de Châtres que le 29 février 1806 (d'où postérité).

---

1. JOSSEAUME (Foulques), *Les origines familiales du sculpteur Jean Houdon à Etréchy*, dans *Bull. de la S. H. A. C. E. H.*, 1977, p. 27-32.

Les auteurs spécialisés sont unanimes : Marie-Anne Macaire dite Hervey fut une des meilleures comédiennes françaises. Elle débuta à Marseille dès 1797, puis passa à Lyon et à Bordeaux avant de se lancer à Paris. Point très jolie, mais charmante et spirituelle, avec de la gaieté, de la sensibilité, de la chaleur et beaucoup de naturel, ces qualités firent d'elle pendant quinze ans l'idole du public des amateurs en général et de celui du théâtre du « Vaudeville » en particulier. Malgré cela, ou plutôt comme toujours dans le cas de succès mérité, une cabale fomentée par des jalousies d'acteurs réussit à l'éloigner de cette scène. Elle fut heureusement prise alors à la Comédie Française, en 1819, dans les rôles de « jeune mère ». Puis elle put revenir à son cher « Vaudeville ». Mais en fin de compte, elle rentra définitivement comme sociétaire à la Comédie Française en 1827 dans les emplois de duègne et n'y prit sa retraite qu'en août 1839

Elle était bien entendu « pensionnaire » (et du Vaudeville également). On connaît au moins deux gravures la représentant, sur le tard.

Cette indéniable artiste de talent fréquentait-elle son illustre oncle à la mode de Bretagne et sa famille ? On doit en tout cas souligner que c'est aussi à Versailles qu'elle se retira et qu'elle mourut le dimanche 2 octobre 1864 en sa demeure 25, rue des missionnaires.

Michel et Foulques JOSSEAUME

## Nouvelles découvertes préhistoriques sur le plateau de Saclay

Les travaux de construction du complexe sportif du Moulon sur la commune de Gif-sur-Yvette<sup>1</sup> en bordure Sud du plateau de Saclay, ont fait l'objet d'une surveillance systématique compte tenu de la présence d'outillage lithique appartenant, principalement, à la civilisation « Seine - Oise - Marne » (2 000 à 2 500 avant J.C.) que nous avions notée lors des prospections sur sol labouré, réalisées les années précédentes.

Le contrôle des bouleversements occasionnés par l'édification de ce complexe a permis de mettre en évidence plusieurs périodes d'occupation de cette partie du plateau, notamment en ce qui concerne la préhistoire. Le secteur intéressé s'étend sur près de 6 ha à l'ouest de la ferme du Moulon, dans la parcelle 60 du cadastre (section A, feuille 2). Une zone de relative concentration de matériel est apparue à 200 m au sud-ouest de la ferme : outillage en silex : racloirs, grattoirs sur lames et sur éclats, nucléus, lames à troncature, microlithes (lamelles, armatures de flèches perçantes, éléments de faucille...) et en grès lustré (notamment : prismatique à front de grattoir).

Parmi cet outillage, on peut distinguer deux éléments assez spectaculaires que j'ai recueillis à quelques mètres de distance l'un de l'autre : il s'agit de deux haches polies en silex « meulier », dont une en parfait état de conservation<sup>2</sup>, sauvées « in extremis » lors du décapage au bull-dozer du terrain d'entraînement sportif. Leurs caractéristiques sont les suivantes :

1° hache polie complète, sans traces d'utilisation, de couleur crème rosé avec marbrures marron clair, polissage de bonne qualité (bords à méplats polis), profil longitudinal biconvexe,

---

1. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, chef-lieu de canton.

2. Voir pl. V et VI.

légèrement dissymétrique. Le tranchant, d'une longueur de 60 mm est très coupant. Poids : 800 g ; Dimensions : longueur 200 mm, largeur maximum 75 mm, largeur au milieu 67 mm, épaisseur au milieu 55 mm.

2° Fragment de hache polie (talon) : la cassure, récente, semble avoir été provoquée par un outil métallique.

De forme ovale avec quelques enlèvements dus au choc, cette hache de même teinte et fabriquée dans le même silex que la précédente, montre un profil longitudinal convexe symétrique. Les bords sont à méplats polis et les plans de polissage apparaissent en lumière rasante (stries longitudinales).

Poids : 100 g, Dimensions conservées : longueur 80 mm, largeur à l'aplomb de la cassure 55 mm, épaisseur 28 mm.

Si les découvertes de ce genre ne sont pas exceptionnelles dans le département<sup>3</sup>, elles restent rares sur le plateau de Saclay dont le sous-sol ne pouvait fournir qu'une matière première assez médiocre.

A 4 km au nord-ouest de ce gisement, sur la commune de Villiers-le-Bâcle<sup>4</sup> au lieu dit « La Mare aux Rats », un autre site néolithique a été repéré ; j'y ai réalisé des prospections très poussées sur une étendue d'un demi-hectare qui a livré un abondant matériel lithique caractérisé par deux types d'industrie du silex : — microlithique (grattoirs, lamelles, burins etc...) et outils plus importants (pic, perçoirs, grattoirs « Levalloisiens », fragment de hache polie en silex gris clair, nucleus, éclats retouchés), ainsi qu'une pièce dont la publication m'a paru intéressante : une herminette de forme triangulaire taillée dans un silex marron foncé et comportant un tranchant dissymétrique soigneusement poli<sup>5</sup>.

Dimensions : Longueur totale 11,5 cm, Largeur au départ du tranchant 6,2 cm, Epaisseur maxi. 2,3 cm.

Cet instrument s'apparente aux outils du « Rubané récent » du Bassin Parisien (début du IV<sup>e</sup> millénaire avant J. C.).

---

3. Voir notamment C. AMIOT, *Haches polies trouvées à Gometz-la-Ville*, dans *Bulletin de la S. H. A. C. E. H.*, 1981, p. 92.

4. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, canton de Bièvres.

5. Voir pl. VI.

Des prospections minutieuses seront poursuivies sur ce secteur afin de permettre des calculs de densité superficielle des vestiges faisant apparaître les concentrations de mobilier, et, dans la mesure du possible, de préciser la datation.

Mais en l'absence de céramique sur ces sites, l'interprétation chronologique est très délicate, s'agissant de récoltes de surface pouvant contenir des pièces intrusives de différentes périodes. Toutefois, la majorité du matériel recueilli semble bien appartenir au Néolithique final, voire à une industrie chalcolithique régionale.

Les deux gisements sommairement analysés ci-dessus, ne représentent qu'une faible partie de la présence préhistorique sur le plateau de Saclay : nous avons recensé, en effet, au cours de ces cinq dernières années, 18 secteurs livrant du matériel lithique, implantés principalement en bordure de plateau, attestant une occupation s'échelonnant du Paléolithique Supérieur au Chalcolithique.

Daniel GIGANON

## Prospection aérienne

Les repérages aériens ont donné d'intéressants résultats, au cours de l'hiver 1981, sur sol nu et, vers la mi-juin 1982 : ils ont été axés principalement sur le nord-ouest de l'Essonne et le sud des Yvelines ; en ce qui concerne ce département ils m'ont permis de découvrir des sites pré-et proto-historiques, notamment une série de tumulus arasés (âge du Bronze), un « camp » néolithique entre Vicq et Méré et le même type de retranchement à proximité de Saint-Arnoult-en-Yvelines.

Sur le département de l'Essonne, outre nos recherches habituelles au-dessus du plateau de Saclay, les clichés ont révélé de nouveaux bâtiments d'époque gallo-romaine en majorité, aux alentours de Dourdan et dans le secteur compris entre Etampes et Malesherbes (45). Ils sont décrits ci-dessous. Sous la pression de collègues archéologues, je ne préciserai pas l'emplacement de certains sites importants dont l'étude ne fait que commencer, ceci afin d'éviter que des ramassages intempestifs de mobilier viennent compromettre l'analyse sérieuse de ces structures. Mais je persiste à penser que la protection, bien comprise, des sites n'est pas assurée totalement par cette « confidentialité » chère à beaucoup d'archéologues tant bénévoles que professionnels, et qui privilégie l'aspect égoïste de certaines recherches, alors qu'une approche scientifique des problèmes archéologiques implique la collaboration d'équipes pluridisciplinaires opérant sur des portions très vastes du territoire, en particulier, en vue de réaliser le travail le plus urgent : la *cartographie des sites archéologiques régionaux*. Comme le faisait remarquer J. Benoit dans un numéro récent du *Courrier Archéologique du Languedoc-Roussillon* : « On ne protège bien que ce que l'on connaît bien », et il me semble paradoxal de s'indigner devant la destruction d'un site par un engin de chantier alors que la localisation des vestiges en cause n'a pas été largement diffusée.

Pareillement, sans sous-estimer le problème du pillage des gisements, encouragé par la publicité abusive faite autour des

détecteurs de métaux, on déplore que ce goût du secret assorti d'un « instinct de la propriété » poussé à l'extrême (qui explique en partie le manque de coopération entre les différents groupes archéologiques ou chercheurs locaux), serve à justifier le retard dans la communication des résultats et même l'absence de publication des travaux archéologiques. C'est par une prise de conscience collective que l'on parviendra à sauvegarder efficacement notre patrimoine commun, tout en endiguant les méfaits des collectionneurs impénitents.

### *BROUY* <sup>1</sup>

A quelques centaines de mètres au S.-E. du hameau de Fenneville, présence de fosses ovalaires et traces d'enclos datables de la période de La Tène.

### *CORBREUSE* <sup>2</sup>

A 2 km au sud du Plessis-Corbreuse, non loin d'un important site gallo-romain <sup>3</sup>, vaste enclos sub-rectangulaire avec séparation médiane et traces d'effondrement de parois de pisé ou de torchis.

### *LA FORET-LE-ROI* <sup>2</sup>

De nouveaux clichés ont révélé des bâtiments, à l'est du village, à l'emplacement d'un important site gallo-romain et mérovingien que j'avais repéré en 1980 sur sol labouré. Les prospections aériennes complétées par des vérifications au sol étalées sur plusieurs années, font supposer la présence d'un petit temple rural lié à une grande « villa » : le mobilier examiné se compose essentiellement d'enduits peints, céramique sigillée, poteries communes fines, gros récipients (amphores, dolias...), pilettes d'hypocauste, tegulae, briques de four etc... et également : poteries granuleuses « de type Mayen » (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> S.). L'intérêt de ce gisement réside dans son étendue (plus de 10 ha) et sa longue période d'occupation : du I<sup>er</sup> au vi<sup>e</sup> siècle après J.-C. Il serait très utile de confirmer ces interprétations par une série de sondages stratigraphiques (site n° 91-247-001).

---

1. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de Méréville.

2. *Idem*, canton de Dourdan.

3. Voir *Bulletin de la S. H. A. C. E. H.*, 1979, p. 59.

#### *PALAISEAU* <sup>4</sup>

Sur le plateau de Saclay, au sud-ouest de Vauhallan, une fosse contenant du matériel gallo-romain a été en partie détruite par les travaux de pose d'une canalisation. Selon l'exploitant du terrain, il n'y aurait pas eu à cet emplacement d'apport de terre ou de déblais provenant d'une parcelle différente. Les vestiges au sol sont dispersés sur environ 500 m<sup>2</sup> : fragments de poteries communes (jattes tripodes, vases carénés, cruches, amphores etc...), céramique sigillée de la fin du I<sup>er</sup> S. au III<sup>e</sup> S. (notamment, tasse type DRAG. 33), poteries d'Argonne (IV<sup>e</sup> S.), tegulae...

Il n'a pas encore été possible de déterminer si cette structure est isolée ou si elle est en rapport direct avec des bâtiments voisins (N<sup>o</sup> de site : 91-477-003).

#### *LE PLESSIS-SAINT-BENOIT* <sup>2</sup>

A environ 1 km au N.-O. du village, les photos aériennes hivernales ont révélé des constructions (remontées de pierres entourées de zones humides correspondant à l'effondrement des parois) et de grandes taches cendreuse. Il s'agit vraisemblablement d'un établissement agricole d'époque gallo-romaine, compte tenu du mobilier repéré en surface <sup>5</sup>.

Sur la partie du gisement implantée au sud de la route nationale, j'ai noté la présence de poteries granuleuses dites « de style Mayen » (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> Siècles) attestant une occupation du site durant la période mérovingienne (Site n<sup>o</sup> 91-495-001).

#### *ROINVILLE-SOUS-DOURDAN* <sup>2</sup>

1<sup>o</sup> - A 1,500 km au S.-E. des Granges-le-Roi, sur un site découvert depuis quelques années <sup>6</sup>, des clichés hivernaux ont montré des substructions de trois bâtiments gallo-romains dont un à galerie de façade orienté N.-E./S.-O. Un chemin plus récent, non visible au sol, traverse cet ensemble. Ce site aurait été occupé du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> Siècle (Site N<sup>o</sup> 91-525-003).

---

4. Chef-lieu d'arr<sup>ts</sup>.

5. Voir *Bulletin de la S. H. A. C. E. H.*, 1981, p. 101.

6. Voir *Bulletin de la S. H. A. C. E. H.*, 1978, p. 75.

2° - Entre Roinville et Marchais, les repérages aériens de l'été 1982 m'ont permis de déceler, à environ 200 m au N.-O. du chantier de fouilles du Groupe Archéologique de Dourdan, une structure rectangulaire de près de 150 m de longueur comportant une sorte de galerie de circulation. En l'absence de sondages ou de prospections géophysiques, on ne peut affirmer, pour l'instant, que cette découverte est en relation étroite avec l'officine de potier en cours de fouille<sup>7</sup>.

En 1983, nous envisageons de procéder à des prospections systématiques le long du tracé du futur T.G.V.-Atlantique (dont la construction vient d'être décidée par le gouvernement), dans sa traversée des départements des Yvelines et de l'Essonne. Mais il sera nécessaire de trouver un financement pour ces opérations, nos recherches aériennes et vérifications au sol n'ayant, jusqu'à présent, bénéficié d'aucune subvention du Ministère de la Culture, ni des collectivités locales concernées.

Par ailleurs, la Section « archéologie » de l'Association Culturelle du commissariat à l'énergie atomique a entrepris la construction d'un appareillage de prises de vues à très basse altitude : ballon captif gonflé à l'hélium muni d'un appareil photo orientable, télécommandé, qui pourra réaliser des clichés obliques (prospections très localisées) ou verticaux (photographies des chantiers de fouilles, détail des sites etc...). Cet ensemble, opérationnel dans le courant du premier semestre 1983, pourra être mis à la disposition des groupes archéologiques qui en feraient la demande.

Daniel GIGANON  
Section « Archéologie » C.E.N. Saclay.

---

7. Voir pl. VII.

# Prospection archéologique de surface

M. André Garriot poursuit inlassablement ses prospections aux alentours de Dourdan.

A l'aide des notes qu'il a déposées aux Archives départementales <sup>1</sup>, nous en donnons un très bref résumé.

P. C.

## *DOURDAN* <sup>2</sup>. — 16 rue d'Etampes

Le mobilier ramassé depuis plusieurs années par Monsieur Jean Boulay et les vestiges que j'ai recueillis en septembre 1982 ont été déposés au musée de Dourdan : tessons gallo-romains, poteries médiévales, scories de minerai de fer, fragment de bronze, os d'animaux.

. — lieu dit « *Le Madre* »

Au cours des travaux de construction d'un ensemble de pavillons en face de la Minoterie de Dourdan, j'ai ramassé en juillet 1982 une grande quantité de poteries rouges médiévales. Une série de sondages y a été réalisée par le groupe archéologique de Dourdan <sup>3</sup>.

## *LA FORET-LE-ROI* <sup>4</sup>

Monsieur Daniel Giganon nous a montré une petite lame de silex taillé de 6 cm × 3 cm qu'il venait d'y ramasser le 6 février 1982.

- 
1. Communicables avec autorisation de l'auteur.
  2. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, chef-lieu de canton.
  3. Voir ci-dessous p. 87-88.
  4. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de Dourdan.

*FORGES-LES-BAINS* <sup>5</sup> . — *hameau de Malassis*

J'y ai remarqué, à l'angle de la rue de la Justice et de la rue de la Gloriette, une pierre de grès en forme de trèfle qui proviendrait du bois de la Justice. Deux pierres semblables seraient enterrées, l'une dans le bois de la Justice, l'autre dans un jardin.

Il pourrait s'agir de socles de gibets.

*ROINVILLE-SOUS-DOURDAN* <sup>4</sup>

Ramassage de tuiles et de poteries gallo-romaines à l'extrémité sud-est de la commune, coord. : 580,15 × 89,53.

Dans le site gallo-romain déjà signalé <sup>6</sup>, à la Mare Effondrée, Monsieur Jean-Paul Gry a trouvé, en mai 1982, une petite hache polie en silex gris foncé mesurant 12,5 cm × 5 cm et 23 cm d'épaisseur.

A Mondétour, au lieu dit « Les Maugrenautes » Monsieur Philippe Chevalier a découvert, en juillet 1982, une meule en grès dur de forme rectangulaire d'environ 33 cm × 26 cm et de 8 à 13 cm de haut, creusée d'une cuvette ovale à la surface entièrement piquetée de 27 cm × 20 cm et 3 cm de profondeur et accompagnée d'une molette ronde de 10 cm de diamètre.

*SAINT-CHERON* <sup>7</sup>

A Saint-Evroult, au nord du chemin qui mène à Mirgaudon, dans un site gallo-romain qui a fourni depuis plusieurs années de nombreux tessons gallo-romains dont beaucoup de sigillée, Monsieur Guillaume Sminadin a ramassé quelques outils de silex et de nombreux éclats.

A. GARRIOT.

---

5. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, canton de Limours.

6. Voir *Bulletin de la S. H. A. C. E. H.*, 1981, p. 101.

7. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, chef-lieu de canton.

# Fouilles et trouvailles

## *BOURAY-SUR-JUINE* <sup>1</sup>

M. Henri Garnier a trouvé, dans son jardin, 2 rue Haute, une meule en meulière <sup>2</sup>.

M. Pierre Fraisse a découvert, au « Noyer Courtaud », une hache en silex en partie polie <sup>2</sup>.

## *DOURDAN* <sup>3</sup> — « *Le Mâdre* »

Au sud de la ville de Dourdan, la construction de pavillons a révélé la présence d'une zone d'activité potière. Une série de sondages fut réalisée par le Groupe archéologique des Amis du château de Dourdan et de son musée.

Sous 60 à 80 cm de terre, apparaît un niveau constitué de terre cendreuse, de tessons de céramique et de tuiles ; il se compose également de mottes d'argile crue et de fragments d'argile cuite. Dans deux des sondages, des amas de « ratés de cuisson » furent fouillés.

La production de cet atelier est une céramique rouge à pâte fine attribuée à la fin du Moyen-Age (xiv-xv<sup>e</sup> siècle). Cette « céramique rouge » se rencontre dans le sud-ouest parisien où des exemplaires furent découverts à Chartres, Orléans, Chevreuse et Dourdan. Les formes les plus fréquentes sont la tasse polylobée, et le pichet à anse ronde.

La réalisation d'un vaste lotissement à proximité de la zone étudiée risque de provoquer la destruction des restes de cet atelier. Une prospection électro-magnétique est actuellement entreprise afin de repérer les limites de cette officine céramique et les éventuels fours de potier.

---

1. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton d'Etréchy.

2. Voir *Bouray et son histoire*, n° 2.

3. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, chef-lieu de canton.

L'étude de cet atelier du Bas Moyen-Age s'intègre dans une recherche régionale sur la production céramique des périodes historiques. Dans ce cadre, le Groupe archéologique a fouillé un four de potier gallo-romain (fin du II<sup>e</sup>-début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.) à Saint-Evrout 4 ; il poursuit l'étude de l'atelier de Roinville sous Dourdan 5 attribué au Haut Moyen-Age et vient d'effectuer un sauvetage à La Charpenterie 6.

Pour la céramique médiévale, parallèlement à la fouille des sites de production, l'étude des mêmes types céramiques est réalisée sur les sites de consommation, notamment dans le château de Dourdan à l'occasion de nos interventions archéologiques lors des travaux de restauration.

Laurent BOURGEAU.

### ETIOLLES 7 . — *les Coudraies*

Les fouilles se sont déroulées pendant deux mois, du 1<sup>er</sup> juin au 30 juillet, sous la direction d'Y. Taborin, assistée de M. Olive et de N. Pigeot. L'équipe encadrée par P. Masson et S. Thiebault, chefs de chantier, se composait d'étudiants en préhistoire de l'Université de Paris I et de jeunes gens du département de l'Essonne. Comme l'année dernière 8, le nombre de fouilleurs a été limité à 30 par jour à cause de l'insuffisance des moyens d'hébergement. Le total des journées de fouilleurs s'est élevé à 1 801.

Le travail réalisé pendant la campagne de fouilles de 1982 a été particulièrement satisfaisant : la conjonction du dynamisme de l'équipe et de la richesse archéologique du site a amené la mise au jour de deux habitations nouvelles aux configurations originales ; les limites de la zone archéologique ont pu être définies, à la fois concrètement par la présence de nucleus et d'éclats dans des sondages éloignés de la zone principale, et virtuel-

---

4. Cne de St-Chéron, arr<sup>t</sup> d'Etampes, chef-lieu de canton. Voir *B. S. H. A. C. E. H.*, 1981, p. 153.

5. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de Dourdan. Voir *B. S. H. A. C. E. H.*, 1981, p. 153.

6. Cne de Sermaise, arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de Saint-Chéron. Voir ci-dessous, p. 111.

7. Arr<sup>t</sup> d'Evry, canton de St-Germain-lès-Corbeil.

8. Voir *Bulletins de la S. H. A. C. E. H.* de 1972 à 1981.

lement par une meilleure connaissance de l'extension des limons favorables à l'installation préhistorique.

En plus de ce travail de terrain, une exposition des découvertes et travaux concernant le site d'Etiolles a été organisée sur le chantier et présentée le 26 juin 1982 à l'ensemble des autorités ministérielles, régionales, départementales et municipales, et aux archéologues des divers établissements de recherche et d'enseignement : Collège de France, C.N.R.S., Universités. Les jours suivants, le public est venu en nombre prouvant l'intérêt que la population locale porte à la préhistoire régionale.

Le site d'Etiolles a été intégré au programme collectif de fouille et d'étude des habitats préhistoriques du Bassin Parisien. Ce programme collectif est dirigé par le Professeur Leroi-Gourhan et comprend les sites de Pincevent, Marsangy, Verberie et Etiolles. Le but du programme est la connaissance paléo-ethnologique des sociétés préhistoriques de la fin du Würm dans le Bassin Parisien.

L'année dernière, le rapport commun montrait l'acquis dans la compréhension des installations de plein air. L'apport d'Etiolles y était particulièrement important avec ses 14 habitations aux configurations variées, avec foyers très différents. Cette année, les aspects paléo-géographiques ont été développés dans le rapport commun. Le site d'Etiolles a permis de produire une étude intéressante de la dynamique des dépôts alluviaux qui conditionne le rythme des installations humaines.

## I. — PROGRAMME 1982

La campagne de fouilles 1982 avait trois objectifs principaux :

— Poursuivre la mise au jour de l'ensemble Z 26<sup>9</sup>, qui malgré la densité de silex sur une trentaine de m<sup>2</sup> ne correspondait, sans doute, qu'à la zone périphérique dans l'habitation dont le foyer pouvait se trouver vers l'Ouest, hors de la zone ouverte en 1981.

— Ensuite, descendre sous cette habitation pour retrouver une vingtaine de cm plus bas, le niveau qui avait livré des dalles en Q-S 24. Ces dalles ne sont pas sans évoquer celles des grandes habitations W 11 et U 5.

---

9. Voir le diagramme stratigraphique ci-contre.

— Continuer les sondages, surtout vers l'Ouest, afin de connaître les limites de la zone archéologique dans cette direction.

— La première partie du programme entraînait l'ouverture d'une nouvelle zone dont nous ignorions la valeur archéologique.

Par rapport au chantier 1981, cette ouverture a progressé d'une dizaine de mètres vers la Seine, soit 220 m<sup>2</sup>.

C'est à peine au-dessous de la limite des labours, au sommet des dépôts würmiens, que deux habitations furent trouvées :

— A 29 qui se développe dans la moitié Nord-Ouest du chantier et dont dépend l'ensemble Z 26.

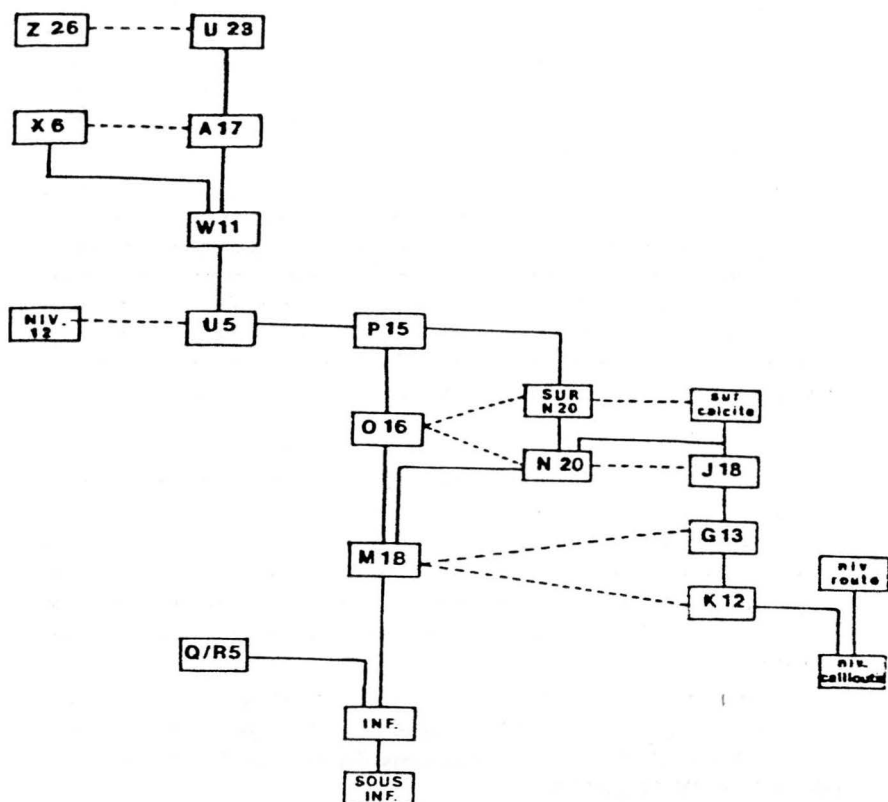


Diagramme stratigraphique de la principale zone de fouille. Z 26, un des niveaux d'occupation les plus récents d'Étiolles, correspond en fait à l'unité d'habitation A 29 fouillée en 1982.

— S 27/Q 31 situées sensiblement au même niveau mais dans la moitié Sud-Est du chantier.

Ces deux unités d'habitation, organisées de façon différente chacune autour de foyers non semblables, pourraient bien être contemporaines. Les études ultérieures le préciseront.

— Le second objectif, la mise au jour du niveau des dalles QS 24, n'a pas pu être atteint à cause de la présence de l'habitation S 27 située bien au-dessus. La richesse archéologique du site explique mieux que la chance, le fait d'avoir « encadré » exactement deux habitations, en déplaçant de quelques mètres l'ouverture du sol.

— Le troisième point du programme a été, grâce à des crédits spéciaux, parfaitement exécuté. Le but étant d'établir la carte de la zone archéologique la plus menacée, afin d'en demander l'appropriation par l'Etat ou par le Département et sa mise en clôture. Dans cette perspective, nous avons pratiqué une série de sondages qui se sont révélés positifs.

Cette campagne de sondages nous a permis d'achever de tracer les limites de la parcelle de façon complète et définitive. Cette parcelle inclut la zone la plus riche, celle dont les vestiges archéologiques sont accessibles à la fouille. Plus près de la Seine, il est apparu que les dépôts s'enfoncent dans la nappe phréatique. Ils existent probablement mais leur protection découle naturellement de la proximité de la Seine qui continue à déborder et rend le terrain impropre aux habitations actuelles. Il est évident que si la réalisation d'équipements le long de la Seine entre Corbeil et Soisy entraînait le bouleversement de ces couches en profondeur, il faudrait en contrôler le déroulement.

D'autre part, nous ignorons encore quelles étaient les relations entre les habitants magdaléniens de la rive droite du ruisseau des Hauldres et le paysage, probablement particulier, créé par le confluent assez large. Il importe de connaître la rive gauche et la présence d'un éventuel marécage pour apprécier non seulement l'implantation du site, mais aussi les ressources naturelles.

## II. — L'ENSEMBLE S 27/Q 31

Comme pour la structure d'habitation A 29, l'ensemble S 27/Q 31 avait déjà été très partiellement repéré au cours de la campagne de fouille précédente : dans les niveaux supérieurs,

s'étendant à la limite de la terre végétale, une surface de quelques m<sup>2</sup> dans la bande 25 avait révélé des éclats isolés et le début d'un amas de débitage. L'ouverture du chantier nous a permis, cette année, de mettre au jour la suite de ce sol d'occupation jusqu'à la bande 31. Il se présente désormais comme un ensemble d'une remarquable densité. Quoiqu'incomplet, car toujours tronqué par les limites de la fouille au Sud-Est (bande P) et au Sud-Ouest (bande 32), cet ensemble structurel, dénommé pour l'instant S 27/Q 31, occupe une surface d'une cinquantaine de m<sup>2</sup>.

Ce sol d'occupation, tapissé de silex taillés qui s'organisent autour de deux aires de combustion, S 27 et Q 31, apparaît comme une structure très originale à Etiolles, et d'une complexité que l'on ne pourra vraiment élucider que par l'achèvement de sa fouille et par une étude en profondeur du matériel et de ses relations internes, car au point où nous en sommes, si certaines structures évidentes sont relativement claires, il est encore impossible de savoir comment l'ensemble fonctionnait.

Il convient donc surtout à ce stade de la fouille, de développer une série de questions qui se posent et qui actuellement restent en suspens.

### 1. - *Les structures évidentes*

*Le foyer S 27* : Il s'agit d'un petit foyer pierreux, situé assez en amont sur la pente légère ou s'étend l'ensemble S 27/Q 31. C'est en fait, un foyer relativement grand (environ 1 m<sup>2</sup>), mais d'une taille bien moindre que les autres foyers pierreux d'Etiolles, comme W 11, U 5 ou P 15 dont la structure pierreuse recouvrait plusieurs m<sup>2</sup>. Il présente néanmoins beaucoup d'analogies avec ces derniers, notamment avec P 15, qui lui aussi présente une cuvette de combustion bien visible, plus ou moins tapissée de très nombreuses pierres. Quelques dalles complètent, à la périphérie, cet ensemble bien structuré ; plusieurs grands blocs de calcaire cassés sur place recouvraient çà et là le foyer, semblant témoigner d'un réemploi tardif de celui-ci qui n'a pas laissé l'occasion à ces fragments de s'éparpiller, ou tout au moins de se disjoindre au cours d'un nouveau réaménagement.

*Le foyer Q 31* : A quelques mètres en aval de S 27, sont apparus des témoins de combustion très localisés sur quelques décimètres carrés dont la fonction ne semble pas faire de doute : quoique cette zone n'ait été que partiellement décapée, il y a

tout lieu de croire qu'il s'agit d'un foyer. En effet, on y a décelé, tout d'abord, un ensemble de pierres brûlées, de la terre charbonneuse et, semble-t-il entre les pierres, de la terre brûlée formant un début de cuvette. La possibilité qu'il s'agisse seulement d'une vidange n'est pas à exclure totalement, mais elle est hautement improbable, car, tout d'abord, les éléments pierreux sont de grande taille (supérieurs à 10/15 cm), ce qui n'est jamais le cas dans les vidanges de foyer, et d'autre part cette structure paraît le centre des témoins variés qui entourent généralement les foyers principaux de l'aire domestique : ocre, outils, esquilles, lamelles, chutes de burins...

*La nappe de silex taillé* : Entre S 27 et Q 31, la continuité des vestiges ne fait aucun doute. A priori, nous sommes donc en présence d'un unique sol d'occupation. Seuls les remontages de silex ou de pierres seraient en mesure de révéler une éventuelle diachronie entre S 27 et Q 31, mais apparemment, l'ensemble S 27/Q 31 est homogène.

La nappe des vestiges qui relie les deux foyers, de haut en bas de la pente est d'une extraordinaire densité : plusieurs dizaines de milliers de silex taillés. Globalement, la nappe de vestiges se présente avec une configuration très étirée de haut en bas sur 5 à 6 m de long et sur 3 m de large.

Dans sa largeur, elle est parfaitement limitée par des alignements (effets de paroi ?) qui voient l'arrêt brusque des vestiges. Au delà, on ne trouve que des vestiges très isolés. Si globalement, la nappe paraît homogène, sans aucune raréfaction nette entre S 27 et Q 31, une observation moins superficielle nous amène à constater que sa composition diffère radicalement selon sa proximité d'avec S 27 ou Q 31.

*L'ensemble S 27* : Le foyer S 27 est cerné de toutes parts par une nappe presque continue de silex taillé qui se caractérise de deux manières :

— *par sa composition* : ce sont essentiellement des éclats au sens strict (pas de produits laminaires), souvent de grande taille et dont on perçoit facilement l'importance du cortex, de nombreux nucleus, et *a priori* très peu d'outils, pas de chutes de burin ;

— *par sa configuration* : en aval du foyer, la nappe de vestiges commence à son contact même et s'étend, ensuite, jusqu'au bas de la pente. Ailleurs, et tout autour, elle s'organise selon une structure multilobée assez fréquente à Etiolles autour des

foyers domestiques (U 5, W 11, A 29...) il s'agit en fait d'une nappe discontinue, formée par trois extensions en étoile autour du foyer (Q 27, T 26 et U 27) ménageant autour de lui des témoins négatifs de quelques dm<sup>2</sup>, plus ou moins refermés par les vestiges. Une analyse plus approfondie des silex qui composent ces extensions en révéleront sans doute la nature.

S 27 est donc essentiellement cerné par des déchets de débitage de grande ou moyenne taille. Nous n'avons repéré aucune trace d'ocre dans ses environs immédiats. Sur la grande nappe au Sud-Sud-Ouest reposait une grande palette osseuse (de mammoth, semble-t-il) et un bois de renne.

*L'ensemble Q 31* : l'espace entourant Q 31 n'est que très partiellement fouillé, pourtant son organisation apparaît déjà très différente de celle de S 27. La nappe qui relie S 27 et Q 31 se rétrécit légèrement à partir de la bande 29. Or, à partir de là, son apparence se modifie : les éclats qui la composent sont de plus petite taille, moins corticaux ; on retrouve de nombreuses lames, des lamelles, des chutes de burins. Une analyse rapide nous a fait constater la présence de nombreux outils. De part et d'autre de Q 31, on a repéré de très nombreuses traces d'ocre, en points mais aussi en nappe. Dernière particularité qui, elle, est assez énigmatique : une grande pierre très plate, dont la forme symétrique ne semble pas naturelle, avait été déposée sur les silex, au bord de la nappe de vestiges, dans la zone charnière entre S 27 et Q 31.

Tous ces aspects conjugués font de Q 31 un foyer typiquement domestique, caractérisé par la présence de l'ocre et la nature utilitaire des témoins variés qui l'entourent et qui nous incitent à penser que Q 31 représente indiscutablement une unité d'habitation, ou tout au moins le fragment d'une unité domestique.

## 2. - *Interprétations fonctionnelles*

Le fondement même des interprétations ne peut reposer que sur la compréhension de ce que représente la structure S 27. et de là seulement on peut envisager les types de relations qui l'unissaient à Q 31.

*La fonction de S 27* : structurellement, le foyer ressemble à un « petit P 15 », qui, lui, est un foyer domestique. Il s'agit d'un foyer bien structuré et important, c'est-à-dire un type de foyer qui, à Etiolles, est toujours domestique (W 11, U 5, P 15,

A 17, D 71, C 76...). Or, son pourtour n'offre pas l'habituelle vision des vestiges abandonnés autour des foyers principaux :

- peu (pas ?) d'ocre
- peu (pas ?) d'outils, ni de lames
- peu (pas ?) de déchets de façonnage
- beaucoup de gros déchets de débitage.

Ce foyer, par l'ensemble des témoins qui l'entoure, apparaît donc comme un *foyer spécialisé* et non comme le foyer poly-fonctionnel qui habituellement fonctionne à l'intérieur d'une unité d'habitation.

*La fonction de l'ensemble S 27/Q 31* : ainsi S 27 et Q 31, structurellement et fonctionnellement différents, pourraient représenter deux centres d'activités différents d'une même occupation : Q 31 serait le foyer véritablement domestique autour duquel se seraient organisées les activités variées et quotidiennes du groupe ; S 27 serait un foyer spécialisé, dont la fonction précise nous échappe, mais qui devait mobiliser des activités concentrées sur le débitage des rognons de silex, et nous serions même tentés de dire, en l'absence des produits laminaires, plus spécialement sur la préparation des nucléus. En fait, seul le remontage donnera les moyens de trancher dans cette dernière éventualité, entre des activités strictement préparatoires ou des activités orientées vers un débitage d'éclats (cette dernière proposition traduirait un fait tout à fait original à Etiolles).

### 3. - *Interprétations structurelles*

Il semble que l'on puisse actuellement envisager trois solutions aux problèmes structurels que pose l'organisation interne de l'ensemble S 27/Q 31 :

*Le cas d'une habitation unique* : c'est donc le cas où une seule armature recouvrirait l'ensemble. Tout d'abord la chose est plausible, car aucune limite absolue ne sépare la nappe de vestiges entre S 27 et Q 31 ; d'autre part, celle-ci, est limitée par deux effets de paroi évidents et *continus*. Cependant, cette solution impose l'existence d'une très grande armature de 7 à 8 m de long, sur 4 à 5 m de large. Est-ce raisonnable d'envisager une telle architecture ?

*Le cas d'une habitation bi-lobée* : il s'agit d'un système comparable à celui qui a été évoqué pour l'habitation n° 1 de Pincevent. Ce système paraît plus plausible. On aurait alors la

réunion avec communication interne de deux armatures de 6 m × 3 ou 4 m.

*Le cas d'une habitation (Q 31) et d'un espace extérieur (S 27) :* cette hypothèse paraît d'autant plus séduisante que Q 31, qui possède tous les caractères d'un foyer domestique, est entouré d'ocre, ce qui est l'indice d'un endroit abrité, tandis qu'il n'y a pas autour de S 27 (donc, à l'air libre ?), et que d'autre part ce foyer paraît spécialisé plutôt dans le *gros* débitage, ce qui est plutôt l'indice d'activités extérieures. L'habitation serait donc Q 31, pour l'instant mal connue car elle est partiellement tronquée par la fouille, et S 27 matérialiserait un espace extérieur spécialisé et non un espace d'évacuation.

Il existe malgré tout quelques inconvénients à cette dernière hypothèse, qui sont tous liés à ce qu'aurait d'original une structure présentant un tel agencement de l'espace :

- un foyer complexe et structuré comme S 27 serait unique à Etiolles en tant que foyer extérieur ;
- la sortie de Q 31 serait non seulement au Nord, mais dans le sens inverse de la pente (également unique à Etiolles) ;
- il y a autour de S 27 des effets multilobés (extensions de silex en étoile et témoins négatifs). Ce phénomène n'est courant à Etiolles que dans le cas des foyers domestiques.

De toutes façons, nous sommes devant le cas évident d'une structure originale en bien des points. Il s'agira donc de bâtir les interprétations autrement que sur les modèles habituellement rencontrés à Etiolles. L'étude du matériel lithique, devrait se révéler être un facteur décisif pour décrypter l'organisation structurelle de l'ensemble S 27/Q 31 qui apparaît déjà d'une complexité remarquable et dont on peut attendre des informations d'ordre paléolithiques d'une particulière richesse.

### III. — L'UNITE D'HABITATION A 29 <sup>10</sup>

Cette unité d'habitation avait déjà été repérée puisqu'une partie en a été fouillée et démontée pendant la campagne de fouilles précédente (ensemble Z 26). Elle se limitait alors à la présence d'un amas de débitage nettement circonscrit (A-B/24-25)

---

10. Voir pl. VIII.

et d'une nappe de vestiges taillés dont nous ne possédions pas l'intégralité puisqu'elle se situait en limite de la surface ouverte par la fouille. Parmi les silex débités, quelques pierres chauffées annonçaient la présence relativement proche d'un foyer qui a effectivement été mis au jour pendant la campagne 1982, dans le carré A 29.

Ce niveau d'occupation est un des plus récents, si ce n'est le plus récent de l'ensemble des niveaux archéologiques découverts depuis dix ans dans la principale zone de fouille située en bordure de la RN 448.

Les fouilles de 1982 ont révélé l'existence d'une unité d'habitation, couvrant une trentaine de m<sup>2</sup>, *a priori* clairement structurée, avec foyer domestique, espace intérieur et zone d'évacuation, qui n'est pas sans rappeler l'unité d'habitation A 17 mise au jour en 1973. Il est à remarquer d'ailleurs que ces deux structures d'habitat sont relativement proches, non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, puisque A 17 fait également partie des niveaux supérieurs de la stratigraphie d'Etiolles.

*Le foyer A 29* : Il s'agit d'un petit foyer plat constitué d'une demi-couronne de pierres disposées de façon assez lâche, sur lequel était renversée une grosse pierre calcaire parallépipédique apparemment non altérée par la combustion. Ce foyer est comparable au foyer A 17 dans lequel on observe également le demi-cercle de pierres, mais beaucoup plus dense et structuré, et la dalle renversée. Par contre, le choix du matériau et le degré d'altération des constituants les distinguent. En effet, on ne retrouve pas en A 29 l'importance relative des grès présents dans A 17, et d'autre part, l'observation des éléments pierreux lors du démontage de A 29, donne à penser que l'ensemble des composants de la structure de combustion, n'a subi qu'une légère altération. La même constatation a été faite à propos du sédiment situé sous et à l'intérieur de la couronne de pierres, qui n'est que très localement rubéfié et pas nettement noirci par le dépôt de produits de combustion comme cela a déjà été remarqué dans certains foyers d'Etiolles. En fait, le foyer se présente comme une tâche charbonneuse, peu épaisse (1 à 2 cm) aux limites relativement floues, sur laquelle reposent des silex et des pierres altérées ou non.

Seul l'angle Sud de A 29 montre un peu plus de charbon et quelques points de terre rubéfiée. La question se pose donc de la durée de fonctionnement de cette structure de combus-

tion et l'analyse physico-chimique des éléments pierreux et du sédiment prélevés à cet effet permettra peut-être d'évaluer l'importance de l'utilisation de ce foyer.

Dans l'angle Est du foyer, un coquillage (cérithé) est apparu sous une couche de vestiges lithiques ; il reposait également sur un tapis relativement épais de silex, très circonscrit dans l'espace, donnant à penser que ces témoins (silex et coquillage) avaient été disposés dans un trou aux parois verticales.

#### *La structuration de l'espace autour du foyer A 29*

Autour du foyer et en contact étroit avec lui se développe, surtout vers le Sud, une nappe circulaire de vestiges lithiques contenant quelques éléments pierreux. Cette couronne dissymétrique de silex taillés est relativement bien circonscrite dans l'espace, en particulier sur le côté Est où elle s'arrête brutalement donnant une impression assez nette d'alignement, peut-être un effet de paroi.

Au Nord et à l'Ouest du foyer la nappe de silex contiguë à la structure de combustion, est beaucoup plus limitée.

Cette nappe de vestiges dans laquelle le foyer occupe une position centrée est entourée d'une zone de raréfaction qui délimite peut être l'espace intérieur de l'habitation. Cette hypothèse semble d'ailleurs confirmée par la présence conjuguée, au Nord et à l'Est du foyer, d'ocre, d'outils et de lamelles.

Au-delà de cette couronne plus pauvre en vestiges, on distingue deux zones de concentration :

- une importante nappe de silex qui s'étend sur les carrés Y-Z 26-27-28 ;
- plusieurs amas de débitage qui se regroupent au Sud du foyer A 29.

L'amas de débitage d'Y-Z 26-27-28, partiellement démonté en 1981, est relativement important en étendue et en épaisseur. Il est caractérisé par un certain tri de ses composants (gros éclats, esquilles) et la rareté du débitage laminaire.

A sa périphérie (en A-Z 27-28) deux grosses pierres montrent une curieuse organisation. L'une d'entre elles, légèrement relevée, semble calée sur deux blocs beaucoup plus petits. L'interprétation de cette structure reste délicate tant que l'unité d'habitation A 29 n'aura pas fait l'objet d'une analyse plus approfondie (effet de calage, bloc-siège ?...). A noter tout de même, entre ces deux dalles, une petite concentration d'outils.

Au Sud du foyer trois amas spatialement distincts ont été démontés :

— A 31 est un amas peu important, relativement isolé, regroupant surtout des vestiges de petite taille et de nombreux outils (burins, perçoirs, lamelles à dos),

— Z 31 : il s'agit d'un amas constitué de gros éléments appartenant selon toute apparence à un même type de silex, les remontages devraient le confirmer,

— Y-30-31 est un amas plus important, nettement circonscrit dans l'espace incluant nucleus et produit de débitage. De nombreuses pièces sont sur chant, comme si elles avaient été repoussées.

Plus au Sud encore que ces amas de débitage ont été découverts, appartenant également au niveau A 29, des témoins osseux identifiables, de grande taille, fait peu commun à Etiolles : un bois de chute de renne en X-Y 31 et un crâne de petit cheval.

### *Conclusion*

La distribution des vestiges autour du foyer A 29 permet de formuler quelques interprétations en ce qui concerne l'organisation de l'habitation. Il est évidemment trop tôt, puisqu'aucune étude n'a encore débuté sur ce niveau, pour aller au-delà d'hypothèses de travail qui demanderont à être vérifiées.

En premier lieu, il n'est pas certain que l'on ait découvert cette année la totalité de l'unité d'habitation, en particulier côté Ouest, Sud-Ouest.

L'espace domestique semble plus ou moins circulaire encore qu'il soit difficile d'en fixer les limites côté Ouest. A l'intérieur, le foyer A 29 apparaît légèrement décentré, plus proche de l'entrée supposée. Au Sud du foyer se développe une nappe de vestiges matérialisant l'espace d'activité intérieur. Autour du foyer, une zone de raréfaction (espace réservé) ocré par endroits, pourrait également appartenir à l'espace intérieur.

L'issue de l'habitation, ou l'une des issues, fait face à l'Ouest. Elle est matérialisée par un alignement de vestiges particulièrement visible dans la nappe proche du foyer, effet qui se prolonge jusque vers l'amas Y 30-31. De plus, entre cet amas et la nappe de silex située plus au Nord (Y-Z 26-27-28) s'étend un espace relativement pauvre en témoins archéologiques qui pourrait correspondre à un axe préférentiel de circulation.

L'espace d'évacuation est occupé par les amas situés au Sud et au Nord-Est du foyer. L'évacuation des déchets vers une seule direction, vers l'Ouest du foyer, n'est peut-être qu'une impression fautive due à un effet de fouille et il est possible que la poursuite des travaux dans les bandes O.E... de la section 20 vienne corriger cette dissymétrie de l'organisation par rapport au foyer. Malgré tout, n'oublions pas que jusqu'à présent ce secteur s'est toujours révélé pauvre en vestiges archéologiques et qu'il correspond peut-être à la limite de l'occupation magdalénienne dans cette zone.

Par bien des points, ce niveau A 29 présente des analogies avec l'habitation A 17 : les foyers sont typologiquement proches, même s'ils divergent dans le choix des constituants et le degré d'altération, la couronne de raréfaction autour du foyer qui occupe une position légèrement décentrée est commune aux deux structures d'habitats, de même que la présence d'une nappe de silex accolée au foyer.

Enfin, une certaine abondance de l'outillage, en particulier la présence de perçoirs, outils relativement rares à Etiolles, rapproche encore ces deux unités d'habitation.

#### IV. — *LES SONDAGES*

Comme l'année précédente, un effort de délimitation de la zone archéologique a été entrepris par une recherche d'un sédiment caractéristique associé à l'occupation magdalénienne.

Une partie des dépôts fluviaux correspondant à la zone de fouille a été étudiée grâce à la collaboration du laboratoire de géochimie des roches sédimentaires de la Faculté d'Orsay.

Cette étude est un premier pas vers la compréhension des conditions générales qui ont abouti à la formation du site alluvial d'Etiolles.

Un climat froid et sec et la genèse du gisement ont été mis en évidence. La présence de chenaux anastomosés dans le fond de la vallée de la Seine projette une vision assez claire sur le paysage magdalénien. Les différentes démarches de cette recherche (granulométrie, minéralogie, minéraux lourds) ont souligné la constance des mêmes apports sédimentaires, la reproduction des mêmes conditions de mise en place à chaque crue et donc la stabilité du climat pour les niveaux étudiés.

De plus il s'est révélé possible d'établir des liaisons entre sédiments prélevés à des endroits différents (E<sub>2</sub> coupe 5 1979 et GCS<sub>2</sub> grande coupe Seine 1980). Elles ont révélé l'emplacement et la forme de la berge Nord-Ouest du ruisseau des Hauldres.

En les multipliant, ces informations apporteront une image précise du paysage d'Etiolles.

Cette recherche se poursuit à Orsay par l'analyse des sédiments prélevés systématiquement dans les sondages effectués en 1980, 1981 et 1982. L'étude de ces dépôts sédimentaires, organisés différemment de ceux existant au N-E. (chantier), permettra d'affiner notre compréhension du paléoenvironnement.

La réalisation de nouveaux sondages s'avère donc indispensable, non seulement pour la connaissance des mécanismes sédimentaires, du régime fluvial et du climat, mais aussi pour celle du paysage.

Ainsi après avoir établi la carte archéologique du site, il reste à déterminer l'emplacement de la berge fossile (Nord-Est) du ruisseau dont l'importance est considérable dans le façonnement de la morphologie du gisement.

Dans cette même optique de recherche, il est indispensable d'effectuer une série de sondages le long du ruisseau des Hauldres, en remontant vers le plateau de Sénart.

A terme, ce programme de sondages mettra en lumière un ensemble d'informations relatives au paléo-environnement du site qui permettra une meilleure compréhension de l'installation humaine.

## V. — LES PERSPECTIVES 1983

L'habitation S 27/Q 31 sera reprise et sa surface d'occupation recherchée dans son intégralité.

Des sondages seront pratiqués de l'autre côté du ruisseau des Hauldres afin de connaître la rive opposée à celle qui livre les niveaux archéologiques. Ceci pour avoir une bonne idée du paysage et des ressources naturelles à l'époque magdalénienne, et aussi, du rôle du ruisseau dans le choix de l'implantation des habitations. On suppose qu'il s'achevait par une zone marécageuse en bordure de laquelle se seraient installés les hommes. Cette hypothèse doit être étudiée.

Une bonne compréhension de l'insertion de l'homme préhistorique dans le paysage demande de connaître l'existence et

l'emplacement des dépôts fluviaux au pied de la colline, en remontant le ruisseau. Des coupes judicieusement placées nous donneront des séries d'échantillons qui permettront des corrélations avec le travail de B. Meloy.

Yvette TABORIN.

*GIF-SUR-YVETTE* <sup>11</sup>. — *le Moulon*

Le creusement d'une tranchée de passage de câbles E.D.F. et P. et T. puis la construction de tennis, ont entraîné la mise au jour de substructions gallo-romaines et médiévales à proximité de la ferme du Moulon en mars 1982 <sup>12</sup>.

La Section « archéologie » de l'Association culturelle du C.E.A. a donc entrepris des travaux de fouille de sauvetage <sup>13</sup> complétés par des prospections géophysiques (magnétométrie et mesures de résistivité du sol), sur ce secteur situé à 100 m au Sud-Ouest de la ferme (lieu dit « La Plaine du Moulon Sud »), l'étendue de la zone archéologique pouvant être évaluée à environ 2 500 m<sup>2</sup>.

Quatre structures ont été dégagées :

*Fosse gallo-romaine des I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> S. et four domestique du Bas-Empire :*

La tranchée E.D.F. a traversé, au niveau — 0,40 m, une coulée cendreuse contenant des fragments de poteries, de l'argile rubéfiée et des moellons ; elle nous a servi de base pour l'implantation d'un carroyage de 6 m × 5 m orienté au Nord, repéré 10 à 15 en abcisse et B à F en ordonnée.

Les fouilles ont fait apparaître la stratification suivante <sup>14</sup> :

— sous un premier niveau d'une épaisseur de 25 à 30 cm, correspondant à la terre arable remaniée par les labours, on trouve une couche jaunâtre relativement meuble, contenant des

---

11. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, chef-lieu de canton.

12. Voir également, dans ce bulletin, l'article consacré aux découvertes préhistoriques sur cette partie du plateau de Saclay, p. 77-79.

13. Les travaux ont été réalisés par André Claudet, Arnaud et Daniel Giganon, Noël Granier, Alain Guyot, Bernard Thévenet, André Viot et Charles Weiss.

14. Voir la coupe stratigraphique, pl. IX.

fragments de pierres meulières et quelques tessons gallo-romains appartenant à des poteries communes des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> S. (notamment, bord de vase caréné gris noir) ; en F 11, à — 0,31 m, fragment de céramique sigillée sans dessin, de teinte rouge orangée (bas de la panse d'un bol type DRAG. 37). Cette couche avait une épaisseur d'une dizaine de centimètres ;

— du niveau — 0,31,5 m au Nord à — 0,37 m au S/S.-E., mise au jour en E 10 et E 11, d'une aire d'argile rubéfiée ovale d'1,10 m de diamètre, pouvant s'analyser comme la sole d'un four domestique (malgré l'absence de paroi conservée) par analogie avec le four mérovingien que nous avons fouillé en 1980 sur le site des « Marnières » à Saclay<sup>15</sup>. L'ouverture du foyer, orientée au Sud/Sud-Est, était flanquée d'une rangée de pierres meulières aboutissant à une « fosse de viande » du four, en entonnoir...

On y a décelé deux niveaux :

a) supérieur (de — 0,35 m à — 0,50/55 m) couche cendreuse renfermant quelques pierres, du charbon de bois, des fragments d'argile rubéfiée et des tessons de poterie commune à gros dégraissant quartzeux, rougeâtres à l'extérieur, noircis à l'intérieur (fonds, fragments de panse...), d'autres de couleur bleu foncé appartenant à des vase ovoïdes, ce matériel étant proche des céramiques recueillies dans les fosses attenantes au four de Saclay ;

b) niveau inférieur (de — 0,55 m à 0,65/70 m) couche contenant du charbon de bois et de l'argile cuite.

Comme pour celle de Saclay, la sole a fait l'objet de prélèvements par le laboratoire de géomagnétisme du C.N.R.S., en vue d'une datation absolue par l'étude de l'archéomagnétisme. De plus, des échantillons de charbon de bois recueillis dans la fosse de vidange du four, au niveau — 0,58 m, ont été confiés au Centre des Faibles Radioactivités de Gif-sur-Yvette pour une datation 14 C qui viendrait confirmer la précédente et contribuerait à l'établissement de la courbe archéomagnétique régionale de référence.

Accotée au four, en D 10/E 10 : une poche cendreuse du niveau — 0,35 m à — 0,60 m ; elle renfermait quelques tessons

---

15. Voir : D. GIGANON, *Découverte d'un four mérovingien à Saclay*, dans *B. S. H. A. C. E. H.*, 1980, p. 96-98.

de poteries gallo-romaines, notamment, un bord de bol caréné gris-noir à pâte rougeâtre et couverte micacée (type XV b, 1<sup>re</sup> moitié du 1<sup>er</sup> s. après J.-C. <sup>16</sup>.

Après enlèvement de la sole, nous dégagions un lit de pierres orienté sensiblement S.-O./N.-E., surmontant une couche (de — 0,45 m à — 0,73 m) dans laquelle ont été découverts des morceaux de pisé et des tessons de poteries de deux natures différentes :

a) au niveau supérieur, des fragments d'un gros récipient, genre dolium, épaisseur 10 mm, de teinte rougeâtre à l'extérieur et grise à l'intérieur, à gros dégraissant de quartz, et des tessons appartenant à un vase non tourné, d'une épaisseur de 7 à 8 mm, de même teinte. Nous avons recueilli également, des fragments de céramiques plus fines noires, tournées ;

b) au fond de cette couche, du niveau — 0,62 m à 0,69 m : bord et fragment de fond d'une petite coupe noire, mal cuite et non tournée à dégraissant assez fin, pouvant être datée de La Tène finale.

De l'autre côté de la tranchée E.D.F., au sud-est du four, une prolongation de la couche gallo-romaine précédente était localisée. Elle s'étageait du niveau — 0,35/40 m à — 0,65 m et comportait la même ligne de pierres meulières ; elle renfermait des poteries datables des 1<sup>er</sup> et 1<sup>re</sup> S. : fragments de vase ovoïde gris-noir, de jattes carénées (type XV b) fin 1<sup>er</sup> S. av. J.-C./début 1<sup>er</sup> S., de teinte noire, intérieur brun-rouge, pâte à dégraissant sableux, et tessons appartenant à une cruche noire à pâte rougeâtre.

La continuité de cette couche a été vérifiée par la présence dans les déblais de creusement de la tranchée, de tessons se raccordant aux fragments découverts dans la stratification.

Il convient de noter la similitude frappante entre les deux soles de four (celle de Saclay et celle de Gif) : même dimension, même épaisseur, et forme identique.

Par contre, on remarque cette fois-ci l'absence de matériel métallique et de tuiles en emploi ; les ossements d'animaux sont pratiquement inexistants (fragments de machoire de suidé)

---

16. TUFFREAU-LIBRE (M.), *Le bol caréné dans le Nord de la France*, dans *Cahiers archéologiques de Picardie*, fasc. 3, 1976.

*Interprétation de ces vestiges :*

Les résultats des mesures du Carbone 14 qui ont été effectués sur le charbon de bois de la fosse de vidange du four ont donné l'âge suivant <sup>17</sup> :

1590 B. P.  $\pm$  80 ans, soit 360 après J.-C. ( $\pm$  80).

Il s'agirait donc d'une structure du Bas-Empire. Cette datation pourra être comparée avec celle du paléomagnétisme dont l'étude n'est pas encore terminée au moment où nous rédigeons ces lignes.

Bien que la surface fouillée soit, encore une fois, insuffisante, on peut avancer l'hypothèse ci-dessous, en se basant sur la radiodatation et l'étude céramologique : — une habitation gallo-romaine tardive aurait été implantée vers la fin du IV<sup>e</sup> S. ou au début du V<sup>e</sup> S. après J.-C. à l'emplacement d'une structure gallo-romaine plus précoce en rapport avec les bâtiments que nous avons découverts en 1981 à 500 m au Nord-Est (Site 91-272-001), compte tenu de la similitude des céramiques recueillies dans ces deux gisements <sup>18</sup>.

*Vestiges médiévaux :*

La construction de plusieurs courts de tennis à proximité des vestiges précédents a nécessité le décapage par des moyens mécaniques, de la terre végétale sur environ 25 cm de profondeur, entraînant la mise au jour de deux types d'artefacts d'époque médiévale :

a) structure empierrée (91-272-0022)

A 24 m à l'Est du four, au niveau — 0,30 m, un hérisson de pierres meulières conservé sur une hauteur moyenne de 25 à 30 cm, et une largeur de 0,55 à 0,60 m, orienté S/O.-N/E., a été repéré sur plusieurs mètres de longueur sans qu'il soit possible de définir sa longueur totale faute de décapage vers l'Ouest. Il semblerait s'agir du soubassement d'une clôture. (On remarque d'ailleurs, sur un plan datant du milieu du XVIII<sup>e</sup> S., au même emplacement, la présence d'un mur délimitant l'emprise de l'ancienne ferme du Moulon).

---

17. Rapport du 25-11-82, échantillon n° 5562. Laboratoire du Radiocarbone, C. F. R., Gif-sur-Yvette.

18. GIGANON (D.), *Sauvetage archéologique d'un site gallo-romain précoce*, dans *B. S. H. A. C. E. H.*, 1981, p. 124-132.

Nous avons procédé à son démontage : sous ce lit de pierres, est apparue une bande cendreuse de même direction légèrement plus étroite, dans laquelle on a pu déceler la présence de trous de poteaux de forme ovale (20 cm/30 cm). Le sol naturel se situait à — 0,75 m du niveau du sol actuel.

Compte tenu des bouleversements opérés par les engins de chantier, de l'arasement des vestiges et de la nature géologique du terrain, il n'a pas été possible de discerner des tranchées de fondation.

Le matériel recueilli entre les pierres du mur et dans la couche cendreuse paraît contemporain : il est composé essentiellement de fragments de poteries caractérisées par des rebords en « bandeau » ou en « toupie » appartenant à des vases globuleux de teinte marron-foncé ou beige, noircis par le feu. On remarque également des tessons (goulot, fragment de panse) d'un pichet de teinte gris bleu et blanchâtre, à pâte feuilletée. Au niveau — 0,64 m, nous avons découvert un morceau de tuile à rebord « tardive » (rebord peu élevé : 1,5 cm) et une omoplate de bovidé.

#### b) Fosse à remplissage de détritits (91-272-0023)

A 12 m à l'Est du mur, présence d'une zone argileuse humide à une profondeur de 25 cm, sous une couche de pierres remaniée par les labours : cette fosse ovale, de 2 m de longueur et d'une épaisseur de 30 cm comportait deux poches cendreuses assez meubles renfermant du charbon de bois, des morceaux de pisé, des tessons de poteries de même nature que ceux découverts dans la structure précédente, avec, en plus, des fragments de panse à décor peint flammulé rouge. On notait également la présence d'ossements de cervidé : mâchoire inférieure, métapode, et fragment d'un bois, long de 25 cm, comportant des traces de limage et ayant pu servir de manche d'outil.

#### *Chronologie et interprétation :*

La céramique recueillie dans ces deux gisements est typiquement médiévale et sensiblement contemporaine, elle peut être rapportée à la période comprise entre le milieu du XII<sup>e</sup> S. et le début du XIII<sup>e</sup> S.

Il ne nous a pas été possible de déterminer à quel type de bâtiment ces structures étaient liées. On peut valablement supposer que l'habitat « stricto sensu » était implanté à l'emplacement de l'actuelle ferme du Moulon dont certaines parties remonteraient au XVI<sup>e</sup> S.

Ces découvertes confirment, une fois de plus, l'importance d'un examen attentif systématique de tous les travaux en profondeur réalisés sur le plateau de Saclay.

En effet, la plupart de ces structures archéologiques, de caractère essentiellement agricole, n'ont laissé que des traces très ténues, du fait de l'emploi de matériaux périssables pour leur construction ; ceci, ajouté à la nature géologique du terrain (limon des plateaux argileux et oxydé) et à l'érosion, entraîne des difficultés assez conséquentes dans la compréhension globale des sites archéologiques locaux.

Daniel GIGANON.

### *GUIGNEVILLE* <sup>19</sup>

Deux pics néolithiques, de faciès campignien, ont été découverts à Guigneville, au lieu dit « Les Bois de Guigneville » par M. Van Den Bossche, agriculteur à Videlles. Ils se trouvaient en surface, dans les labours, sans contexte archéologique. Ils sont conservés par leur inventeur.

Les deux pièces sont en silex bleuté à patine blanchâtre. La présence de points de rouille provoqués par contact avec les engins agricoles indique qu'ils se trouvaient en surface depuis longtemps. Ils sont néanmoins très bien conservés.

#### *Pic n° 1*

Ses dimensions sont les suivantes : longueur 152 mm, largeur maximale 40 mm, épaisseur maximale 28 mm. Son poids est de 200 g.

Il est entièrement taillé par de grands enlèvements bifaciaux repris par de fines retouches sur les bords. L'extrémité distale a été façonnée en pointe épaisse par une série de petits enlèvements. L'extrémité proximale ou talon est en forme de biseau. Le profil longitudinal est irrégulier. La section transversale est losangique.

#### *Pic n° 2*

Ses dimensions sont les suivantes : longueur 171 mm, largeur maximale 36 mm, épaisseur maximale 38 mm. Son poids est de 240 g.

---

19. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de La Ferté-Alais.

Il est également taillé par de grands enlèvements bifaciaux repris par de fines retouches sur l'un des bords seulement. Sur la moitié distale subsiste une importante plage de cortex qui laisse deviner la forme allongée et cylindrique du rognon dans lequel le pic a été taillé. L'extrémité distale a été façonnée en une pointe assez fine par de nombreux petits enlèvements. Le talon est arrondi. Le profil longitudinal est plus ou moins sinusoïdal. La coupe transversale est losangique.

Ces deux pièces sont répertoriées à la direction régionale des antiquités préhistoriques sous le n° 91.293.1. Nous remercions M. D. Simonin du musée régional de préhistoire de Nemours pour les dessins illustrant cette note <sup>20</sup>.

Alain BENARD (mai 1982).

### LONGJUMEAU <sup>21</sup>

Le groupe archéologique de l'Association Renaissance et Culture a rouvert le chantier de fouille situé au sud de l'église ; il s'agit d'une parcelle encore accessible, infime partie de la fameuse nécropole antique dont la première opération de sauvetage a eu lieu en 1962 <sup>22</sup>.

---

20. Voir pl. XI et XII.

21. Arr<sup>6</sup> de Palaiseau, chef-lieu de canton.

22. MERCIER (Georges) et JEANSON (Bernard). *Rapport sur la fouille de sépultures gallo-romaines et mérovingiennes découvertes fortuitement à Longjumeau*, dans *Recherches. Bulletin d'informations du groupe spéléologique et archéologique du Camping-club de France*, n° 31, 3<sup>e</sup> trim. 1962.

PAUTET (C.). *La nécropole de Noviomagellus*. Villemoisson-sur-Orge. Association Renaissance et Culture, oct. 1964, in-4° ronéot., n. p.

PAUTET (C.). *Longjumeau, nécropole antique, sauvetage 1965*. Villemoisson-sur-Orge, Association Renaissance et Culture, nov. 1965, in-4° ronéot., n. p.

AMAURY (Gérard). *Rapport provisoire sur la nécropole du lieu-dit « Champrier de la porte d'Orléans » au sud de Longjumeau*. Association Renaissance et Culture, 21 nov. 1970, in-4°, 9 p.

AMAURY (Gérard). *Rapport final du sauvetage effectué sur la nécropole du lieu-dit « Champrier de la porte d'Orléans » au sud de Longjumeau*. Longjumeau, Association Renaissance et Culture, janv. 1975, in-4°, 41 p.

Comptes rendus des mêmes fouilles dans les bulletins de la S. H. A. C. E. H., 1964 (p. 67-68), 1965 (p. 94), 1970 (p. 112-113), 1971 (p. 57-58) et 1974 (p. 81).

C'est l'élargissement du trottoir qui longe ce terrain qui nous a incités à reprendre nos travaux : le terrassement du talus a mis au jour une remarquable stratigraphie.

Avec l'aide de Monsieur Denis Petit, de Linas, nous avons dégagé huit tombes. Toutes avaient les pieds coupés par les engins de terrassement. Nous avons identifié 5 adultes et 2 enfants. Toutes les sépultures, orientées Est-Ouest, contenaient des cercueils en bois. Certaines traces restaient encore très visibles. Il n'a été trouvé aucun mobilier, seuls quelques fragments de céramique datant du III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Une monnaie de la période des Tetrici a été trouvée dans les déblais.

Nous poursuivrons la fouille en 1983 et reprendrons ensuite les différents rapports rédigés au fur et à mesure de nos différents sondages afin d'en faire la synthèse et de mettre en lumière la chronologie de ce gigantesque cimetière.

Gérard AMAURY.

### MARCOUSSIS <sup>23</sup>

Les Amis du château féodal de Montlhéry ont poursuivi leurs travaux de sauvetage et de reconstitution des vestiges des remparts et des bases des tours du versant septentrional du château de Montagu : 448 heures de travail y ont été réalisées au cours de cette neuvième campagne. En outre, des réparations provisoires ont été apportées à la couverture de la tour du Châtelet pour éviter les infiltrations d'eau de pluie.

La tour Henri IV, toujours sans protection, continue à se dégrader ; sa mise hors d'eau devient de plus en plus urgente. Un dossier technique de charpente et couverture de cette tour a été réalisé pour la Caisse nationale des Monuments historiques.

Le classement de ces vestiges comme Monuments historiques souhaité depuis longtemps ne devrait plus tarder.

Enfin deux dossiers de demande de protection au titre des Monuments historiques ont également été établis pour l'ancien-

---

23. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, canton de Montlhéry.

ne commanderie du Déluge et pour les caves de l'ancien monastère des Célestins.

Nicolas PAYEN.

*MONTLHERY* <sup>24</sup>

Un dossier technique de reconstitution des niveaux intermédiaires du donjon du château, comportant plans et relevés a été réalisé et remis à la Caisse nationale des Monuments historiques.

Nicolas PAYEN.

*MORIGNY-CHAMPIGNY* <sup>25</sup>

Nous avons trouvé dans les labours, au lieu-dit « Les Aulnaques de Villemartin », une pièce en silex jaune cire de type Grand-Pressigny. Il s'agit semble-t-il de la partie proximale d'un poignard. La fracture est ancienne et présente une série de petites retouches qui laissent penser à une réutilisation en grattoir. L'autre extrémité est arrondie et émoussée par l'usage. La retouche des bords est continue, directe et irrégulière. Le revers est lisse. La section est trapézoïdale. Ce type d'objet est daté du Chalcolithique. La pièce a été déposée à la direction régionale des Antiquités préhistoriques d'Ile-de-France <sup>26</sup>.

Alain BENARD.

*ROINVILLE-SOUS-DOURDAN* <sup>27</sup>

Le groupe archéologique de l'association des Amis du château de Dourdan a poursuivi, en 1982, la fouille de l'atelier de potier découvert en 1981.

Un rapport de synthèse sera fourni l'an prochain.

Laurent BOURGEOU.

---

24. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, chef-lieu de canton.

25. Arr<sup>t</sup> et canton d'Etampes.

26. Voir pl. X.

27. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de Dourdan.

*SERMAISE*<sup>28</sup> — « *La Charpenterie* »

L'aménagement d'un garage chez un particulier a permis de fouiller les restes d'une fosse d'époque médiévale. Remplie de terre cendreuse, elle contenait des mottes d'argile crue et des fragments d'argile cuite. La céramique se caractérise par des rebords en « bandeau ». La présence d'une activité potière semble attestée par cette découverte.

Laurent BOURGEAU.

*VILLIERS-LE-BACLE*<sup>29</sup>

Voir ci-dessus l'article de Monsieur Giganon sur le plateau de Saclay<sup>30</sup>.

---

28. Arr<sup>t</sup> d'Etampes, canton de Saint-Chéron.

29. Arr<sup>t</sup> de Palaiseau, canton de Bièvres.

30. p. 77 à 79.

## BIBLIOGRAPHIE

*Abélard et son temps*, Actes du colloque international organisé à l'occasion du 9<sup>e</sup> centenaire de la naissance de Pierre Abélard (14-19 mai 1979). Nogent-le-Rotrou, Les Belles Lettres, 1981, in-8°, 237 p.

*Acquisition par la région de la Forêt de Cheptainville*. Mémoire pour le conseil régional et le comité économique et social d'Ile-de-France présenté par M. Lucien Lanier, Préfet de la région d'Ile-de-France. Paris, Préfecture de la région d'Ile-de-France, avril 1980, in-4°, n. p.

ANTIER (Gilles) et BRUN (Patrice), *Ecotek, la prise en compte des informations archéologiques, février 1981*. Paris, I.A.U.R.I.F., 1981, in-4°, 26 p.

ARNEVILLE (Marie-Blanche d'), *Parcs et jardins sous le Premier Empire, reflets d'une société*. Paris, Libr. Jules Tallandier, 1981, in-4°, 254 p.

*Atlas industriel de l'Essonne*. Corbeil-Essonnes, Chambre de commerce et d'industrie de l'Essonne, 1982, in-4°, 158 p.

BAILLY (Roger), *L'église de Vayres-sur-Essonne*. S.l.n.d. [1982], in-4°, 4 p. ronéo.

*Bâti (Le) ancien en Ile-de-France, bâti populaire à Paris et en proche banlieue*. Limoges, Imprimerie Centre Impression, 1980, in-4°, 103 p.

Sont citées : une maison sise au centre de Dourdan et une maison sise à Chalo-St-Mars.

BERTET (Bernard) et JACQUEMIN (Jean-Marie), *Palaiseau illustré de 1880 à 1939*. Palaiseau, Editions de la Municipalité de Palaiseau et la M.J.C. de Palaiseau, 1982, in-4°, 189 p.

BOGROS (Olivier), *Les instituteurs publics de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne à travers les mémoires présentés au concours du 12 décembre 1860*. Mémoire de maîtrise de l'université de Paris XII, 1979.

BRIDEY (Patrick), *Monographie communale sur l'activité des communistes à Antony, de la Libération à 1962*. Maîtrise, Paris I, 1981, 211 p.

CANDILLON (J. M.), *La ligne de Sceaux des origines à 1871*. Mémoire de maîtrise, Paris IV, 1980.

*Catalogue de l'exposition Bagneux [Hauts-de-Seine], origine, évolution : connaissez-vous la ville où vous travaillez ? 343 photographies de la préhistoire à nos jours, organisée à Bagneux 18 février-7 mars 1980*. Bagneux, Association les Amis de Bagneux, 1980, 32 p.

*Catalogue de l'exposition « Evocation de trois siècles de pépinières, Paris rive gauche et le sud de la petite couronne, documents sur l'histoire, les traditions, le métier, les techniques anciennes et contemporaines, les outils », organisée du 10 au 30 octobre 1980 au parc des pépinières Croux, Châtenay-Malabry*. Châtenay-Malabry, Pépinières Croux, 1980, 60 p.

CAVAILLER (Paulette), *Les Archives départementales de l'Essonne en 1981*. Corbeil, Impr. Tauvel, 1982, in-4°, 22 p.

Versements : 781 m ; — Acquisition d'autographes de Juliette Adam, Paul Fort, Geoffroy-Saint-Hilaire, Francisque Sarcey, du docteur Boucher maire de Corbeil, de Georges-François Mareschal, de Bièvres ; — Don de titres du domaine de Morsang-sur-Orge (1761-1941), du journal d'un maître de pension de Corbeil (1871-1888) ; — microfilmage du terrier de Villeroy (1751-1759) ; dépôt des archives de l'hôpital d'Etampes.

CHASSAGNE (Serge), *Une femme d'affaires au XVIII<sup>e</sup> siècle, la correspondance de Madame de Maraise, collaboratrice d'Oberkampf*. Toulouse, Editions Privat, 1981, in-8°, 160 p.

*50 circuits cyclotouristiques dans la région d'Ile-de-France*. Paris, Institut géographique national, 1979, carte au 1/100 000.

CROS (André), *Le vieil Evry, notes sur son histoire*. S.l.n.d. [1981], 16 p. ronéo.

CROTTE (Paulette), *Les environs de Paris aujourd'hui*. Paris, Les Editions Jeune Afrique, 1982, in-4°, 239 p.

DAMBRIN (Bernard), *Ecologie urbaine, le cas de la région parisienne*. Thèse soutenue le 1<sup>er</sup> mars 1982, Université Paris VII, 1982, in-4°, 257 p.

DESPREZ (N.) et MEGNIEN (Cl.), *Atlas hydrogéologique de la Beauce*. Paris, B.R.G.M., 1975, in-4°, 73 p. + 2 planches.

*Des trains dans un château, histoire de la ligne de Sceaux (1846-1982)*. Alençon, Imprimerie Alençonnaise, 1982, in-8°, 88 p.

*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* publié sous la direction de Jean Maitron. 4<sup>e</sup> partie : 1914-1939, t. XVII (A) et t. XVIII (Ba-Berm). Paris, les Editions ouvrières, 1982, in-8°.

*Dictionnaire de biographie française* sous la direction de M. PREVOST et ROMAN D'AMAT, fasc. LXXXVIII, LXXXIX et XC. Paris, Letouzey et Ané, 1981-1982, in-4°.

Biographies de Louis-Marie GAUSSART (1733-1833), général mort à Guillaerval ; Emiland-Marie GAUTHEY (1732-1806), ingénieur, auteur d'un *Projet de dérivation jusqu'à Paris des rivières d'Ourcq, Théroienne et Beuvronne, d'une part, et des rivières d'Essonne, Juine, Orge, Yvette et Bièvre, d'autre part*, 1803 ; Pierre-Martin GAUTHIER (1790-1855), architecte qui agrandit notablement l'hospice de Bicêtre ; Etienne-Georges-Albert GAUTHIER dit GAUTHIER DE CLAGNY (1853-1927), avocat, conseiller général du canton de Sèvres puis député de Versailles de 1889 à 1910 ; Henry GAUTHIER-VILLARS dit WILLY (1859-1931), écrivain et éditeur, né à Villiers-sur-Orge ; Jean-Albert GAUTHIER-VILLARS, père du précédent, né en 1828, éditeur, propriétaire à Villiers-sur-Orge ; Pierre-Michel GAUTHIEZ, érudit et critique d'art né en 1862 à Fontenay-aux-Roses ; Ambroise-Georges-Joseph GAUTIER (1776-1829), avocat né à Chevreuse ; Louis-Henry-Charles comte de GAUVAIN (1750-1838), fils d'un seigneur de La Forêt-le-Roi, député de la noblesse aux Etats généraux pour le bailliage de Dourdan, émigré ; Pierre GAVEAUX (1761-1825), chanteur enfermé à Charenton à partir de 1819 ; Jeanne-Désirée GAY (1810-1890), écrivain féministe qui essaya de fonder une maison d'enfants à Châtillon-sous-Bagneux ; Hippolyte GAYRAUD (1856-1911), dominicain professeur de théologie puis député, mort à Bourg-la-Reine ; Mathieu-Auguste GEFFROY (1820-1895), historien mort à Bièvres ; Jacques GELU (1371-1432), archevêque de Tours puis d'Embrun, habile politique qui joua un grand rôle dans la fin du schisme de l'Eglise, mais ne réussit pas à réconcilier le dauphin et le duc de Bourgogne à Corbeil en 1418 ; Félix-François-Barthélémy GENAILLE, peintre né en 1826, auteur de la *Visitation* de l'église de Montrouge d'après Sébastiano del Piombo ; François GENARD (1722-1764), écrivain, et pamphlétiste longtemps embastillé, mort interné à Bicêtre ; Louis GENDREAU (1885-1915), poète et auteur dramatique qui fut employé des P. T. T. à Etampes au début de sa carrière ; Charles-Claude GENEST (1639-1719), poète qui fut, un temps, au service du duc du Maine et confidant de la duchesse, logé à Sceaux ; Pierre GENEVEY

(1902-1972), contrôleur général de l'Armée mort à Sceaux ; Maurice-Charles-Louis GENEVOIX (1890-1980), écrivain, auteur de *Dunoyer de Segonzac* (1960) et dont des *Pages choisies* ont été éditées par Jean-Louis Bory en 1964 ; Alfred-André GENIOLE (1813-1861), peintre mort à l'hospice de Bicêtre ; Pierre GENTY de BUSSY (1793-1867), commissaire des guerres, intendant de la régence d'Alger, puis député, né à Choisy-le-Roi ; Marc-Antoine GEOFFROY dit GEOFFROY-CHATEAU (1774-1806), officier né à Etampes dont Napoléon I<sup>er</sup> adopta les deux fils : Louis-Napoléon né à Etampes en 1803 et Hippolyte-Napoléon ; Etienne GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (1772-1844), savant naturaliste né à Etampes ; Marie-Anne de Rathsamhausen, épouse de Joseph-Marie de GERANDO (1774-1824), femme de la haute société parisienne dont la correspondance a été publiée, morte à Thiais ; Henry GERBAULT (1863-1930), peintre et dessinateur né à Châtenay-Malabry ; Charles-Antoine-Guillaume GERMAIN (1770-1835), babouviste qui, à la fin de sa vie, exploita une ferme au Petit-Bicêtre et serait mort à Bièvres ; Jacques-Nicolas-Ernest GERMAIN DE SAINT-PIERRE (1815-1882), botaniste auteur d'études sur la flore des environs de Paris ; Henri-Charles LE BEGUE DE GERMINY (1778-1843), préfet de Seine-et-Oise de 1817 à 1819, mort à Orsay ; Auguste-Louis-Joseph GERVAIS (1857-1917), journaliste et homme politique qui fut maire d'Issy-les-Moulineaux ; Jules-Félix GEVELOT (1826-1904), industriel et homme politique, propriétaire d'une fabrique de cartouches à Issy-les-Moulineaux ; Henri-Léon Vangeon dit Henri GHEON (1875-1944), homme de lettres qui s'installa, en 1909, à Orsay où il fréquenta Charles Péguy ; Alfred-Mathieu GIARD (1846-1908), naturaliste mort à Orsay ; Gustave GIBERT (1862-1936), jésuite missionnaire mort à Clamart où son frère dirigeait la maison de retraite ; Charles-Henri-Célestin GIBIER (1849-1931), évêque de Versailles de 1906 à sa mort ; François-Xavier GILARDONI (1807-1893), fabricant de faïences dont les successeurs possédèrent la tuilerie des Tarterêts à Essonnes ; Adrien-Eugène GILBERT (1889-1918), aviateur qui eut un grave accident en 1911 alors qu'il était sapeur aviateur au terrain de Villesauvage à Etampes.

*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* sous la direction de R. AUBERT. fasc. 112, 113 et 114. Paris, Letouzey et Ané, 1981-1982, in-4°.

Biographies de GALON, évêque de Paris de 1104 à 1116 ; Marie-Thérèse-Joséphine GAND (1819-1907), fondatrice de la congrégation de Sainte-Catherine de Sienna dont un couvent fut fondé rue des Plantes à Montrouge vers 1900 ; Amédée GASTOUE (1873-1943), musicologue mort à Clamart ; François-Louis GAUTHIER (1696-1780), curé de Savigny-sur-Orge de 1728 à 1780, janséniste notoire, auteur de plusieurs ouvrages de morale et de piété chrétiennes.

*Documents du minutier central des notaires de Paris. Inventaires après décès, t. I (1483-1547)* par M. JURGENS. Paris, Arch. nat., 1982, in-8°.

Catalogue très précieux pour l'histoire sociale d'Ile-de-France. Nous y avons relevé mention de propriétés dans près de cent communes de l'Essonne et du Hurepoix.

*Draveil, Restructuration et Adaptation du vieux centre à la dimension d'une ville.* Corbeil-Essonnes, Chambre de commerce et d'industrie de Corbeil et de l'Essonne, juin 1981-février 1982, in-4°, 217 p.

DREYFUS (Marie-Christine), *Bibliographie sur les villes nouvelles de la région d'Ile-de-France.* Paris, I.A.U.R.I.F., août 1981, in-4°.

DROULERS (Frédéric), *Les trésors de monnaies royales de Louis XIII à Louis XVI découverts en France et dans le monde depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.* Paris, Editions Feydeau numismatique, 1980, in-4°, 259 p.

Sont cités Dourdan (1907) et Meudon (1973).

DUPIRE (Pierre), *Champlan et ses habitants.* Longjumeau, Groupe Imprimerie de l'Association Renaissance et Culture de Longjumeau, 1982, in-4°, 120 p.

*Ebauche du livre blanc d'Ile-de-France* présenté le 20 mars 1982 aux Etats régionaux de l'Environnement. Paris, Etats régionaux de l'Environnement, 1982, in-4°, 139 p.

*En parcourant l'Yvette.* Palaiseau, syndicat intercommunal pour l'aménagement hydraulique de la vallée de l'Yvette, s. d. [1982], in-4°, 28 p.

*L'Essonne en chiffres.* Chambre de commerce et d'industrie de l'Essonne, préfecture de l'Essonne, 1982, dépliant.

*L'Essonne : passé, aspects physiques, démographiques et économiques.* Evry, Centre départemental de documentation pédagogique, 1982, in-8°, 32 p. + 36 diapositives + 1 livret d'accompagnement.

*Les fossiles du falun d'Auvers-Saint-Georges stampien, Essonne.* Evry, Centre départemental de documentation pédagogique, 1982, in-4°, 26 p. + 35 p.

FOUREST (Henri-Pierre) et SAINTE-FARE-GARNOT (Pierre-Nicolas), *Les pots de pharmacie : Paris et l'Ile-de-France.* Paris, Editions Roger Dacosta, 1981, in-4°, 232 p.

Parmi les lieux de fabrication, soulignons Longjumeau, Sceaux, Bourg-la-Reine.

*Fresnes [Val de Marne] à travers les âges, monographie.* Villeneuve-le-Roi, chez D. Renouvin, 41 rue des Tilleuls, 1980, 130 p., ill.

GATOUILLET (Françoise), *La verrière de la chapelle de la Vierge en l'église de Saint-Sulpice-de-Favières (Essonne).* Mémoire de maîtrise 1970-1975, in-4°, 182 p. dact.

GAUCHER (Gilles), *Sites et cultures de l'âge du bronze dans le bassin parisien, XV<sup>e</sup> supplément à Gallia Préhistoire.* Paris, C.N.R.S., 1981, in-4°, 462 p., XVI pl.

Enfin, une synthèse sur l'Age du bronze en Ile-de-France. Elle constitue le livre de base, pour cette période, dans notre région : étude des sites et des cultures. Tables très commodes. Sont signalés pour l'Essonne les sites suivants : Boutigny, Champcueil, Corbeil-Essonnes, Le Coudray-Montceaux, Dourdan, Draveil, Grigny, Morsang-sur-Seine, Ris-Orangis, Saintry, Videlles, Vigneux.

GENARD (Jean-Marie), *L'industrie du bas et autres ouvrages de bonneterie à Dourdan aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.* Paris, Université de Paris I, mémoire de maîtrise, 1980-1981, in-4°, 252 p.

GODINEAU (Robert), *Imprimerie, travail et culture. Les activités culturelles proposées par le comité d'entreprise et les comités d'établissement de la Néogravure, 1946-1978.* Maîtrise, Paris I, 1982, 214 p.

GRASSION (Jean) et DURIF (Frans), *Marquis de Bombelles, journal.* Genève, Libr. Droz, 1977-1982, 2 t., in-8°, 399 p. + 412 p. On relève dans la table : Bagneux, Bâville (château), Châtillon, Brunoy (domaine), Le Marais (château), Meudon, Saint-Maurice-Montcouronne (château).

GRUSON (V.), *Champcueil : Mairies et Maires.* Ville de Champcueil, 1982, in-4°, n. p.

*Guide touristique et pratique de Dourdan et de son canton.* Dourdan, Office de Tourisme-syndicat d'initiative, 1982, in-8°, 55 p.

HAZLEHURST (F. Hamilton), *Gardens of illusion. The genius of Andre Le Nostre.* Nashville (Tennessee) Vanderbilt University Press, 1980, in-4°, 420 p., ill.

Cite pour notre région : Brunoy, Bonne non identifié mais sans doute Chamarande, Issy, Meudon et Sceaux.

HEBER-SUFFRIN (Anne) et TIXIER (Thierry), *Ecothek, la prise en compte des informations sur la pollution atmosphérique, mai 1981*. Paris, I.A.U.R.I.F., 1981, in-4°, 50 p.

*Il était une fois... Epinay-sur-Orge : la vigne, le chemin de fer, le domaine de Vaucluse*. Epinay-sur-Orge, Association Epinay Accueil, 1<sup>er</sup> trim. 1982, in-8°, 61 p.

*Initiation (I') à l'environnement en Ile-de-France, répertoire des organismes réalisant des actions d'initiation à l'environnement*. Paris, Délégation régionale à l'Architecture et à l'Environnement d'Ile-de-France, 1982, in-4°, 84 p.

*Joseph Bara (1779-1793), pour le deuxième centenaire de sa naissance*. Ville de Palaiseau, 1981, in-4°, 162 p.

JOUANEN (A.), *Histoire de Nozay*. Marcoussis, Impr. B.A.G., 3<sup>e</sup> trimestre 1982, in-8°, 47 p.

KONIG (Marie), *Notre passé est encore plus ancien*. Paris, Editions Robert Laffont, 1982, in-8°, 219 p.

Les origines de l'homme. Un chapitre sur les grottes ornées, entre autres celles du massif de Fontainebleau.

KOZEBROCKI (J.-J.), *Atlas touristique 1982*. Corbeil-Essonnes, Chambre de Commerce et d'Industrie de l'Essonne, 1982, in-4°, 10 p. + 8 p. + cartes.

LACHIVER (Marcel), *Vin, vigne et vigneron en région parisienne du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. Pontoise, Soc. historique et archéologique de Pontoise, du Val-d'Oise et du Vexin, 1982, in-8°, 957 p.

Thèse remarquable : instrument de travail obligatoire pour quiconque s'intéresse à la vie économique de la région du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle.

LE GARREC (Evelyne), *Séverine, une rebelle (1855-1929)*. Paris, éditions du Seuil, 1982, in-8°, 308 p.

LEROY (Didier), *Yerres en cartes postales anciennes*. Paris, Impr. Louyot, 1982, in-8°, 107 p.

*Livre blanc de l'environnement, l'Ile-de-France, états régionaux de l'environnement*. Poitiers et Ligugé, Imprimeries Aubin, mai 1982, in-4°, 64 p.

*Livre blanc de l'Essonne*. Chamarande, UDADNE [1982], in-16°, 47 p.

MAGNOL-MALHACHE (Véronique) et WEILL (Georges), *Jardins et paysages des Hauts-de-Seine de la Renaissance à l'art moderne*. Catalogue de l'exposition présentée par les Archives départementales des Hauts-de-Seine du 4 mai au 31 juillet 1979. Nanterre, Archives des Hauts-de-Seine, 1982, in-8°, 135 p.

MAHAUX (M<sup>me</sup>), *Le domaine de Chamarande, historique et description*, 1980, in-4°, 13 p. dact.

MARTINET (Michel), TUDURI (Philippe) et BOYER (Philippe), *Ecothek, l'information sur la faune et la flore*. Paris, I.A.U.R.I.F., 1981, in-4°, 48 p.

MATHERON (Janine), *Un monastère de femmes à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : l'abbaye Notre-Dame du Val-de-Gif d'après un compte manuscrit de 1384-1389*. Mémoire de maîtrise présenté sous la direction de Philippe Contamine. Université de Paris X, 1981-1982, in-4°, 135 p. + LXXVI p.

Publication et analyse du compte. Essai de reconstitution des lieux au XIV<sup>e</sup> siècle.

MERLIN (Pierre), *L'aménagement de la région parisienne et les villes nouvelles*. Paris, La Documentation française, 1982, in-8°, 212 p. + 13 tableaux + 26 figures.

*Modes et costumes à l'époque de Talma, musée de Brunoy, 24 avril-14 mai 1982*. Ville de Brunoy, 1982, in-4°, 39 p.

MOREAU (Jean), *Eglise Saint-Honest, Yerres*. S. l., avril 1982, in-4°, 18 p. ronéo.

*Paris (le) souterrain de Félix Nadar 1861, des os et des eaux*. Paris, Caisse-nationale des Monuments historiques et des sites, 1982, in-8°, 64 p.

PERRAULT (Charles), *Le labyrinthe de Versailles 1677*. Paris, Editions du Moniteur, 1982, in-8°, 82 p.

*Petit guide vert de la vallée de la Bièvre*. Association des Amis de la Vallée de la Bièvre, 1982, in-8°, 112 p.

PIZZORNI-ITIE (Florence), *La haute vallée de la Bièvre, une histoire au futur*. Association des Amis de la vallée de la Bièvre, 1982, in-4°, 97 p.

*Recensement général de l'Agriculture, 1979-1980, Prosper, Essonne, Communes*. Paris, Imprimerie Nationale, 1982, in-4°, 29 p. + XIII p.

*Recensement général de l'Agriculture, 1979-1980, Prosper, Essonne, Régions agricoles*. Paris, Imprimerie Nationale, 1982, in-4°, 56 p. + XIII p.

*Répertoire des documents nécrologiques français* par Jean-Loup LEMAITRE, (Recueil des historiens de la France). Paris, I. N., 1980, 2 vol. in-4°.

Nous avons relevé dans le premier tome : dans le diocèse de Sens : Guigneville ; dans le diocèse de Paris : St-Guénault de Corbeil, prieuré du Val St-Eloi de Longjumeau, Longpont, abbaye Notre-Dame d'Yerres, St-Spire de Corbeil, église St-Nicolas de Corbeil, église St-Pierre et Paul d'Ivry, église de St-Pierre du Perray.

*Richesses d'art du canton de Limours, exposition photographique*. Corbeil-Essonnes, Archives départementales de l'Essonne, 1982, in-4°, 14 p.

Catalogue de l'exposition organisée à partir des dossiers de pré-inventaire du canton de Limours encore inachevé.

RIVAL (Ned), *Les amours pervers, une biographie de Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne*. Paris, Librairie académique Perrin, 1982, in-8°, 347 p.

*Route express F 6, section rocade nord de Corbeil, autoroute F 5, impacts sur le paysage*. [Evry], Direction départementale de l'Équipement, in-4°, [1980], 6 p., cartes.

SACHS (Karol), *Zones rurales sub-urbaines, étude de cas de six communes du département de l'Essonne*. Paris, Université Paris VIII, 1977, in-4°, 104 p.

Ce sont six communes du canton de Saint-Chéron.

*Sainte-Geneviève-des-Bois 1900-1960, naissance d'une ville*. Ste-Geneviève-des-Bois, 1982, in-4°, 43 p.

*Sainte-Geneviève-des-Bois par les cartes postales*. t. I. Association Renaissance et Culture, 1982, in-4°, 39 p.

SAINT-JEAN BOURDIN, *Analyses des très riches heures du duc de Berry, identification des personnages figurant dans le calendrier*. Paris, Impr. H. Vial, 1982, in-8°, 142 p.

SARTRE (Josiane), *Châteaux « brique et pierre » en France, essai d'architecture*. Paris, Nouvelles Editions Latines, 1981, in-8°, 206 p.

SEMENTERY (Michel), *Les présidents de la République française et leur famille*. Paris, Ed. Christian, 1982, in-8°, 378 p. p. 129-161 : Sadi Carnot.

SNEYERS (Jacqueline), *Allocution du 28 septembre 1982 pour le dixième anniversaire du domaine des Réaux, Soisy-sur-Ecole*, 1982, in-4°, 14 p.

SPIVAKOFF (Pierre), *Sarah Bernhardt vue par les Nadar*. Paris, Editions Herscher, 1982, in-f°, n. p.

TASSE (Gilles), *Péroglyphes du bassin parisien*. Paris, Editions du C.N.R.S., 1982, in-4°, 185 p.

Intéresse : Milly-la-Forêt, Boutigny-sur-Essonne, D'huison-Longueville et Buno-Bonnevaux.

TREBUCHET (Georges) et GAUTIER (Christian), *Une famille, une maison, Vilmorin-Andrieux*. L'historique de Verrières, Igny, 1982, in-4°, 119 p.

*XXX<sup>e</sup> anniversaire de l'installation de la Chambre de Commerce et d'Industrie dans ses locaux corbeillois*, Corbeil-Essonnes, Chambre de Commerce et d'Industrie, 1981, in-4°, 13 p. + 7 p. dact.

*30<sup>e</sup> salon d'art Milly-la-Forêt, 3-4-5 juillet 1982*. Imprimerie Milly-la-Forêt, 1982, in-16°, n. p.

VACHER (Jean-Louis), *Travail de troisième cycle d'architecture, Analyse urbaine de Palaiseau, propositions de réaménagement du centre ville*. Paris, Unité pédagogique d'architecture n° 6, s. d. [1982], 218 p.

*Vivre à Yerres, annuaire municipal 1982*, in-8°, 112 p. p. 6-13 : Un peu d'histoire.

*Vos dimanches en Ile-de-France*. Paris, Région d'Ile-de-France, 1982, in-4°, dépliant.

WINOCK (Michel), *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*. Paris, Editions du Seuil, 1982, in-8°, 218 p.

## PERIODIQUES

*Antony (en 1852), une grande histoire de l'abbé ENJALVIN* dans *Banlieue-sud l'Echo*, du n° 29 au n° 39, 1981, du n° 1 au n° 16, 1982.

*Aspects de la géologie de l'Ile-de-France Sud* dans *Cahiers de l'Université Paris-Sud (XI)*, n° 3, mars 1982, 335 p. + VII annexes.

AUBRIOT (Pol), CARON (Jean-Pierre), MAUGEAIS (Jean-Clément), *Architecture : la recherche de la qualité* dans *Revue française des télécommunications*, n° 42, janvier 1982, p. 30-36.

CAVAILLER (Paulette), *Etiolles et Madame de Pompadour*, dans *Rotary international, club d'Evry-Corbeil*, janvier 1982, p. 34-36.

DARMAGNAC (André), *Confession d'un géographe appliqué*, dans *Historiens et géographes*, n° 289, avril-mai 1982, p. 802-809.

DEJOUY (André), *De Rougemont [Seine-Saint-Denis] à Charenton [Val-de-Marne] François de Coulmier [ancien Prémontré, élu député aux Etats Généraux, puis directeur de l'asile de Charenton]*, dans *En Aulnoye jadis. Société historique du Raincy et du pays d'Aulnoye (Le Raincy)*, 1981, n° 10, p. 38-41.

*Les deux roues en Ile-de-France*, bulletin de la Direction régionale de l'Équipement d'Ile-de-France, n° 10, janvier 1981. Orsay est ville pilote en cette matière.

*Du nouveau dans la créativité populaire avec Szekely* dans *Galerie des Arts*, n° 210, février 1982.

FLEURY (Michel), *Informations archéologiques* dans *Gallia*, t. 39, 1981, fasc. 2, p. 292.

Note très brève sur la fouille d'une tombe gallo-romaine à Ris-Orangis dont nous avons rendu compte en 1976.

GERBAUD (Henri), *Les fonds du Châtelet de Paris et de la prévôté d'Ile-de-France aux Archives nationales dans Stemma*, t. IV, fasc. 3, cahier n° 15, 3<sup>e</sup> trimestre 1982, p. 240-251.

GIARD (Jean-Baptiste), *Les trésors de monnaies romaines à Paris et dans la « Civitas Parisiorum » : un problème d'attribution dans Cahiers de la Rotonde*, 5, 1982, p. 7-16, 2 cartes.

GODINEAU (Robert), *Les archives du comité central d'entreprise de la Néogravure*, dans *Bulletin du Centre de recherches d'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme*, n° 6, 1981-1982, p. 87-103.

*Ile (l')-de-France à travers les recensements dans Aspects économiques de l'Ile-de-France*, n° 3, décembre 1981, 16 p.

*Informations archéologiques, Ile-de-France dans Gallia Pré-histoire*, t. 24, 1981, fasc. 2, p. 321-326.

Signale l'inscription à l'inventaire supplémentaire de la grotte de Prinvaux à Boigneville (13 octobre 1980), du polissoir de Buno-Bonnevaux (3 avril 1980) et de la grotte du Petit Boinveau à Bouray (6 novembre 1979) et l'étude par Alain Senée du menhir de Brunoy — rend compte de la fouille 1979-1980 d'Etiolles et de la fouille d'Alain Senée à Vigneux-sur-Seine.

KALAORA (Bernard), *Naissance et développement d'un loisir urbain, la forêt de Fontainebleau dans Etudes rurales*, n° 83, juil.-sept. 1981, p. 97.

KJELLBERG (Pierre), *En avant citoyens ! dans Connaissance des arts*, n° 367, septembre 1982, p. 62-65.

A propos de « la Liberté guidant le peuple » de Delacroix.

LEFEVRE (Simone), *Les monastères et la rénovation du réseau routier médiéval en Ile-de-France dans 104<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes*, Bordeaux, 1979, in-8°, p. 303-316.

LUTRAT (Jacques), *Recherches sur la naissance de saint Vulfran à Villemarechal dans La revue de Moret et de sa Région*, 4<sup>e</sup> trim. 1982, p. 92-94.

Jusqu'ici on a fait naître saint Vulfran à Milly-la-Forêt à partir d'un toponyme latin mal identifié.

MERLIN (Pierre), *Les transports à Paris et en Ile-de-France dans Notes et Etudes documentaires*, n° 4 659-4 660 du 12 mars 1982, 282 p.

MONNIER (Raymonde), *Antony sous la Terreur* dans *Annales historiques de la Révolution française*, n° 248, avril-juin 1982.

MORICEAU (J.-M.), *Mariages et foyers paysans aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : l'exemple des campagnes du sud de Paris* dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXVIII, juillet-septembre 1981, p. 481-502.

MORNER (Nils-Axel), CAILLEUX (André) et DESCHAMPS (Marc), *Palaeomagnetism and stratigraphy of a quaternary profile at Orveau 45 km of Paris* dans *Würzburg geographisches Arbeit*. 1982, vol. 56, p. 181-187.

*Morsang-sur-Orge* dans *l'Observateur de la région sud de Paris*, n° 1, janvier 1982, p. 8-9, et n° 2, février-mars 1982, p. 8-9.

PARMANTIER (Philippe), *A Juvisy (Essonne), maîtrise de l'urbanisme contre spéculation immobilière* dans *Communes et Régions de France*, n° 211, novembre 1982, 4 p.

PASTEUR (Claude), *Le prieuré de Sainte-Radegonde [au Coudray-Montceaux] (Essonne)*, dans *Vieilles maisons françaises*, n° 42, octobre 1969, p. 49-51.

PERRIN (Jean), *La Brie dans l'œuvre d'André Dunoyer de Segonzac*, dans *Revue d'histoire et d'art de la Brie et du Pays de Meaux*, n° 33, 1982, p. 55-68.

*Revoir Delacroix, exposition (17 juin - 22 sept.) au Cabinet des Dessins du Louvre* dans *Gazette des Beaux Arts*, octobre 1982, p. 1.

ROUSSEAU (René), *Vieilles familles dans l'histoire de Bagneux [Hauts-de-Seine]* dans *Les Amis de Bagneux. Bulletin de l'association les amis de Bagneux*, 1981, n° 6, p. 18-26.

SOLEILHAVOUP (François) et CAILLEUX (André), *Poches de décalcification quaternaires en doigt de gant (au sud de Paris)*, dans *Biuletyn instytutu geologicznego*, n° 321, 1980, p. 225-238.

SOLEILHAVOUP (François) et CAILLEUX (André), *Sur le périglaciaire quaternaire d'Orveau (sud de Paris) dans Recherches géographiques à Strasbourg*, n° 16-17, 1891, p. 45-59.

TOUSSAINT (Hélène), *A propos de Delacroix : le legs Le Guillou au musée du Louvre* dans *La revue du Louvre et des musées de France*, n° 3, 1982, p. 181-187.

TOUSSAINT (Hélène), « *La liberté guidant le peuple* » de Delacroix, dans *La revue du Louvre*, n° 5/6-1982, p. 399-400.

VIÉ (Jacques), *L'itinéraire spirituel de Péguy. A propos de « Péguy entre l'ordre et la révolution » de Gerald Leroy*, dans *L'information historique*, vol. 44, 1982, p. 214-217.

*Voies (Les) étroites de Szekely* dans *Arts*, n° 54, février 1982, p. 5.

La Fédération des Sociétés historiques et archéologiques d'Ile-de-France a distribué en 1982 :

— le tome n° 31 de ses Mémoires constitué par la table des publications de 1949 à 1979 ;

— le tome n° 32 qui réunit les communications faites au colloque sur « le Haut Moyen Age en Ile-de-France » tenu à Chelles les 19 et 20 avril 1980, toutes d'un très grand intérêt ; trois parmi elles intéressent plus particulièrement l'Essonne et le Hurepoix, ce sont : *les monnaies mérovingiennes en région parisienne*, par Jean LAFURIE (p. 161-184) ; *l'exode et l'implantation des reliques des saints de l'ouest de la France en Ile-de-France aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles* par Elisabeth CORVISIER (p. 289-298) et *La reconstitution des monastères après les invasions normandes en Ile-de-France* par Simone LEFÈVRE (p. 299-314) ;

— le tome n° 33 qui intéresse surtout l'histoire de Paris.

Le Centre de recherche ethnologique de Paris et de l'Ile-de-France (CREPI) a pris la succession de l'ancienne Fédération folklorique d'Ile-de-France ; il a publié le premier bulletin d'une 5<sup>e</sup> série pour les années 1980 et 1981. Nous y avons relevé : p. 21-30, *costumes du Gâtinais à la fin du XIX<sup>e</sup> S.* par Marc VERDIER et p. 31-96, *L'ethnologie en Ile-de-France, bibliographie 1972-1976.*

L'institut d'aménagement et d'urbanisme de l'Ile-de-France a fait paraître en 1982, deux *Cahiers* :

— dans le n° 65 (juin), on trouve *Intégration du bâti dans un paysage rural*, démonstration faite à partir de quatre cas à Boinville-le-Gaillard, Sonchamp, Bullion et Ablis et *La géothermie, une source d'énergie pour l'Ile-de-France* ;

— dans le n° 66 (octobre), nous avons relevé *Recensement de 1982 et évolution spatiale en Ile-de-France, premières impressions* ; *le P.M.I. en Ile-de-France, l'emploi en Ile-de-France* ; *le marché des bureaux en Ile-de-France et Habitat emploi et transport, une nouvelle approche*.

Cet organisme a également publié plusieurs *Informations d'Ile-de-France* consacrées aux finances locales (n° 57 de janvier), aux friches industrielles (n° 60 d'avril-mai), aux îlots sensibles (n° 61 d'octobre).

*Le Bulletin d'information des maires de l'Essonne* n'a donné cette année que peu d'articles d'intérêt historique ou géographique ; ce sont : *la forêt dans le département de l'Essonne* (janvier, p. 3-7) et *Un illustre châtelain d'Auvers-Saint-Georges, Jacques Amyot*, par Paulette CAVAILLER (septembre, p. 4-7).

Le groupe d'études, de recherches et de sauvegarde de l'art rupestre (G.E.R.S.A.R.) a publié deux bulletins : nous avons noté dans le n° 18 *Pélerinage et découverte récente au Mont [Balancourt]*, par A. BENARD et A. SENEÉ et *Supplément 1980 et 1981 à la bibliographie des travaux et publications concernant l'art rupestre des massifs gréseux de l'Ile-de-France*, par Jean POIGNANT ; dans le n° 19, *Histoire des recherches sur l'art rupestre de l'Ile-de-France, 11<sup>e</sup> partie 1958-1960*, par POIGNANT et *Y-a-t-il corrélation entre murets de pierres sèches et abris ornés ?* par R. DIOT et G. NELH.

Dans le *Bulletin du centre généalogique de l'Essonne*, nous avons remarqué : *Coqs de village de l'Élection de Paris*, par Jean-Marc MORICEAU (n° 11, juillet-sept. 1981, p. 46-52) ; *Etrangers et errants en Hurepoix : Forèziens et Lyonnais* (n° 13, janv.-mars 1982, p. 7-9) ; *Une ancienne famille du Hurepoix : les Riou (ibidem, p. 11-14)* et *Ce que devint Isaac Jacquelot, ministre du Temple de Saint-Escobille de 1671 à 1672 et l'origine probable de sa famille*, par Foulques JOSSEAUME n° 15, juillet-sept. 1982, p. 43-44).

La Société d'art et d'histoire du Val de l'Yerres a distribué le n° 8 (déc. 1981) de sa revue *Le Monmartel* entièrement consacré au général San Martin, libérateur de l'Argentine, du Chili et du Pérou, mort en 1850 et inhumé quelque temps à Brunoy de 1861 à 1880 (correspondance, généalogie, chronologie, articles de MM. GUZMAN et MONTAUDON, illustrations), et le n° 9 (déc. 1982) dans lequel nous avons relevé : *Eugène Delacroix en Sénart*, par Hélène FUCHS (p. 9-16) ; *Hélène Fuchs*, par G. R. (p. 17-19) ; *Dénombrements, arpentages, cadastre à Epinay-sous-Sénart*, par Ph. CURTAT (p. 20-27), *La fête civique de Brunoy sous la Terreur*, par F. GREFFET (p. 28-37) et *Extrait d'une chronique familiale*, par P. LACROIX (p. 39-49).

Une association s'est créée à Bouray autour de Monsieur Sineau ; elle a diffusé ses deux premiers bulletins. Dans le n° 1 (1981), figurent : p. 3-4, *Les armoiries de Bouray : une énigme, une explication* [sur la façade de la gare d'Austerlitz décorée par Elias Robert], p. 5-10, *Le général de Montholon* [propriétaire du château de Frémigny, enterré à Bouray] et p. 11-17, *La Juine*. Dans le n° 2 (1982), on trouve : p. 2-6, *Le dieu de Bouray* [sculpture gauloise], p. 7-9, *La tour de Pocancy et le télégraphe Chappe*, p. 10-15, *Les métiers d'autrefois, le sabotier*, p. 16, *Plaidoyer en faveur du pont de Cochet*, p. 17, *Trouvaille et prospection* [meule en meulière et hache en silex].

La jeune société d'art et d'histoire du pays de Châtres a fait paraître cette année trois bulletins de liaison. Le n° 2 (février) comporte : *Le « Paris-Arpajon »*, par A. MAURY (p. 7-15) et *Louis, marquis d'Arpajon* (p. 22-26). Dans le n° 3, nous avons noté : *Chanteloup, domaine royal, à travers les âges*, par Alain PABIOT (p. 4-12) et *Noëls de Chastres* (p. 26-27) et dans le n° 4 (novembre) : *Vue de la ville de Châtres par le sieur de La Pointe, 1699* [commentaire par M. THIBIERGE] (p. 33-34), *Les noëls de Chastres, 16<sup>e</sup> S.* (p. 37-41), *La ruse du curé Legastellier* [de Châtres] ou de l'abbé Vincent [de Montlhéry] (p. 42-46) et *Chanteloup domaine royal à travers les âges*, par A. PABIOT (p. 47-50).

Cette année, ont paru deux numéros des *Cahiers des pèlerins du Hurepoix, de l'Yveline et de Normandie*. Dans le n° 3 (déc. 1981), nous avons remarqué : *Le musée de Dourdan, un musée insolite*, reproduction d'un texte de Jean CHANSON de 1974 (p. 5-7), *Promenade le long de l'Orge* [en amont de Dourdan et dans la ville], par A. GARRIOT (p. 8-37 avec illustrations),

*Les inondations de l'Orge à Dourdan*, par le même auteur (p. 39-40), *Auguste Maquet*, par Michel STAVROU (p. 48-55), *La vie paysanne à Corbreuse aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> S.*, par J.L. PRETER (p. 56-67), *Un emplacement gallo-romain, Allery [à Corbreuse]*, par A. GARRIOT et J.L. PRETER (p. 71-76) et *Sauvegardons et protégeons nos mares*, par J-J. IMMEL (p. 85-91). Dans le n° 4 (juillet 1982), nous trouvons : *Essai sur l'histoire de Corbreuse du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> S.*, par E. AUVRAY (p. 4-27), *La grange de Paris [à Corbreuse]*, par A. GARRIOT p. 28-29), *Nicolas Billiaut*, par J.L. PRETER (p. 30-32), *Les églises, chapelles et autres lieux de culte existants ou disparus à Dourdan* (p. 31-41), *L'ancienne léproserie Saint-Laurent [à Dourdan]* (p. 46-59), *Croix et cimetières d'antan de Dourdan* (p. 60-74) et *La Croix des champs [aux Granges-le-Roi]* (p. 75-76) ces quatre derniers articles dus à A. GARRIOT.

La Société historique du canton de Saint-Arnoult-en-Yvelines a distribué deux bulletins de sa revue *Au pays de la Remarde* : le n° 24 (mars 1982) est le catalogue de l'exposition *1500 ans d'architecture religieuse*, le n° 25-26 (avril 1982) est consacré à la présentation et à l'historique des églises du canton, par Pierre LECHAUGUETTE.

Dans la *Revue de la Société historique de Villiers-sur-Marne et de la Brie française*, n° 9, 1981, nous avons relevé : *Guillaume Budé, seigneur de l'humanisme et de Villiers-sur-Marne*, par René GARGUILO (p. 3-22) et *Les moulins à eau et à vent de la Brie française* [technique, exemples, carte comportant la Brie Essonnienne], par Joseph DELIVRE (p. 23-39).

Dans le *Bulletin intérieur du Cercle d'études savantes, artistiques... de Villeneuve-le-Roi* (C.E.S.A.F.), n° 1 et 2 de 1982 ont paru deux articles de Christian CHAUDRE : *Le château seigneurial de Villeneuve-le-Roi 1596-1764* et *Le lotissement du parc de La Faisanderie [à Villeneuve-le-Roi] avant 1914 : conjoncture et méthode de vente*.

La Société des Amis de Meudon a publié les numéros 157 et 158 de son bulletin ; on y trouve des notices concernant l'histoire, l'archéologie et la vie artistique de Meudon.

Parmi les articles historiques parus dans les bulletins municipaux, nous avons relevé les études originales suivantes : *Les*

*échos de notre histoire*, par BEURDELEY dans *B.O.M. de Balancourt*, n° 6, 4<sup>e</sup> trim. 1981 ; *Un peu d'histoire... Bouray pendant la guerre civile de la Fronde*, par H. SINEAU dans *Vivre à Bouray*, déc. 1979 ; *Le Hurepoix vous connaissez*, par Guy FRANCOIS dans *Cerny, informations municipales*, n° 11, 1982. *En marge de l'histoire de Draveil... les grèves « dites » de Draveil-Vigneux*, par René FONTAINE et *En 1902, la rage à Draveil*, par Pierre ROYER dans *B. O. M. de Draveil*, n° 44, déc. 1982 ; *Marcher à Gif : les chemins piétonniers de la vallée et des bois*, par Robert TRIMBACH et Jacques DEVYNCK dans *Gif informations*, n° 78, avril 1982 ; *La Gruerie* dans *B. M. de Gometz-la-Ville*, déc. 1982 ; *Limours autour de 1906*, par Annie JACQUET dans *B. M. de Limours*, n° 44, janv.-fév. 1982 ; *Un peu d'histoire [sur l'orgue]*, par Yves FERRATON dans *l'Echo de Longjumeau*, n° 24, mars 1982 ; *Les délibérations d'antan... les problèmes d'autrefois (suite)* dans *B. M. O. de Morangis*, n° 42 et 43, janv.-mai 1982 ; *Feu le château d'Orsay*, par M. SIZURMY dans *Orsay information*, n° 48, juillet 1982 ; *Histoire de St-Michel-sur-Orge (suite)* par SIMOND dans *B. M. I. de St-Michel*, n° 79 à 87, janv.-oct. 1982 ; *Esquisse d'une histoire : l'église Notre-Dame de Sermaise*, par J.-J. IMMEL dans *B. M. de Sermaise*, 1982 ; *Le centenaire du 14 juillet ou Vaugrigneuse il y a cent ans* dans *Vaugrigneuse B. M.*, n° 7, juin 1981 ; *Vieilles pierres [blason des Huault mis au jour]*, *Histoire de Vayres [pendant la dernière guerre]* et *Carrières et carriers, naguère et aujourd'hui*, par Roger BAILLY dans *B. M. de Vayres-sur-Essonne*, n° 13, 1982 ; *L'origine des noms de rues et places de Vigneux-sur-Seine*, par Roger BERGOUGNOUX et André LENDORMY dans *Votre ville Vigneux-sur-Seine*, n° 19 à 27, janv.-sept. 1982.

Dans les bulletins paroissiaux, nous avons noté : *Juin 44, les bombardements de Bures*, par Louis MICHEL et Michel DEVERGNE dans *Le Messager de Bures-sur-Yvette*, n° 253, juin-août 1982 ; *Le château seigneurial de Quincy après la Révolution*, par Maurice LAHAYE dans *En Equipe*, B. P. de Quincy-sous-Sénart, n° 270 à 272 de 1982 ; *Saint-Martin [de Savigny] aux XIX<sup>e</sup> S.*, par J. N. LAURENCEAU dans *Grain d'Orge B. P. de Savigny*, n° 83, mars 1982.

Pour terminer, nous citerons encore quelques articles parus dans des journaux divers : *Si Chilly m'était conté, le blason de Chilly-Mazarin*, par J. BAUTRAIT dans *Bulletin des parents*

*d'élèves des écoles publiques de Chilly-Mazarin, mars 1982 ; De la rue Paul Doumer à la rue Aristide Briand : l'histoire de la rue Saint-Antoine [d'Etampes], Gustave Moreau, un peintre inspiré par la Juine et Regards sur le passé [les marchés d'Etampes] dans Le Pli d'Etampes, n° 329, 333, 367 de 1982 ; Pour guider vos pas, par Robert LIGONNIERE [le château de la Madeleine à Chevreuse, la maison de Fernand Léger, l'ange blond de Guyancourt, description de Vaugrigneuse, musée de l'aviation à Cerny, vallée de l'Yvette] dans Chevry-Contact, n° 85 (janv.) à 94 (nov. 1982) et Montlhéry au début du xx<sup>e</sup> S. (suite), par A. JOUANEN dans L'Essor de Montlhéry, n° 45 (déc. 1982).*

### TRAVAUX EN COURS

AUGRANDMENY (M<sup>lle</sup>), *L'Industrialisation de l'Essonne* (Mém. de maîtrise).

BOURGEAU (Laurent), *Dourdan, introduction à l'étude d'un centre de production céramique* (D. E. A. de 3<sup>e</sup> cycle à l'Ecole des Hautes études en sciences sociales).

FARCY (M.), *Etude de la propriété en Beauce au début du XIX<sup>e</sup> S.* (thèse de doctorat d'état-géographie).

LAURENCE (M<sup>lle</sup>), *Les activités industrielles de l'Essonne* (Mem. de maîtrise).

MORICEAU (Jean-Marc), *Les fermiers laboureurs de l'Ile-de-France, 17<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> S.*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle.

## CHRONIQUE

### Archéologie

Les cours de formation permanente en archéologie se poursuivront en 1983-1984 à l'Institut d'Art et d'Archéologie, 3 rue Michelet, 75006 Paris.

Ouverts à tous, ils proposeront quatorze thèmes d'enseignement de 1<sup>er</sup> et de 2<sup>e</sup> cycle : préhistoire, archéologie grecque, archéologie romaine, archéologie gallo-romaine, archéologie médiévale, archéologie urbaine, etc...

Ne débouchant sur aucun diplôme, ils peuvent offrir cependant une aide efficace aux amateurs dont la formation de base est insuffisante.

Pour obtenir le programme complet des enseignements, s'informer auprès de l'Institut, service de la formation permanente.

### Comité départemental du tourisme et des loisirs

Le C. D. T. L. E. poursuit ses activités :

- Concours d'affiche « prestige de l'Essonne ».
- Assises départementales du tourisme du 17 au 20 juin à Verrières-le-Buisson comportant une table ronde sur le thème « quels tourisms, quels loisirs en Essonne » et une exposition photographique « Tourisme et loisirs en Essonne ».
- Participation à la préparation d'une enquête financée par la région sur le tourisme dans le sud de l'Essonne.
- Deuxième rendez-vous de Chamarande le 26 septembre (randonnées, spectacles, jeux).
- Edition de nouveaux dépliants « l'Essonne à bicyclette », « Tourisme et loisirs en Essonne » et « Chemins de petite randonnée ».

### **Environnement**

Le système de documentation informatisée sur l'environnement de l'Ile-de-France dit « Ecothek » mis au point par l'Institut d'aménagement et d'urbanisme d'Ile-de-France tout au long de l'année 1981 est opérationnel aux Archives départementales depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1982 puisque le Conseil général a bien voulu décider le recrutement, à cette date, de Monsieur Gitton qui est chargé de poursuivre la recherche de la documentation dans les services départementaux (750 titres répertoriés), de faire fonctionner le terminal afin de répondre aux questions du public, des associations, des chercheurs et de l'administration (70 interrogations en Essonne) et enfin de surveiller et de faire visiter les deux sites géologiques acquis par le département à Auvers-St-Georges et Ormoy-la-Rivière.

### **Festival de l'Ile-de-France**

Pour la cinquième année, ont été organisés des concerts dans diverses villes de la région. Le thème en était « Musique de Vienne ».

Citons Corbeil-Essonnes, Draveil, Etréchy, Fleury-Mérogis, Sceaux, Sèvres, Verrières-le-Buisson, Vigneux.

### **Généalogie**

Un nouveau groupe généalogique a vu le jour : Atelier de recherches généalogiques, héraldiques, onomastiques et sigillographiques à Mennechy, 7, rue de l'Arcade.

### **Inventaire des richesses artistiques**

Le comité départemental chargé de préparer l'établissement de l'inventaire général des monuments et richesses artistiques de l'Essonne avec l'aide et sous contrôle scientifique de la commission nationale et de la commission régionale, institué par arrêté ministériel du 19 novembre 1981, s'est réuni pour la première fois le 15 octobre 1982 sous la présidence de M. le Commissaire de la République. Il a précisé son programme pour 1983 : avancement de l'inventaire scientifique du canton d'Etam-

pes et achèvement du repérage préalable à l'inventaire scientifique dit « pré-inventaire » commencé en 1970.

Les fiches réalisées cette année sont au nombre de : 156 fiches de monuments, 44 fiches d'objets et 264 photographies.

La documentation rassemblée en 13 ans représente : 2 814 fiches de monuments, 3 900 fiches d'objets et 8 524 photos.

### **Pré-inventaire des richesses naturelles**

Le recensement des sites naturels à protéger se poursuit et le comité signale aux services compétents les informations qui lui parviennent sur les sites nouveaux et sur les menaces qui pèsent sur certains d'entre eux.

Un dossier de demande de classement en réserve naturelle des sites géologiques les plus importants du département a été réalisé et défendu devant le Conseil national de protection de la Nature.

### **Monuments historiques**

Ont été classés Monuments historiques :

- l'église de Crosne y compris le porche abritant le portail (17 mai 1982) ;
- le théâtre municipal d'Etampes : salle avec son décor (21 septembre 1982).

Ont été inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques :

- l'hôtel de ville d'Etampes : façades et toitures y compris celles des ailes du XIX<sup>e</sup> S. (30 avril 1982) ;
- le théâtre municipal d'Etampes : façades et toitures (21 septembre 1982) ;
- la chapelle Saint-Blaise de Milly-la-Forêt (17 février 1982).

Ont été classés parmi les sites pittoresques de l'Essonne :

- le parc du château de la Grande Maison à Bures-sur-Yvette (13 juillet 1982) ;
- l'ensemble formé par le site des propriétés Le Carmel et Sainte-Thérèse à Montgeron (26 août 1982) ;

— l'ensemble formé par les rives de l'Yerrés, l'Ile des Prévôts et la prairie de Chalandray à Crosne et Montgeron (7 juillet 1982).

Ont été classés monuments historiques les meubles suivants :

- les fonts baptismaux de Chalou-Moulineux (9 mars 1982) ;
- trois chapiteaux déposés place de la Victoire à Etampes, maintenant mis à l'abri au musée (29 janvier 1982),

Ont été inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques :

- 61 objets des églises de Courances, Etiolles, La Ferté-Alais, Guigneville, Itteville, Saint-Cyr-la-Rivière et St-Germain-lès-Arpajon par arrêtés commissariaux du 3 février 1983 et 57 objets des églises de Corbreuse, St-Sulpice de Favières et Courdimanche-sur-Essonne par arrêtés commissariaux du 6 septembre 1982.

### Notes d'histoire littéraire et artistique

Louise Abbéma écrit une lettre enthousiaste sur l'état d'esprit « admirable » du Paris de la guerre, le 3 octobre 1914 (libr. de l'Echiquier, cat. 9, mars 1982).

Juliette Adam, en 1880, dédicait ainsi sa photo : « Les nations appartiennent un peu aux femmes puisque c'est leur être multiplié » (*Ibidem*, cat. 11, oct.).

Bernardin de Saint-Pierre, dans une lettre à Madame Necker du 26 janvier 1780 se justifie des accusations qu'on porte contre son caractère (Nouveau Drouot, 11 juin) et dans une très longue missive, il reproche au comte d'Antraigues son despotisme et divers autres griefs, avec une franchise abrupte (libr. de l'Abbaye, cat. 264, mai).

Daubenton, en mai 1793, lui parle du recrutement militaire (Charavay, cat. 775, mai) et l'abbé Grégoire, le 18 février 1795, glorifie la tolérance et l'encouragement à poursuivre son œuvre anti-matérialiste (Saffroy, cat. 116, déc.).

Plusieurs manuscrits de cet auteur sont passés en vente : quatre pages sur la cruauté envers les animaux (Nouveau

Drouot, 11 juin), trois pages intitulées « Voyage de l'Amazone, suite de ma maladie » (Charavay, cat. 777, février), deux pages sur « les tempéraments » et « la réflexion » (l'Abbaye, cat. 266, septembre) et quelques fragments divers (Saffroy, cat. 114, mai).

Le 17 septembre 1898, Léon Bloy, du Grand Montrouge, répond au poète belge Bernaert parce qu'il s'est décidé à ne plus lui donner de qualifications ridicules, étant donné son ignorance (L'abbaye, cat. 264, mai).

Une journée du souvenir a été organisée à Méréville le 20 juin, par les amis de Jean-Louis Bory : pose de plaques commémoratives, exposition de documents.

Le peintre et graveur Félix Bracquemond adresse de 1904 à 1910, quatre lettres au critique d'art Guillemot ; il lui parle d'un petit tableau à la cire, d'un article le concernant, des inondations, de ses souvenirs, de son père... (L'abbaye, cat. 263, 266, 267, mars à déc.).

Trois lettres de Mac-Orlan à Francis Carco, de juin à octobre 1926 ont été proposées par la libr. de l'Abbaye (cat. 262, 263, janv.-mars). Un manuscrit autographe de Francis Carco sur le poète Jean Pellerin figurait au cat. 775 (mai) de la libr. Charavay.

La comédienne Rose Caron fixe un rendez-vous à M<sup>me</sup> Berard le 16 avril 1910 (L'Abbaye, cat. 262, janv.).

Jean Cocteau dit à Audiberti sa joie d'avoir des poèmes, des lettres et des dessins de lui et illustre sa lettre d'un dessin d'Orphée (Saffroy, cat. 114, mai) ; il remercie le président Auriol d'une décoration et lui adresse des félicitations, 1949-1952 (Nouveau Drouot, 2-12-82) ; il présente ses excuses à Sacha Guitry (Saffroy, cat. 114, mai) ; il prépare, de Milly, avec Marie Hoeck une exposition à New-York, 23 décembre 1935 ; il lui propose de revenir jouer quand elle voudra, 13 septembre 1943 ; il lui parle des vives réactions à une émission de la B.B.C., 23 décembre 1951 ; il lui demande de chercher une place pour la grande fresque de l'hommage à Einstein, 22 décembre 1958 ; il l'imagine parmi les cornemuses du festival, s.d., il recommande à Victor de La Fortelle le décorateur Jean Guérin ; il souhaite un joyeux Noël à Daniel Lander, 1952 (L'Abbaye, cat. 262 à 267, janv.-déc.) ; il discute d'affiche, de livres, de photographies et de dessins dans deux lettres adressées à l'éditeur Matarasso,

s.d. (Saffroy, cat. 114, mai) ; il explique à son cher petit Michel qu'il n'arrivait plus à écrire une lettre depuis plusieurs jours à cause du soleil et des dessins et il lui parle d'Orengo, 23 juillet et 9 octobre 1954 (Charavay, cat. 774 et 775, fév.-oct.) ; il félicite Albert Willemetz de son émission sur Offenbach, 8 oct. 1950 et souhaite discuter avec lui de la distribution d'une pièce, s. d. (L'abbaye, cat. 262, 263, janv.-mars) ; il regrette que son texte n'ait pas plu à Sert ; il a écrit un article sur les pâtes (L'échiquier, cat. 10, mai) ; il demande l'exécution d'un masque créé pour le marquis de Cuevas (L'abbaye, cat. 265, juin) ; il explique l'étrange phénomène psychique dont il est victime, 19 août 1954 (L'Echiquier, cat. 9, mars) et le remède qu'on lui inflige, 7 sept. 1954 (Charavay, cat. 775, mai) ; il est heureux que le concert ait dépassé les meilleures prévisions, 24 fév. 1933 ; il est attaqué par les misères de *La Belle et la Bête*, oct. 1951 ; il se propose d'arranger quelque chose avec Francine et son fils adoptif, 10 janv. 1953 (L'échiquier, cat. 11-12 oct.-déc.).

Deux manuscrits autographes de ce poète de 2 et 3 pages ainsi que deux dessins dédiacés ont également été mis en vente (l'Abbaye, cat. 262, janv., L'échiquier, cat. 11 et 13, oct.-déc. et Nouveau Drouot 2-12-82).

Notre confrère François Gressin nous a signalé l'intéressant avant-propos écrit par André Ebner en tête de *pages inconnues* d'Alphonse Daudet (Paris, Editions de l'Illustration, 1930, in-4°). Dernier secrétaire de l'écrivain, il en parle avec tendresse et émotion et évoque divers épisodes de sa vie à Champrosay. On y trouve aussi un portrait d'Alphonse en 1896 dans le parc de sa propriété et deux vues de la maison.

C'est sans doute à ce même secrétaire que l'écrivain disait sa fatigue extrême, le 29 août 1884 (acquis par les Arch. dép. Essonne).

Il annonçait à Hugues Le Roux le berceau de son bébé en oct. de la même année (Charavay, cat. 775, mai) ; il cherche le dénouement d'un roman avec son « vieux Poppis » (l'Echiquier, cat. 9, mars) ; il explique qu'il ne veut pas retourner chez Dumaine ; il apprécie « Au printemps de la vie » de Jean Sigaux ; il retourne à son éditeur un traité auquel il convient d'apporter quelques modifications ; il parle de diverses œuvres et de critique à un confrère (L'abbaye, cat. 263-267, mars-déc.) ; il envoie à son ami deux fantaisies littéraires d'un compagnon de

jeunesse, peintre devenu aveugle qui se met à écrire (Charavay, cat. 774, fév.).

Un manuscrit de sa femme Julia Allard (feuillet intime) ; une lettre à elle adressée par Marcel Proust qui la félicite de son dernier ouvrage et une lettre de Georges Daudet évoquant la mort de son pauvre vieux papa sont passés en vente à la librairie de l'Abbaye, cat. 263, mars.

Une exposition intitulée « Revoir Delacroix » a été présentée du 17 juin au 22 septembre au Cabinet de dessins du Musée du Louvre.

Ce grand peintre promet à Alluaud de faire son possible pour participer à l'exposition de Limoges, 7 mai 1862 (Charavay, cat. 776, oct.) ; il raconte ses vacances à son ami Félix Guille-mardet, 28 sept. 1813 (Nouveau Drouot, 11 juin) ; il s'inquiète à propos de deux tableaux qu'il a prêtés, 30 nov. 1860 (Charavay, cat. 776, oct.) ; il assure M. de La Fizelière qu'il pourra remettre désormais les exemplaires d'Hamlet à une tierce personne, 1843 (l'Abbaye, cat. 266, sept.) ; il confie à son ami Achille Piron ses rêves et ses sentiments d'adolescent, 22 août et 11 novembre 1815 (Nouveau Drouot, 11 juin et Charavay, cat. 776, oct.) ; il confie à Soulier ses impressions à propos d'un salon de peinture où il expose, 6 fév. 1828 (Nouveau Drouot, 11 juin) ; il recommande Laurent San peintre décorateur et critique pour un emploi dans les travaux du Louvre, 1857 (L'abbaye, cat. 267, déc.).

George Sand lui donne des nouvelles de toute la famille et lui parle de sa philosophie, 11 oct. 1846 et M<sup>lle</sup> Mars évoque le voyage du peintre au Maroc, 31 mars 1832 (Nouveau Drouot, 11 juin). Mérimée invite un ami à un dîner où sera Delacroix, s. d. (Charavay, cat. 776, oct.).

Enfin, le certificat d'admission de l'artiste aux leçons de la section peinture et sculpture de l'École des Beaux Arts de Paris le 23 mars 1816 est passé en vente au Nouveau Drouot le 11 juin.

Edouard Drumont se plaint à Vergnet, le 28 juillet 1912, d'être toujours obligé de rédiger des articles pour « La libre parole » malgré sa fatigue et ses mauvais yeux (L'abbaye, cat. 266, sept.).

Un lot de lettres de Dunoyer de Segonzac à un ami (1959-73) et de minutes de lettres du peintre à divers personnages entièrement relatif à ses illustrations de livres ainsi qu'une correspondance émanant de Louise Hervieu (1923-1952) qui lui parle de ses œuvres et de sa santé ont été vendus au Nouveau Drouot le 11 juin. Le même artiste déclare ne pouvoir vendre ses dessins et aquarelles le 28 février 1928 (l'Abbaye, cat. 266, sept.).

Florian, sur le point de quitter le château du Marais, demande à Girod de lui rendre quelque service principalement auprès de son tailleur (Saffroy, cat. 113, janv.) et le 14 août 1790, de Sceaux, il écrit à son oncle une longue lettre relative à des affaires familiales et aux événements politiques (Charavay, cat. 775, mai).

Paul Fort félicite Sylvain Bonmariage pour son roman et le compare à Maupassant, 24 janv. 1919 et il reçoit à son tour les félicitations de Raoul Laparra, 21 déc. 1922 (L'abbaye, cat. 262 et 265, janv.-juin).

En 1808, Grimod de La Reynière élabore le menu qu'il compte préparer pour dix huit invités, le 26 janvier (L'abbaye, cat. 267, déc.).

Six lettres de Paul Léautaud dont deux écrites de Fontenay-aux-Roses, adressées à M<sup>me</sup> Berthier, à Denoël, à Martin du Gard décrivent longuement sa vie, sa nature, ses goûts et ses habitudes, 1943-1951 (Nouveau Drouot, 11 juin).

Girodet demande au peintre corbeillois, Mauzaisse, de reprendre rapidement leurs ébauches pour ne pas se mettre considérablement en retard, s. d. (Charavay, cat. 775, mai).

Nadar envoie deux modèles pour composer des têtes de lettres et des cartes d'invitation ; il regrette sa résistance à la bonne grâce de ses amis et leur adresse deux brochures ; il explique que pour lutter contre l'air, il faut être plus lourd et plus fort, 1864 (L'Echiquier, cat. 10, mai).

Le duc de Saint-Simon n'a pas encore pu se résoudre à se rendre à Orly ni même à Angevilliers car il voit approcher les horribles moments de revoir ce lieu si funeste, 17 juin 1743 (L'abbaye, cat. 264, mai).

D'Arcueil, Erik Satie, le 24 avril 1913 remercie Calvocoressi pour son article et le 3 juin 1914 raconte comment après vingt-

deux ans d'une lutte corsique il a serré la main de Willy (Charavay, cat. 774, fév. et Nouveau Drouot, 5 mars).

Talma donne de ses nouvelles à son ami Davillier, s. d. (Charavay, cat. 776, oct.) ; il fait savoir à Vauggobbelskwi qu'il sera libre samedi en soirée si cela peut convenir à la Reine pour la lecture de l'Ecole des vieillards, 1789 (L'abbaye, cat. 267, déc.).

Le baron Gérard accepte de rendre hommage à ce grand talent car il était son ami depuis trente ans, s. d. (L'échiquier, cat. 10, mai).

Dans deux longues lettres à Vigny, Marie Dorval évoque leurs promenades à Villeneuve-St-Georges, 8 juillet 1836 (Charavay, cat. 775, mai).

Louise de Vilmorin exprime à Madame Auriol son plaisir d'avoir été invitée à déjeuner à Rambouillet par le président de la République, s. d. (Nouveau Drouot, 2 déc.).

Willy se plaint à un ami de la revue *La Plume* qui ne répond pas alors que « l'ange de la Dèche étend sur sa tête des ailes pan-nées » s. d. (H. Saffroy, cat. 115, oct.) ; il félicite un confrère qui a obtenu le courrier parlementaire dans *l'Echo*, s. d. (L'abbaye, cat. 267, déc.).

### Arpajon

L'association « Art et histoire du pays de Châtres » a présenté du 21 au 30 janvier une exposition intitulée « Le Paris-Arpajon par l'image ».

### Brunoy

Le musée a inauguré le 23 avril une exposition « Modes et costumes à l'époque de Talma ».

### Chamarande

La deuxième saison musicale de Chamarande a eu lieu dans le château, d'octobre 1981 à juin 1982.

### **Etampes**

Le septième festival de musique ancienne a eu lieu au cours du mois de juin sur le thème « la musique dans les pays germaniques du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> S. ».

A cette occasion, Michel Billard a organisé trois promenades-conférences autour de Notre-Dame, de St-Martin et de St-Gilles et une conférence sur Etampes au XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Massy**

La sixième fête départementale de la musique a eu lieu les 7, 8 et 9 mai. Y participaient de nombreux ensembles, chorales et orchestres de l'Essonne.

### **Morigny-Champigny**

Le club « Notre histoire » a présenté dans la salle des fêtes, le 17 avril, l'exposition « Morigny hier ».

### **Saclay**

Une partie des découvertes archéologiques faites sur le plateau de Saclay a été présentée dans le cadre de l'exposition « La haute vallée de la Bièvre. Histoire et écologie » qui s'est tenue au centre culturel Canrobert à Jouy-en-Josas à partir de novembre 1982.

### **Sainte-Geneviève-des-Bois**

A l'occasion de l'inauguration du donjon restauré, la municipalité y a installé une exposition historique et archéologique du 18 au 25 décembre.

### **Sceaux**

Le musée de l'Ile-de-France a acheté une boîte à épices en faïence de la manufacture de Sceaux du XVIII<sup>e</sup> S.

L'exposition « Des trains dans un château » illustrant l'histoire de la ligne de Sceaux de 1846 à 1982 y a été présentée du 22 avril au 27 juin.

### **Le Val Saint-Germain**

Monsieur et Madame Gaston Palewski ont inauguré, le 1<sup>er</sup> octobre, au château du Marais, le musée Talleyrand et le 9 octobre, la plaque apposée sur la maison du Marais où a habité Sainte-Beuve.

### **Verrières-le-Buisson**

Le 2 octobre a été inaugurée l'exposition « Images et mémoire de Verrières-le-Buisson » organisée par le secrétariat régional de l'Inventaire de l'Ile-de-France.

### **Vigneux-sur-Seine**

L'exposition « juin 1908 : l'affaire de Draveil, Vigneux, Villeneuve-St-Georges, la grève des sablières de la Seine » a été inaugurée le 24 septembre à la « Maison du Lac ».

### **Yerres**

La municipalité, les archives municipales, le centre éducatif et culturel et la bibliothèque municipale ont présenté du 4 au 22 décembre « Yerres d'hier et d'avant-hier, mémoire du village ».

## NÉCROLOGIE

Madame Maurice HERVE, de Tours, membre de la société depuis 1972.

\*  
\*\*

Monsieur Marcel HOUDY, historien de Milly-la-Forêt, est décédé le 26 mai 1982. Adjoint au maire pendant dix huit ans, président de la troupe artistique milliaquoise pendant trente ans, il fut aussi le président de l'Association des amis de la chapelle Saint-Blaise qu'il réussit à faire restaurer puis à faire décorer par Jean Cocteau.

\*  
\*\*

L'abbé François LAURENT est décédé en février 1982. Curé d'Athis-Mons depuis près de quarante ans, il a laissé un grand vide dans sa paroisse et les nombreux hommages qui lui ont été rendus et dont la presse locale s'est faite l'écho en témoignent. Il était membre de notre société depuis 1946.

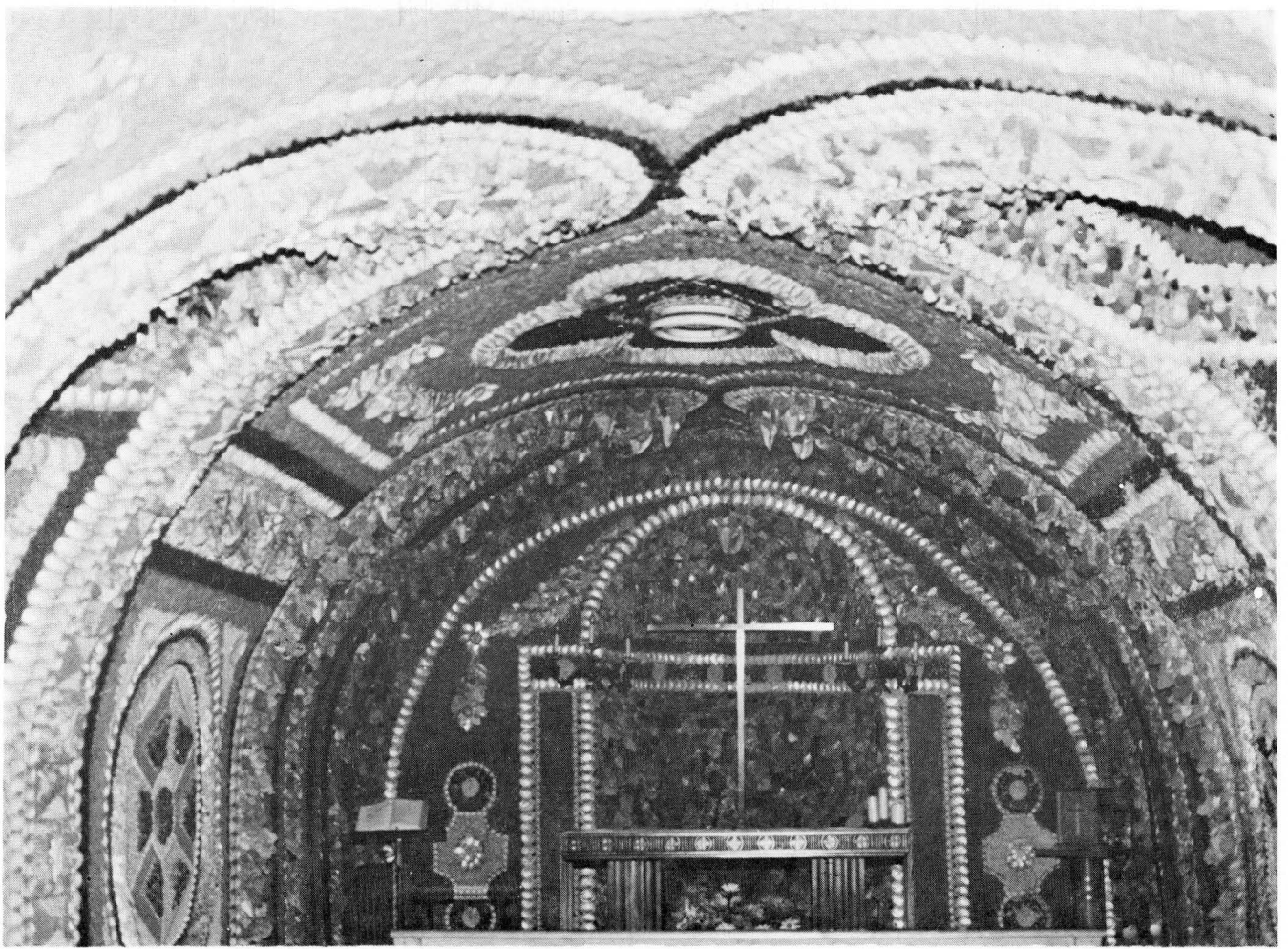
\*  
\*\*

Monsieur Léon LESCAR, professeur d'histoire et de géographie, habitant de Massy, s'intéressait beaucoup à la vie de sa commune et du département. Il était membre de la société depuis 1968 et a remis une importante documentation aux Archives départementales.

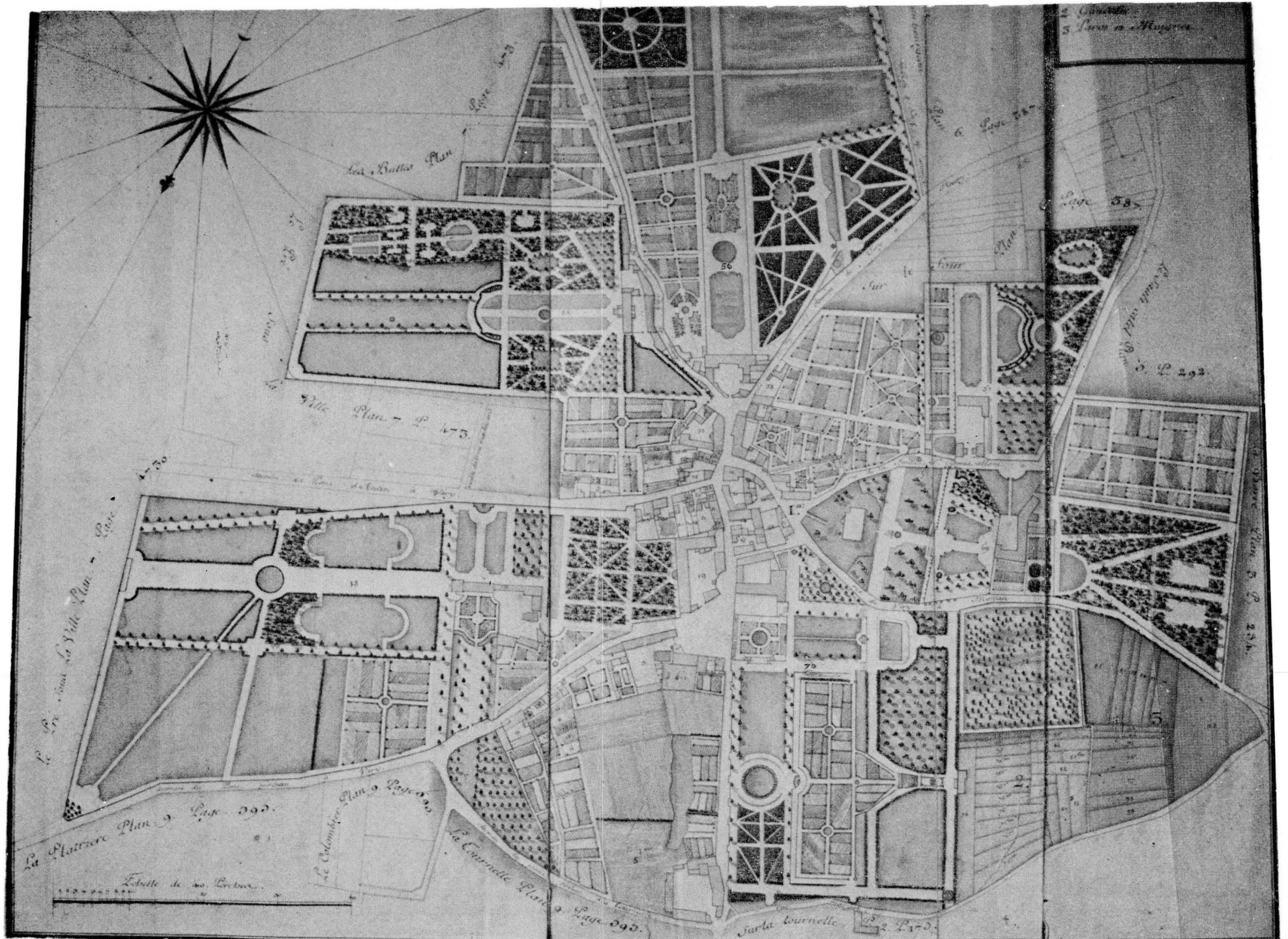
Monsieur Jean MIAUD, ancien maire de Grigny, membre de la société depuis plus de vingt ans, est décédé en mars 1982.

\*  
\*\*

Monsieur Claude SIMON, architecte à Villeneuve-St-Georges, avait remplacé parmi nous son père Albert Simon également architecte à Villeneuve, inscrit en 1944. Il est décédé en août 1982. C'est son fils Philippe, architecte à Ablon qui veut bien prendre leur succession.



Grotte de Viry-Châtillon ; - vue intérieure.

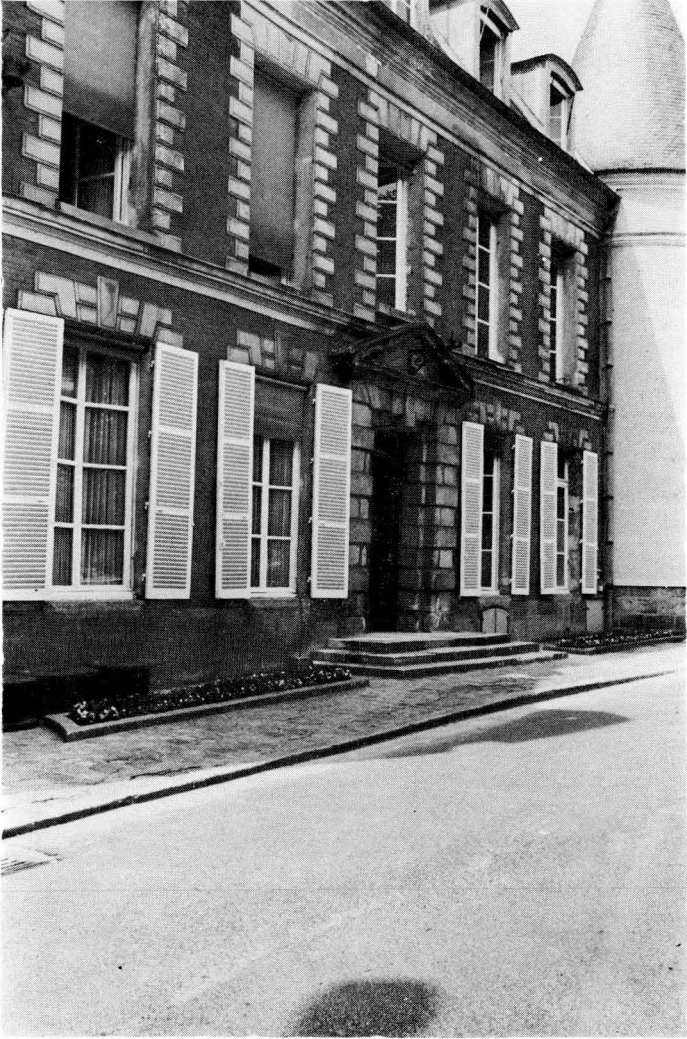


Atlas du terrier de la seigneurie de Viry, 1782.

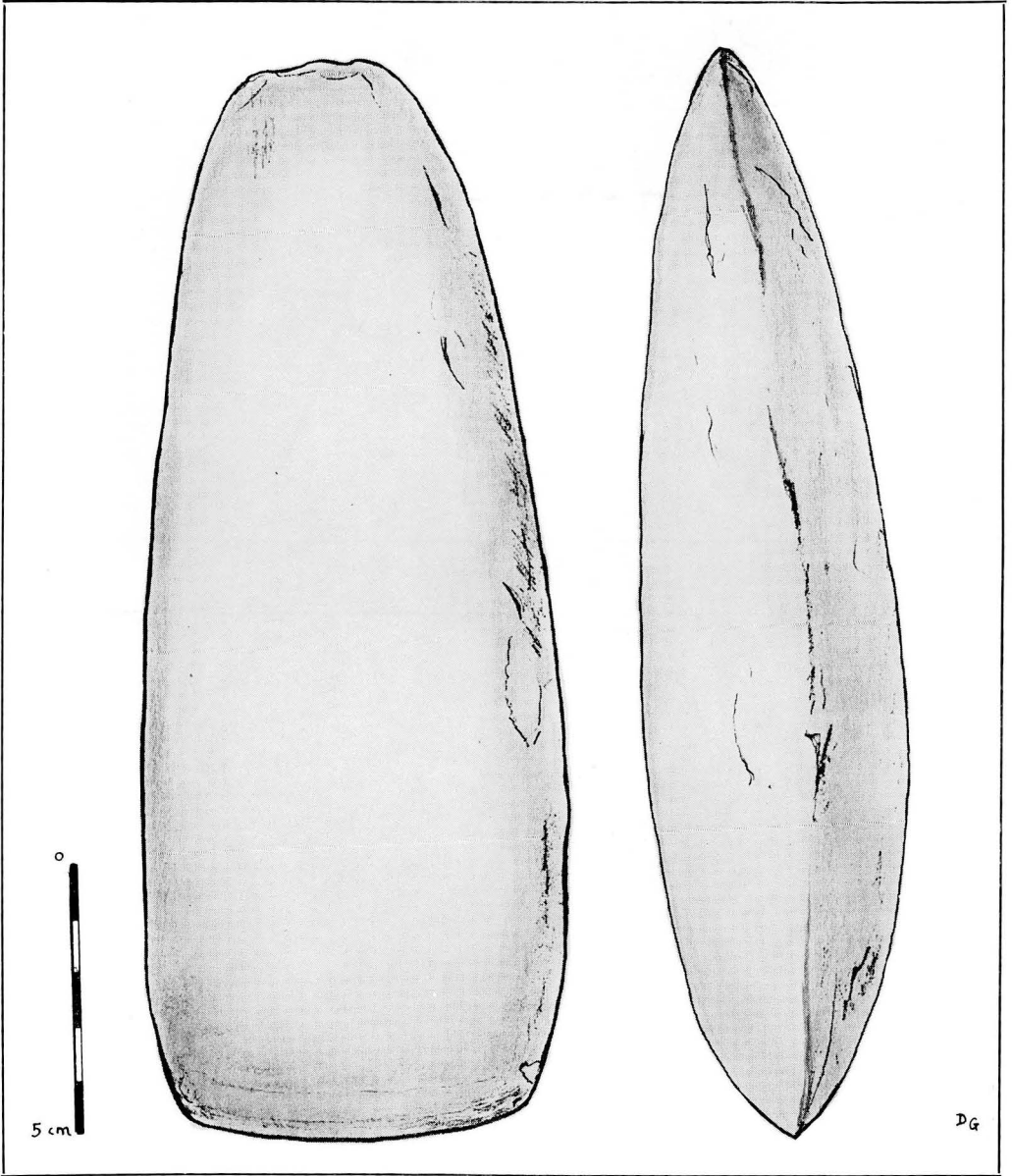
On distingue dans la partie supérieure, sous le n° 56, le fief des Perrault encadré par les chemins de Viry à Ris, Viry à Fleury et Viry à Grigny et, dans la partie inférieure, sous le n° 70, le fief du Piedefer entre la rue de Viry à Morsang et la rue Margot ; dans la bande gauche, on repère, de bas en haut : le pavillon ruiné avant 1664, un parterre allongé avec bassin rond, un petit parterre carré avec l'orangerie, enfin un petit rectangle y attaché qui est la grotte.



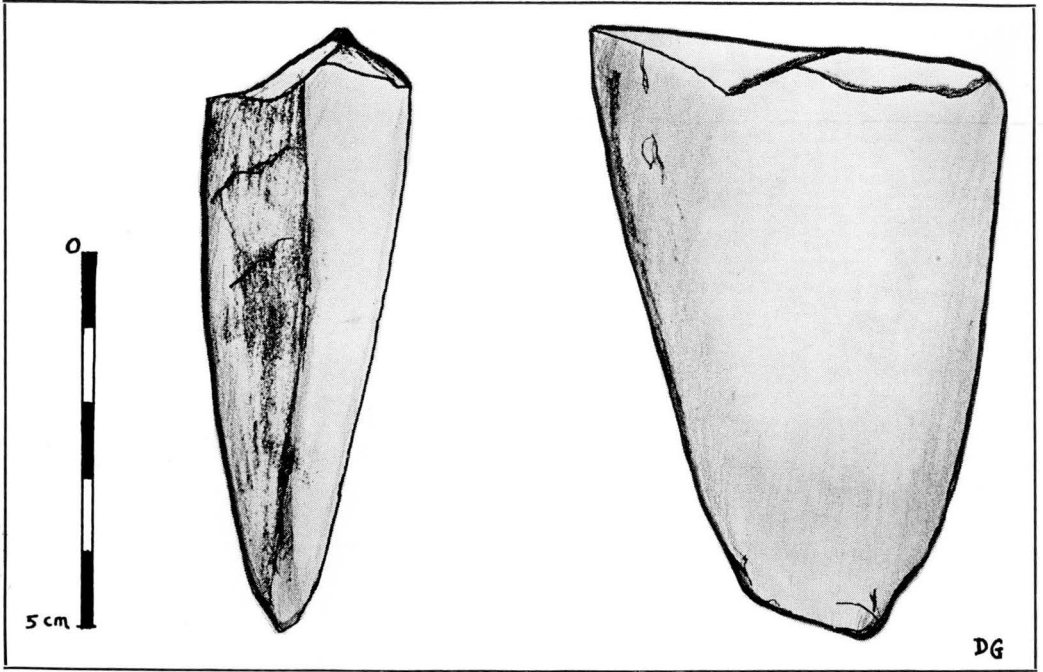
Orsay. — Château de Corbeville ; - façade.



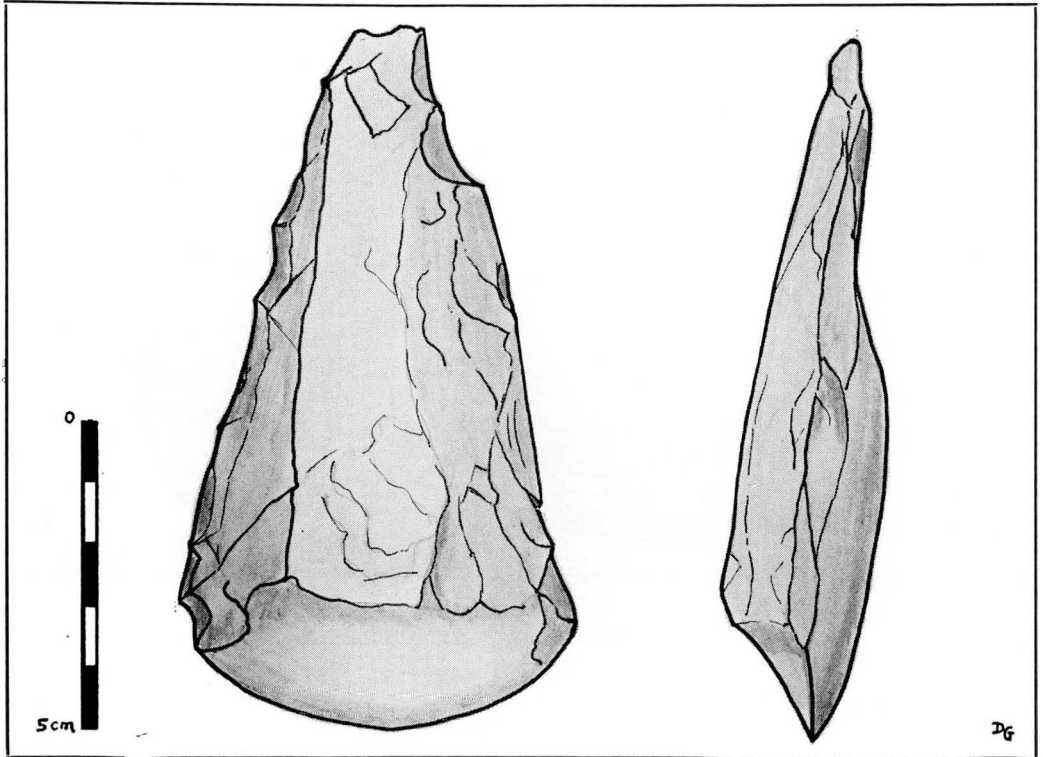
Orsay. — Château de Corbeville ; - détail de la façade.



Gif-sur-Yvette. — Haches polies.



Gif-sur-Yvette. — Haches polies.



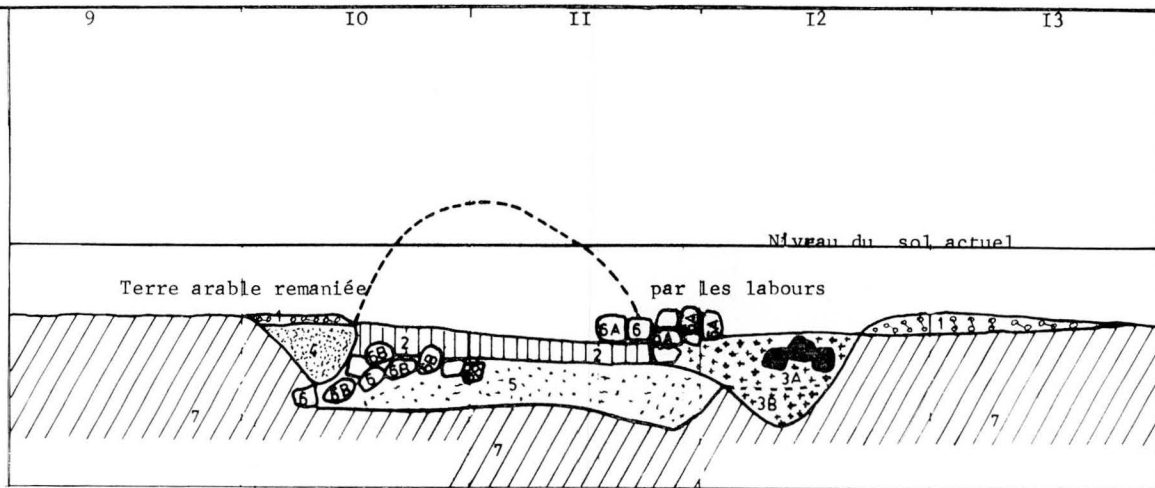
Villiers-le-Bâcle. — Herminette en silex.



Roinville-sous-Dourdan. — Prospection aérienne.



Etiolles. — Unité d'habitation A 29.



SITE 9I.3.2I-272-002 : COUPE STRATIGRAPHIQUE NORD-SUD (Limite D/E)

N



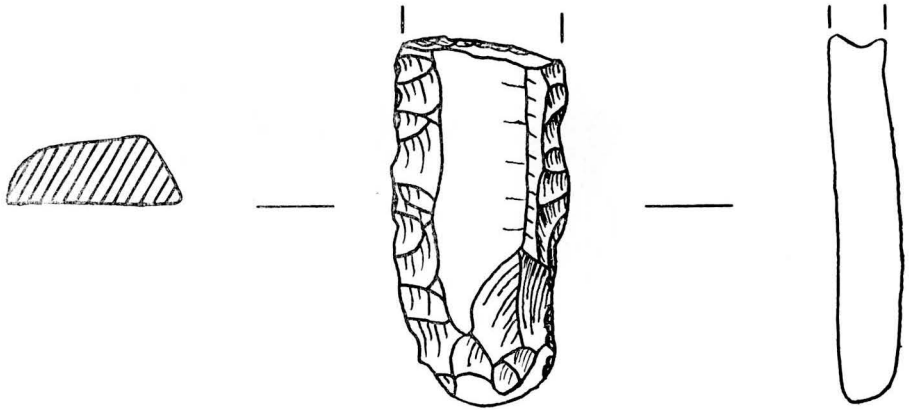
Echelle :

20 cm

LEGENDE :

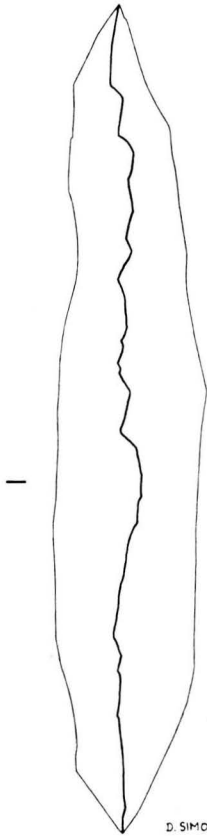
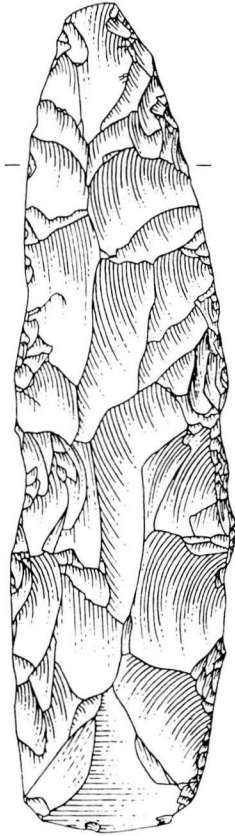
- I Couche jaunâtre renfermant des fragments de pierres et des tessons de poteries Gallo-Romaines
- 2 Aire rubéfiée argileuse (sole de four domestique)
- 3 Fosse de vidange du four :
  - 3 A couche cendreuse contenant du charbon de bois, quelques pierres, des fragments d'argile cuite et des tessons de poteries granuleuses (Bas-Empire)
  - 3 B couche d'argile cuite et charbon de bois
- 4 Poche cendreuse renfermant des tessons datables du Ier S.
- 5 Couche contenant des fgts de poteries épaisses non tournées, et des tessons plus fins; au fond de la couche fragments d'une jatte carénée (Ier S. avant J.C.)
- 6 Pierres meulières : 6 A embouchure du four  
6 B lit de pierres sous la sole
- 7 Limon des plateaux ocre jaune foncé oxydé

- AVR. 1982

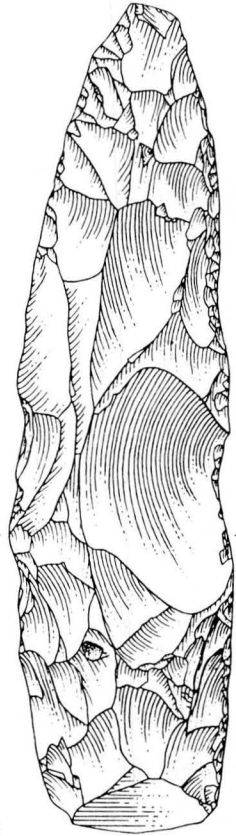


Morigny-Champigny. — Partie de poignard chalcolithique.

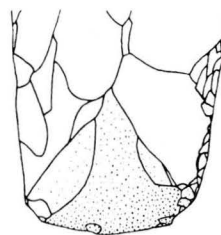
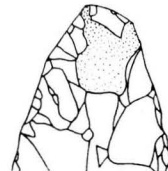
10cm  
0



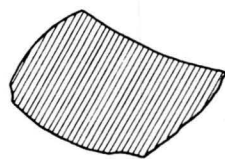
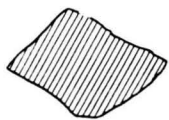
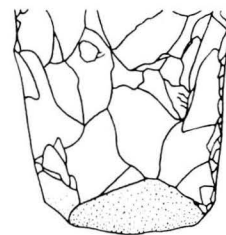
D. SIMONIN 1981



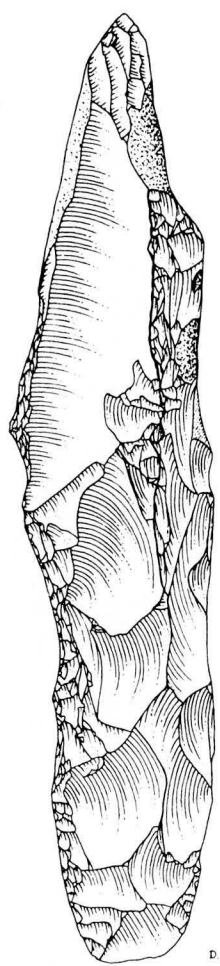
—



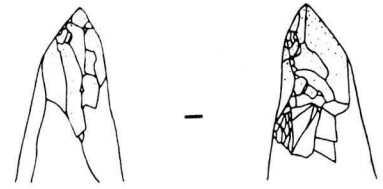
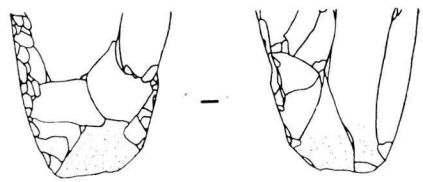
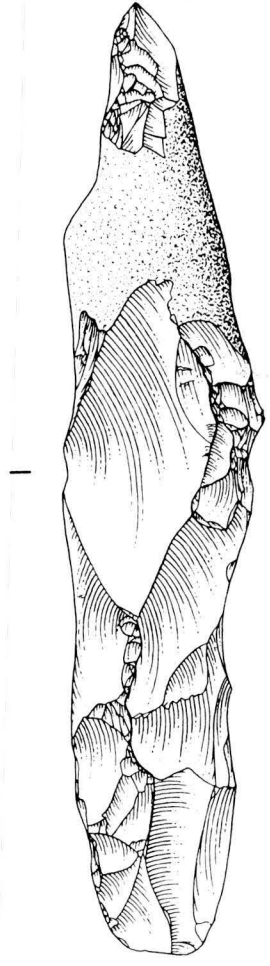
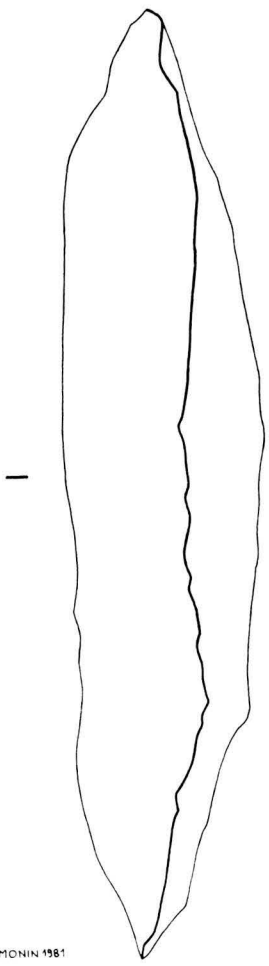
—



Guigneville. — Pic néolithique.



D. SIMONIN 1981



Guigneville. — Pic néolithique.

---

*Toutes demandes de renseignements peuvent être adressées à :*

**M<sup>me</sup> P. CAVAILLER**  
*Secrétaire générale*  
Archives départementales  
de l'Essonne  
9, rue La Fayette  
91107 Corbeil-Essonnes Cédex

**M. Jean JACQUART**  
Professeur à l'Université  
de Paris I  
*Vice-Président*  
13, rue Ferdinand-Duval  
75004 Paris

*Cotisation annuelle pour 1983*

Membre ordinaire : 50 F

Membre bienfaiteur : 75 F minimum

Tous les chèques doivent être libellés à l'ordre de la Société

**C.C.P. de la Société : Paris 1508-40 M**

---

---

Imprimerie HUMBERT & FILS, Chassiers, 07110 Largentière

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1983

LISTE DES PUBLICATIONS DISPONIBLES  
DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE CORBEIL

---

**BULLETINS :**

Année 1910 : deuxième livraison	Année 1972
Année 1944	Année 1973
Année 1947 (1948)	Année 1974
Année 1955 (1956)	Année 1975
Année 1964	Année 1976
Année 1965	Année 1977
Année 1966	Année 1978
Année 1968	Année 1979
Année 1969	Année 1980
Année 1970	Année 1981
	Année 1982

*Prix* : 30 Francs chaque livraison  
40 Francs chaque bulletin annuel (depuis 1944).



**MEMOIRES ET DOCUMENTS :**

XI — Louis BRUNEL, *Juvisy au XVIII<sup>e</sup> siècle. - Le détournement du Pavé royal de Lyon. Ses conséquences économiques et humaines.*

*Prix* : 60 Francs

XII — J.-M. MORICEAU, *La population du sud de Paris aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, et P. DUMONTIER, *L'oppidum de Champlan.*

*Prix* : 30 Francs

XIII — J. GAUCHET, *Un notable à Brunoy au début du XIX<sup>e</sup> siècle : le général ambassadeur Antoine Dupont-Chaumont, 1759-1838.*

*Prix* : 30 Francs



Nous disposons de bulletins de la Société d'études historiques et géographiques d'Athis-Mons et de la plaine de Longboyau :

N° 1, octobre 1947,	Prix .....	5,00 Francs
N° 2, janvier 1948,	Prix .....	5,00 Francs
N° 3, avril 1948,	Prix .....	5,00 Francs
N° 4, juillet 1948,	Prix .....	5,00 Francs
N° 5, décembre 1948,	Prix .....	5,00 Francs
N° 6, année 1949,	Prix .....	30,00 Francs
N° 7, année 1950,	Prix .....	30,00 Francs
Collection complète,	Prix .....	80,00 Francs



*Le site archéologique d'Etiolles*, 10 Francs.  
*L'Essonne* (coll. Richesses de France), 90 Francs.

**C. C. P. de la Société : Paris 1508-40 M**